

« Esthétique, est, par rapport à
« la poésie, la connoissance de tous les
« phénomènes qu'éprouve l'ame humai=
« =ne, à l'état poëtique. Reconnoître
« cet état; montrer en quoi il diffère de
« l'état normal; dire à quelles conditions
« et dans quelles circonstances les passions
« et les sentimens, passent à l'état poé=
« =tique; parcourir l'échelle entière des
« impressions de cette nature que l'esprit
« humain peut éprouver, et déduire de
« cette connoissance une nouvelle classi=
« =fication des genres (lyrique, tragi=
« =que, comique &c.) non plus fondée
« uniquement sur la différence artifi=
« =cielle de la forme, mais sur la diversi=
« =té essentielle des cordes intérieures, que
« l'art ou la réalité fait vibrer en nous;
« en un mot, étudier notre ame dans
« ~~[illegible]~~ l'infinie variété des plaisirs
« que peut y faire naitre la vue poëtique
« de l'homme, de la nature [illegible]
« même, telle est, au pre[illegible]
« une partie des objets que [illegible]
« l'Esthétique. (Tome [illegible]
1re. Année 1829.)

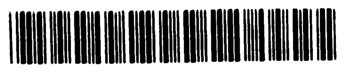
taches pag. 78-79,
donné le 12 juillet 1966.

ESSAI

SUR

LE SENTIMENT DU BEAU

ET DU SUBLIME.



CET OUVRAGE SE TROUVE AUSSI AU DÉPÔT
DE MA LIBRAIRIE,
Palais-Royal, galeries de bois, nos 265 et 266.

ESSAI

SUR

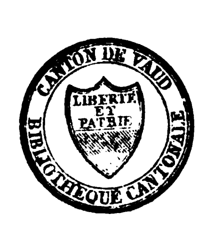
LE SENTIMENT DU BEAU ET DU SUBLIME.

TRADUIT DE L'ALLEMAND DU CÉLÈBRE KANT,

PAR M. VEYLAND,

PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE.

AVEC DES NOTES DU TRADUCTEUR.







PARIS,

J. G. DENTU, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

RUE DES PETITS-AUGUSTINS, N° 5.

MDCCCXXIII.


LIBERTÉ ET PATRIE
DON FAIT À LA
Bibliothèque Cantonale
1837,
par feu le général
Frédéric César de la
Harpe.
JB SIBER

PRÉFACE

DE L'ÉDITEUR.

Un ouvrage du célèbre Kant sur le sublime et le beau doit naturellement exciter un grand intérêt; car nul homme n'a mieux observé la nature, nul philosophe n'en a parlé avec plus de profondeur.

Quelles sont les sources du sublime et du beau? comment le sublime et le beau opèrent-ils sur nos facultés? Ces questions ont donné lieu à beaucoup de recherches, à beaucoup d'ouvrages. Mais, parmi ces ouvrages, quel est celui qui ait jusqu'à ce jour fixé nos idées à cet égard? Aucun. Longin n'a guère considéré le sublime que dans ses rapports avec la littérature. Plusieurs écrivains célèbres, trompés par la ressem-

blance des mots, ont confondu le style sublime avec les pensées et les images sublimes. Qui le croirait? le célèbre Huet, évêque d'Avranches, et le savant Le Clerc, ne trouvaient rien de sublime dans ces mots admirables de la *Genèse;* Dieu dit : *Que la lumière soit, et la lumière fut;* car, disaient-ils, il n'y a là que des expressions extrêmement simples; on n'y voit aucun de ces mots nobles, élevés, magnifiques, qui font le caractère du style sublime. Boileau fut obligé de leur démontrer que les objets les plus sublimes pouvaient être représentés par les mots les plus simples.

Le père André, jésuite, a fait sur *le beau* un ouvrage justement estimé. Mais il a voulu trouver dans les objets extérieurs, ce qui n'est réellement qu'en nous-mêmes.

S'il est vrai que le beau soit ce qui nous émeut agréablement, et le sublime ce qui nous émeut fortement, ce qui nous élève au-des-

sus de nos impressions ordinaires, il s'ensuivra nécessairement que le sublime et le beau dépendront beaucoup plus de nous que des objets eux-mêmes.

Il n'est personne qui ne trouve sublime ces grands effets de la nature, ces magnifiques produits de l'art qui sortent de la sphère des objets ordinaires, de ceux auxquels notre esprit et nos sens sont accoutumés. Mais supposez des hommes vivant habituellement au milieu de ces objets, ils n'en seront point frappés comme nous ; et ce qui est sublime pour nous ne sera peut-être que d'une beauté vulgaire pour eux. Ces actes de patriotisme et de dévouement si célèbres parmi les Romains, ne produisaient peut-être pas sur eux les mêmes impressions que sur nous. Qui sait si le *qu'il mourût* du vieil Horace aurait paru sublime à un peuple chez lequel les pères étaient accoutumés à condamner leurs enfans à mort pour le salut de la ré-

publique, et à les faire exécuter sous leurs yeux?

Si tous nos monumens religieux avaient la magnificence de l'église de Saint-Pierre de Rome, ce temple nous paraîtrait-il également sublime? Un homme de sept pieds n'étonne personne chez les géans de la Terre de Feu, s'il est vrai qu'il y ait des géans à la Terre de Feu; les vastes flots de la rivière des Amazones, la grande voix du Mississipi ne surprennent pas sans doute les naturels du pays autant que nous, qui n'avons vu que les bords de la Seine et de la Loire. C'est donc moins dans les objets eux-mêmes que dans leurs rapports avec nos habitudes et nos impressions ordinaires, que se trouve le sublime, et l'on en peut dire autant du beau. Aux yeux de l'homme de la campagne, accoutumé à vivre sous le chaume, une simple maison bourgeoise est belle, un palais est sublime; aux yeux de l'homme accoutumé à vi-

vre dans les palais, une simple maison bourgeoise est laide, un palais est une chose ordinaire; et c'est là ce qui peut servir à expliquer la différence des goûts.

Ce n'est pas qu'il n'y ait des règles générales sur le sublime et sur le beau. Ce qui plaît généralement à tous les hommes, et surtout à tous les hommes d'un goût exercé, est naturellement beau; et ce qui frappe, ce qui émeut fortement tous les hommes, même ceux qui sont accoutumés à ce qui est grand et élevé, est naturellement sublime.

Ces idées sont celles du célèbre philosophe Kant. Mais tous les hommes, tous les peuples ne sont pas susceptibles d'être émus de la même manière. Quels hommes, quels peuples sont plus disposés à recevoir les impressions du sublime et du beau? voilà le sujet de ses recherches; elles l'ont conduit à des découvertes pleines d'intérêt et de délicatesse. Il examine d'abord la diversité des tempéra-

mens : l'un est plus propre aux impressions du beau, l'autre à celles du sublime; quelques-uns ne sont propres à rien. Parmi les peuples, celui-ci plus gai, plus disposé aux plaisirs, ouvre facilement son cœur aux sensations produites par la beauté; celui-là plus sérieux, plus grave, est plus volontiers frappé de ce qui se rapporte au sublime. Ces différences se font sentir dans la littérature et les arts; et l'auteur établit à ce sujet des idées très-justes, des jugemens libres et dégagés de toute prévention.

Mais le sujet qui l'a le plus occupé est celui des femmes. Tout ce qu'il dit d'elles est plein de sentiment, de goût, de raison et de grâce. C'est à elles surtout que la nature a réservé le privilége de recevoir et de produire les impressions de la beauté. Kant les trouve belles, alors même que le temps les a dépouillées de leurs agrémens extérieurs. Mais cette beauté, elle

ne consiste ni dans les artifices de la toilette, ni dans la vanité des prétentions ; c'est dans la beauté morale que Kant place tous ses triomphes.

Partout son ouvrage porte l'empreinte du goût, de la vertu et de la plus haute philosophie. On y trouvera quelques traits qui indiqueront que l'auteur ne professe pas la même religion que nous. Mais ces traits sont rares, et l'on a fait disparaître ceux où le philosophe a oublié qu'un de ses premiers devoirs était de n'offenser ou de n'affliger personne.

Le traducteur a joint au texte quelques notes qui promettent un penseur pénétré d'un sentiment très-vif pour les beautés morales. Ce qu'il dit de l'influence de la religion chrétienne sur les femmes, est surtout digne de remarque. Il s'est permis de faire passer dans notre langue quelques-uns de ces mots que les écrivains allemands créent sans difficulté lorsqu'ils

croient en avoir besoin. C'est ainsi qu'il a adopté (page 40) le mot *esthétique*, employé par Kant pour désigner les sentimens qui se rapportent au goût dans les beaux-arts. C'est une faute que nous ne voulons point dissimuler, mais qui ne se trouve que deux ou trois fois dans le cours de l'ouvrage.

Nous osons nous flatter d'avoir fait un présent également utile à la philosophie et aux lettres, en publiant l'ouvrage de Kant sur une matière qui semble d'abord n'appartenir qu'aux plus hautes considérations de la métaphysique, mais sur laquelle Kant a répandu tant de charmes, qu'elle est à la portée de toutes les classes de lecteurs.

C'est en se communiquant réciproquement leurs pensées, que les hommes étendent le cercle des lumières et le domaine de l'intelligence.

ESSAI

SUR

LE SENTIMENT DU BEAU

ET DU SUBLIME.

CHAPITRE PREMIER.

Des divers objets que nous offre le sentiment du beau et du sublime.

Les différentes sensations que nous cause la peine ou le plaisir dépendent moins de l'état des objets extérieurs qui les font naître, que de notre caractère, de nos mœurs, de nos facultés, en un mot, du sentiment particulier de chaque homme. De là vient que quelques personnes ont de l'aversion pour ce qui en charme d'autres; c'est surtout dans les sentimens inspirés

par l'amour que cette diversité est le plus remarquable et le plus inaccessible à l'intelligence humaine; c'est le despotisme du mystère et la tyrannie de la fatalité (1). Il en est à peu près de même de beaucoup d'autres objets qui, dans l'influence qu'ils

(1) Il n'y a pas de classe d'hommes qui croient plus à la fatalité que les amans et les guerriers, et il n'y en a pas qui éprouvent plus souvent les revers de la fortune. Ne serait-ce pas là une des raisons du plaisir que fait à l'imagination le tableau allégorique de l'union de Mars et de Vénus? On y voit, sous les traits de la force et de la beauté, deux victimes du sort; victimes brillantes, il est vrai, et couronnées de fleurs; mais ces fleurs, on en a le pressentiment secret, doivent se flétrir bientôt; la mort ou des chagrins éternels, voilà ordinairement leur partage. Homère, en nous représentant dans Achille un héros qui devait périr bientôt, a répandu sur lui l'intérêt le plus vif et le plus touchant; et ce n'est pas sans raison que le costume éclatant d'un militaire, parmi les différentes sensations qu'il excite en nous, inspire aussi quelque chose de mélancolique; c'est une victime parée de fleurs, c'est l'image de sa vie; elle est courte, mais honorable. (*Note du traducteur.*)

exercent sur les esprits, diffèrent au point d'inspirer aux uns les passions les plus vives, et aux autres la plus glaciale indifférence. Le champ d'observation où l'on peut recueillir ces phénomènes est immense, et recèle encore un grand nombre de découvertes aussi agréables qu'instructives. Je ne m'arrêterai ici que sur les remarques qui doivent servir de préliminaires au développement de mes idées; et ces remarques, je les ferai plutôt en observateur qu'en philosophe.

L'homme ne se trouve heureux que lorsqu'il satisfait un penchant; il s'ensuit que le sentiment qui le rend capable de jouir d'un grand plaisir, abstraction faite d'ailleurs de toute espèce de talens, n'est assurément pas une bagatelle. Des personnes corpulentes qui ne connaissent pas d'auteur plus ingénieux que leur cuisinier, et dont la bibliothèque choisie se trouve rangée dans leurs caves, goûteront dans des propos obscènes, dans de lourdes et gros-

sières plaisanteries, un plaisir tout aussi vif que le serait celui de personnes douées d'une plus noble sensibilité. Un homme qui aime les commodités de la vie et la lecture, parce qu'elle lui procure un doux sommeil; le marchand auquel tous les plaisirs paraissent fades, à l'exception de celui que goûte un homme sensé lorsqu'il calcule les avantages de son commerce; l'homme sensuel, qui n'aime dans le sexe que les jouissances les plus grossières; l'amateur de la chasse, qu'il se plaise à celle des mouches, comme Domitien, ou à celle des bêtes sauvages, comme A***; tous ces hommes sont doués d'un sentiment qui les fait jouir de plaisirs conformes à leur goût, sans qu'ils éprouvent le besoin d'en envier d'autres, ou même sans qu'ils puissent s'en faire une idée. Mais ce n'est pas sur ces sentimens et ces jouissances que je vais fixer l'attention du lecteur. Il me suffisait de les rappeler simplement à sa mémoire.

Il est en nous un sentiment plus délicat,

plus noble, plus relevé, et qui mérite ces qualifications, ou parce qu'il nous offre des jouissances plus durables et qui ne nous rassasient pas, ou parce qu'il suppose à notre âme des qualités qui la rendent susceptible d'émotions vertueuses, ou enfin parce qu'il indique des talens et une intelligence supérieure, tandis que les autres sentimens dont nous avons parlé plus haut peuvent se rencontrer même chez l'imbécille.

Maintenant que j'ai expliqué clairement le sujet de cet écrit, je dirai, pour plus de clarté encore, que ce n'est que sur une des faces de ce sentiment que porteront mes observations, car mon dessein n'est pas de traiter ici de penchans et de plaisirs qui sont le résultat et comme le fruit des plus grandes lumières du génie; et les sublimes jouissances qu'éprouvait un Kepler dans la contemplation de ses œuvres, et qu'il exprimait si bien, lorsqu'il disait, comme Bayle nous l'apprend, qu'*il ne donnerait*

pas une de ses découvertes pour un royaume; ces jouissances, dis-je, sont d'un ordre trop élevé pour trouver place dans cette esquisse. Cet essai ne roulera que sur l'analyse d'un sentiment délicat, il est vrai, mais dont les âmes même les plus communes peuvent approcher.

Ce sentiment se divise en deux parties, *le sentiment du beau* et celui du *sublime;* tous deux nous causent d'agréables émotions, mais d'une manière bien différente. L'aspect d'une chaîne de montagnes dont la cime couverte de neiges traverse majestueusement les nues, la description d'un fougueux ouragan, ou le tableau que nous trace Milton de l'empire des enfers, font naître en nous une satisfaction mêlée d'horreur; mais la vue de prairies émaillées de fleurs, de vallons silencieux où gazouillent d'un ruisseau les ondes voluptueuses, de collines couvertes de troupeaux qui paissent; la description de l'Elysée, ou le portrait que nous fait Homère de la ceinture

de Vénus, nous causent également une sensation agréable, mais qui n'a rien que de doux et de riant. Pour que la première impression se fasse sur nous précisément avec la force convenable, il faut que nous ayons le sentiment du *sublime;* et pour que nous goûtions bien la seconde, il faut que nous ayons le sentiment du *beau.* Des chênes élevés qui jaillissent dans les airs, l'ombre solitaire d'un bois sacré sont sublimes; des lits de gazons fleuris, de modestes buissons, des arbres bien taillés sont beaux; la nuit est sublime, le jour est beau. Supposez un homme dont le naturel possède à un haut degré le sentiment du sublime, supposez-le seul, assis sur le bord de la mer ou sur le penchant d'une colline, plongé dans le profond silence d'une soirée d'été, lorsque la lumière tremblante des astres perce à travers les pâles ombres de la nuit, et que la lune solitaire montant à l'horizon vient éclairer les ténèbres, cet homme ne résistera pas aux

idées nobles, touchantes ou sublimes qui viendront l'assaillir de toutes parts ; il se sentira transporté dans des sphères inconnues ; de l'enthousiasme le plus vigoureux il sera entraîné dans les sentimens les plus héroïques de l'amitié et du mépris du monde, et suivant ses mœurs et la force de son esprit, s'élancera au-delà des limites du temps et de l'espace imposées à la faible humanité.

Le jour brillant nous porte à la joie, ainsi qu'à l'amour du travail.

Le sublime *touche*, le beau nous *charme*. L'homme sur lequel le sublime agit dans toute sa force, a l'air sérieux et fixe ; il paraît quelquefois étonné ; au contraire, la vive sensation du beau s'annonce par l'éclat brillant des yeux, par le sourire, et souvent par une joie bruyante.

Il y a différentes espèces de sublime. L'impression du sublime est quelquefois accompagnée d'horreur et de tristesse ; dans d'autres cas, elle l'est d'une admira-

tion calme et élevée; enfin, il y en a d'autres encore où cette impression n'est pas tellement exclusive qu'elle enlève à l'esprit la liberté de goûter les beautés répandues dans l'objet qui fait naître le sentiment du sublime. J'appellerai le premier *le sublime effrayant,* le second *le sublime noble,* et le troisième *le sublime magnifique.* Une profonde solitude est sublime, mais d'une manière effrayante (1); et c'est sans doute

---

(1) Je ne citerai ici qu'un exemple de la sublime horreur que peut inspirer la description d'une parfaite solitude; il est extrait du rêve de Carazon *. Cet homme riche et d'une avarice sordide avait perdu, dans l'accroissement de ses richesses, tout sentiment d'humanité et de compassion, et cependant plus l'homme s'effaçait en lui, plus la ferveur de ses prières et de ses pratiques religieuses augmentait. Mais laissons-le parler lui-même : « Un soir, qu'à la lueur de ma lampe je réglais mes comptes et que je calculais le gain de mon négoce, le sommeil me surprit; je vis l'ange de la mort qui fondait sur moi comme un ouragan; il me terrassa d'un coup terrible, avant que

* Ouvrage allemand.

par suite de l'impression que nous en recevons, que les solitudes d'une vaste étendue,

---

j'eusse pu demander grâce de la vie. Je fus frappé de terreur et d'épouvante, lorsque je m'aperçus que mon sort ne pouvait changer, que j'allais tomber dans l'éternité, et qu'il ne m'était plus possible ni d'ajouter au bien ni de retrancher du mal que j'avais faits. Je fus transporté au pied du trône de celui qui habite le troisième ciel, et du sein de l'éclat immense qui flamboyait devant moi sortit cette voix : « Carazon, le culte que tu as rendu à la di- « vinité est rejeté ; tu as fermé ton cœur aux hommes et « enfoui tes trésors ; tu n'as vécu que pour toi ; tu seras « exclu à jamais de la société des autres créatures. » La voix retentissait encore, et je fus entraîné par une force invisible à travers le brillant édifice de la création. Je laissai bientôt derrière moi des mondes innombrables ; et lorsque j'approchais des dernières limites de la nature créée, je vis les ombres d'un vide sans bornes, immense désert de l'univers, se perdre et descendre avec moi dans les abîmes, empire effrayant du silence, de la solitude et de l'éternelle obscurité. A cet aspect de l'épouvantable nudité de la mort, du chaos et de l'absence de toutes choses, une inexprimable horreur s'empara de moi, l'univers entier venait de s'anéantir à mes yeux, les étoiles avaient pâli, et les soleils brûlans s'étaient éteints pour moi. Un

telles que les déserts monstrueux de Chamo en Tartarie, ont de tout temps allumé l'imagination fabuleuse des peuples qui les environnent, et enfanté de sombres mythologies avec les spectres, les revenans et les ombres terribles qu'on y a placés.

Il faut que le sublime soit toujours grand; le beau peut s'étendre même sur de très-petits objets. Le sublime en général doit

---

désespoir inconnu des vivans s'attacha comme un vautour à mon existence; j'eus la cuisante intelligence de l'éternité et de l'infini; tout était mort autour de moi; ma conscience était mon seul compagnon, et je songeais avec des douleurs ineffables que lorsque j'aurais été transporté pendant dix mille fois dix mille ans loin des bornes du monde créé, je pourrais toujours avancer dans l'immensité de ces abîmes.

« Profondément pénétré de la réalité de ma malheureuse existence, j'élevai mes bras avec une telle violence que je me réveillai. J'ai depuis appris à estimer les hommes : dans mon horrible solitude, j'eusse préféré le dernier de ceux à qui je fermais ma porte dans le temps où ma fortune m'endurcissait, à tous les trésors de Golconde. »

être simple; le beau souffre la parure et les ornemens. Une grande élévation est aussi sublime qu'une profondeur rapide ou très-grande; mais les sensations que font naître ces dimensions diffèrent en ce que l'une fait frémir et que l'autre excite l'admiration.

Ainsi, les sensations du sublime peuvent être effrayantes et nobles. L'aspect des pyramides d'Egypte, selon Hasselquist, nous touche infiniment plus que nous ne saurions l'imaginer, et leur structure est simple et noble. L'église de Saint-Pierre, à Rome, est du sublime magnifique. Je donnerai cette qualification à toutes les constructions qui sont grandes, simples et ornées, mais où les sensations du sublime agissent encore à travers les beautés qui y sont répandues. Un arsenal doit être simple et noble; un palais de résidence magnifique, et un château de plaisance beau et bien orné. Une longue durée est sublime; elle est noble, lorsqu'elle appartient aux

siècles passés; et lorsqu'on prévoit qu'elle aura lieu dans un avenir incalculable, elle nous inspire quelque chose d'effrayant. Un édifice qui de l'antiquité la plus reculée est parvenu jusqu'à nos jours, est respectable. Il naît une douce horreur du tableau que présente Haller (1) de l'éternité des temps futurs, tandis que sa description de celle des temps passés fait naître une admiration fixe.

---

(1) Célèbre poëte allemand, de Berne en Suisse.

CHAPITRE II.

Rapport des facultés et des qualités morales de l'homme avec le beau et le sublime.

L'ENTENDEMENT est sublime ; l'esprit est beau ; l'audace est sublime et grande ; l'adresse petite, mais belle. La circonspection, disait Cromwell, est la vertu d'un bourguemestre ; la véracité et la loyauté sont simples et nobles ; la plaisanterie, la flatterie complaisante ont de la finesse et de la beauté ; la bonne grâce est la beauté de la vertu ; le désir d'obliger sans intérêt est noble. La politesse et l'honnêteté sont belles ; des qualités sublimes nous font estimer, admirer ; de belles qualités nous font chérir.

Les personnes qui sont principalement

susceptibles du sentiment du beau, ne cherchent d'amis vrais, constans et solides, que lorsqu'elles sont pressées par les besoins; mais elles choisissent pour leur société ordinaire des hommes aimables, divertissans et polis; souvent l'estime que nous nous sentons pour une personne est un obstacle à ce que nous éprouvions pour elle de plus tendres sentimens; elle est si au-dessus de nous, que nous n'oserions en approcher avec la familiarité que l'amour inspire.

Ceux qui réunissent en eux le sentiment du sublime et celui du beau, savent que l'impression du premier est plus forte, plus puissante que celle du second, mais qu'elle fatigue l'esprit et ne saurait durer, si elle n'était tempérée et variée par l'intervention du beau (1).

---

(1) Les sensations du sublime tendent tous les ressorts de l'âme, et la fatiguent par conséquent plus tôt. On lirait plus long-temps de suite une pastorale que le Paradis

Les grands sentimens auxquels peut s'élever quelquefois la conversation d'une société choisie, doivent de temps en temps faire place à de légères plaisanteries; il convient, et dans l'intérêt de nos plaisirs, et dans celui de notre faiblesse, et dans celui du tableau poétique de la vie, que des physionomies d'abord sérieuses, attendries et ensuite riantes, il naisse un contraste agréable qui, sans efforts et par des nuances bien graduées, fasse éprouver successivement ces deux espèces de sentimens.

L'amitié tire ses principaux traits du sublime; l'amour tient les siens du beau;

---

perdu de Milton, et plus long-temps La Bruyère que Young. Ce dernier a fait une faute comme poëte moral, en écrivant sur un ton sublime avec trop d'uniformité; on ne peut renouveler la force de l'impression qu'en la faisant contraster avec des passages plus doux. Le beau ne nous fatigue jamais plus que lorsque le travail et l'art s'y font apercevoir; nous supportons avec impatience les efforts que l'on fait pour nous charmer.

cependant la vive tendresse unie à une estime profonde, à l'admiration, donnent à l'amour de l'élévation et de la dignité; tandis que la douce confiance, les jeux et les ris répandent sur ce sentiment le vif coloris du beau. Cette différence entre les deux degrés de force ou d'énergie de cette passion, constitue celle qui existe entre la tragédie et la comédie; la première excite le sentiment du sublime, la seconde celui du beau. La tragédie nous offre le tableau de grands et généreux sacrifices, du courage aux prises avec l'adversité, et de la fidélité victorieuse des séductions, du danger et du malheur; l'amour n'y paraît que sous le sombre voile de la mélancolie et du gémissement; il y est plein de tendresse et d'estime; le spectateur sympathise avec l'infortune du héros exposé à ses regards, et son cœur généreux, en s'attendrissant sur des maux qui lui sont étrangers, en éprouvant ces douces et célestes émotions, sent toute la dignité de

sa nature. A ce noble spectacle de la grandeur humaine, la comédie oppose des finesses artificieuses, des intrigues ingénieuses, mais singulières, des peintures de mœurs ou de caractères, des sarcasmes et des personnages ridicules ; l'amour y est heureux, gai et confiant ; et cependant il peut arriver que dans ce genre, comme dans beaucoup d'autres, le noble s'unisse au beau jusqu'à un certain point.

Les crimes mêmes et les vices moraux sont souvent empreints du caractère du sublime et du beau; du moins ils apparaissent sous cette forme au sentiment qui naît simplement des sens, jusqu'à ce qu'ils aient subi l'examen de la raison.

La colère d'un homme redoutable est sublime; telle est la colère d'Achille dans l'*Iliade*. En général, le caractère des héros d'Homère est du sublime effrayant ; celui des héros de Virgile, du sublime noble.

Une vengeance ouverte et audacieuse

qui suit une grande offense, porte en elle quelque chose de grand, et quelqu'immorale qu'elle soit, le récit qu'on en fera nous inspirera une satisfaction mêlée d'horreur. Hanvay rapporte que Shah-Nadir ayant été pendant la nuit surpris dans sa tente par quelques conjurés, s'écriait : « Laissez-vous toucher de compassion, et je vous pardonne à tous. » Un d'eux levant sur lui le cimeterre, lui répondit ce peu de mots : « Tu n'as jamais eu de compassion, tu n'en mérites point. » Un courage déterminé dans un scélérat est très-dangereux ; cependant cette qualité nous touche dans le récit, et lors même que le coupable est traîné à un infâme supplice, il ennoblit encore en quelque sorte sa mort, s'il y marche avec fierté et dédain.

La coquetterie prise dans le bon sens, je veux dire les soins que prend une jolie femme pour charmer et conquérir les cœurs, est peut-être répréhensible, mais elle est *belle*, et communément préférée à

des qualités respectables, et qui sient mieux au sexe. La figure et les traits de la physionomie sont également relatifs à l'une ou à l'autre espèce des sentimens que nous analysons. Une haute stature inspire de l'estime, de la considération ; une petite taille porte à la confiance. La couleur brune, les yeux noirs approchent plus du sublime, les yeux bleus et la couleur blonde sont plus voisins du beau.

Un âge avancé s'allie plus aisément avec les propriétés du sublime ; la jeunesse, au contraire, avec celles du beau.

Ce que nous venons de dire de la différence des âges, s'applique naturellement à la différence des conditions. Ces différences doivent être exprimées dans celles des costumes, car les habillemens doivent être en harmonie avec les diverses espèces de sentimens. Des personnes d'une taille remarquable doivent dans leur mise faire paraître de la simplicité, et rarement de la magnificence. Les personnes

qui sont petites peuvent être ornées et parées. Des couleurs sombres, une mise uniforme sient bien à la vieillesse. Des vêtemens d'une couleur claire, vive et tranchante, donnent à la jeunesse plus d'éclat.

L'ecclésiastique, quelle que soit sa fortune ou son rang, doit dans sa mise montrer la plus grande simplicité, et l'homme d'Etat la plus haute magnificence (1). Le

(1) Il me semble que cette dernière idée est un peu copiée sur les lieux qu'habitait l'auteur. Au reste, tout est relatif. Dans les gouvernemens théocratiques, les prêtres sont magnifiques; dans les monarchies absolues, dont parle sans doute Kant, ce sont les ministres, les conseillers qui brillent par le costume. Dans les monarchies républicaines, ce costume éclatant serait presque ridicule dans les ministres, s'il n'est pas soutenu par un grand mérite. On n'y oppose pas avec succès des fourrures et des plumes aux argumens d'une ardente opposition; et lorsque la démocratie y est puissante, ce sont les serviteurs de la couronne qui, pour désarmer l'envie et faire leur cour aux représentans du peuple, descendent à la simplicité et à l'austérité républicaines.

(*Note du traducteur.*)

sigisbé peut faire telle toilette que bon lui semble.

Les accidens de la fortune, grâces à l'opinion des hommes, ont aussi quelque chose qui réveille les sentimens que nous examinons. La naissance et les titres nous disposent ordinairement à l'estime. Les richesses, quoique sans mérite, sont honorées même par les personnes désintéressées, apparemment parce que l'opinion que nous nous en formons se concilie avec des projets distingués qu'une grande fortune met à même d'exécuter; il s'ensuit souvent que cette estime tombe sur de riches fripons qui ne rempliront jamais les conditions des honneurs qu'on leur rend, et ne concevront pas même l'idée du sentiment noble qui seul peut rendre les richesses estimables. Ce qui rend plus pénibles les maux attachés à la pauvreté, c'est l'espèce de mépris qu'on déverse sur ceux qui en sont frappés, et que le mérite ne saurait entièrement neutraliser, du

moins aux yeux du commun des hommes, surtout lorsque ce sentiment grossier ne peut être éludé par le rang et par les titres.

La nature humaine est sans doute un beau tableau, mais qui a aussi son revers; on ne peut examiner les qualités louables de l'humanité, sans apercevoir aussitôt le tableau de leurs dégénérations, qui, par des nuances infinies, nous conduisent jusqu'au dernier degré de l'imperfection.

Le caractère du sublime effrayant devient gigantesque lorsqu'il est en opposition avec les lois du naturel, ou seulement lorsqu'il dévie de ces lois. Ces pensées et ces tableaux outrés qui sortent de la nature, et auxquels on suppose de la sublimité, se nomment *sottises*. On donne le nom de *fantasques* aux gens qui croient au romanesque, et qui s'y complaisent. Un penchant déterminé pour les sottises constitue le caractère de l'homme *extravagant*; d'un autre côté, le sentiment du

beau, lorsqu'il est dénué de noblesse, dégénère en *fadeur*. Un jeune homme de ce caractère s'appelle un *niais;* un homme de moyen âge qui l'a conservé est un *sot;* et comme c'est dans un âge avancé que le sublime, ou du moins le noble, convient le mieux, et même devient le plus nécessaire, un vieux sot est l'être du monde le plus méprisable, de même qu'un jeune homme *extravagant* est l'être qu'on supporte le moins. La plaisanterie et la gaîté touchant au sentiment du beau, la raison y brille souvent d'un éclat piquant, et le sublime même peut s'en rapprocher plus ou moins dans de certains cas; celui qui, dans sa gaîté, ne nous fait point remarquer ce mélange, *plaisante;* celui qui plaisante sans cesse est *insipide.*

Celui dont les paroles et les actions n'intéressent ni ne touchent est *ennuyeux.* L'homme ennuyeux, qui est en même temps *insipide,* donne dans l'absurde; l'homme qui donne dans l'absurde, lorsque

son imagination est boursoufflée, est un *fou* (1).

---

(1) On a sans doute déjà remarqué qu'on peut diviser cette famille d'êtres disgraciés en deux classes, celle des extravagans et celle des sots. Un homme extravagant, s'il est en même temps savant, se nomme *pédant;* et lorsque, par son air suffisant et sa mine arrogante, il veut se faire passer pour un sage, le bonnet à grelots siéra fort bien à sa physionomie. La classe des sots se rencontre plus fréquemment dans le grand monde; elle vaut peut-être mieux que la première; ils font beaucoup rire, et il y a beaucoup à gagner avec eux *.

* Comme la définition des mots qui désignent les qualités morales dépendent des mœurs, et que les mœurs varient de nation à nation, il est impossible que cette définition soit la même pour tous les peuples, quand même ces mots seraient les mêmes dans les diverses langues. C'est ainsi que le pédant de France ne sera pas le pédant d'Angleterre, ni ce dernier peut-être celui d'Allemagne. En France, par exemple, où il y a peu d'instruction et beaucoup de vanité, il faut presque demander pardon à l'amour-propre de chacun dans un cercle, si on veut se permettre un grain d'érudition, et il n'y a sorte de précautions oratoires, de grâce et d'élégance qu'il ne faille employer pour échapper à l'anathême que toutes les susceptibilités sont prêtes à lancer sur vous. Il est clair que, dans ce pays, le mot de *pédant* a une très-grande latitude, et qu'il n'en doit pas être ainsi chez les peuples qui

sique sur l'éternité, sur la Providence et l'immortalité de l'âme, renferment une certaine élévation et une certaine dignité qui les approchent du sublime. Il est vrai, d'un autre côté, que la philosophie a été avilie par beaucoup de vaines subtilités ; et quelque bien fondées que paraissent les quatre figures syllogistiques, elles méritent néanmoins d'être mises au nombre des sottises scholastiques.

Parmi les qualités morales, la *vertu* seule est sublime. Il en est cependant qui sont aimables et belles, et qu'on regarde aussi comme nobles lorsqu'elles s'accordent avec la vertu, quoiqu'elles n'appartiennent pas proprement à la classe des sentimens vertueux. Ce jugement paraîtra sévère, peut-être même subtil et embrouillé ; suivons. Une disposition d'esprit d'où naissent certaines actions qui s'accordent avec la vertu, il est vrai, mais d'une manière purement accidentelle ; une disposition d'esprit, dis-je, qui, par sa nature, peut souvent com-

battre la vertu même, ne saurait être une disposition vertueuse. Une certaine sensibilité qui se change aisément en un sentiment très-vif de compassion, est, à la vérité, aimable et belle (car elle révèle le tendre intérêt que nous prenons au sort des autres hommes, but auquel la vertu tend également); mais cette disposition bienveillante est néanmoins toujours faible et aveugle; car, supposez que vous soyez animé par ce sentiment, vous emploierez une partie de votre revenu à soulager l'homme souffrant; mais continuez la supposition; les secours que vous apporterez à sa situation sont une dette que vous avez contractée envers un autre, et par-là vous violez le devoir sévère auquel vous oblige la justice. Dès-lors, il est évident que cette action n'est pas née d'une intention vertueuse, car il n'est pas possible qu'une intention semblable nous fasse sacrifier à un plaisir aveugle une obligation plus sacrée.

Si au contraire votre principe fonda-

mental repose sur une bienveillance générale, si vous lui subordonnez toutes vos actions, vous conserverez encore de la commisération pour l'homme souffrant ; mais la considérant d'un point de vue plus élevé, vous la placerez dans le véritable rapport qu'elle doit avoir avec vos devoirs réunis ; c'est sur la bienveillance générale qu'est fondée la part que nous prenons aux maux de nos semblables ; mais la justice a le même fondement, et c'est elle qui doit impérieusement commander à toutes nos actions.

Ainsi, dès que le sentiment de la bienveillance acquiert, en se généralisant, le degré de hauteur qui lui convient, il devient sublime, mais en même temps plus froid ; car les forces de notre pitié ne sauraient suffire à une tendresse universelle dans son objet ; elle a ses bornes, comme tout ce qui est humain, et nous ne saurions éprouver une vive douleur à chaque description de malheurs qui nous sont

étrangers; sans ces limites posées à l'expansibilité de nos sentimens, nous verrions l'homme vertueux fondre sans cesse en larmes de compassion, comme l'histoire le rapporte d'Héraclite; et cependant cet homme, avec toute cette bienveillance, cette bonté de cœur, ne serait qu'un désœuvré sensible (1).

(1) En examinant à fond la faculté de compatir, je trouve que, quelque digne qu'elle soit d'être aimée, elle n'a point la dignité de la vertu. Un enfant qui souffre, une femme belle et malheureuse, rempliront notre cœur de douleur, et dans le même temps nous apprendrons avec sang-froid la nouvelle d'une bataille meurtrière, où, comme on peut aisément le présumer, on a immolé un grand nombre de victimes, d'hommes innocens, dans les souffrances les plus cruelles. Plus d'un prince qui détournait les yeux à la vue d'une seule personne malheureuse, méditait au même moment le projet d'une guerre sanglante, sur les motifs les plus frivoles et les plus injustes.

On voit qu'il n'y a point de proportion dans les effets produits par ce sentiment; comment peut-on dire qu'il est fondé sur le véritable amour de l'humanité?

La seconde espèce de sentimens bienveillans est la complaisance, qui, quoique belle et aimable, ne fait pas encore la base d'une véritable vertu ; c'est un penchant à nous rendre agréables aux autres, en nous montrant affables envers eux, en satisfaisant à leurs désirs, et en nous conformant généralement à leur manière d'être. Ces motifs sur lesquels est fondée cette complaisance qui nous charme sont sans doute beaux, et la flexibilité de cœur que cette qualité suppose, dénote à son tour la bonté ; mais elle est tellement éloignée de la vertu, que si des principes plus élevés ne lui fixent des bornes, elle peut engendrer tous les vices. En effet, sans parler de l'injustice que nous faisons souvent à toutes les personnes qui se trouvent hors du petit cercle de notre société, grâces à la complaisance que nous avons pour celles qui s'y trouvent, l'expérience a prouvé et continue de prouver combien ce caractère est dangereux, et avec

quelle facilité il dégénère, et nous porte à l'avilissement. Je ne crains pas de dire qu'un tel caractère peut réunir en lui tous les vices, non pas qu'il soit entraîné par une inclination immédiate; mais parce qu'obéissant à l'impulsion de cette aimable complaisance, il veut copier les mœurs et les manières de tous ceux qu'il fréquente, et particulièrement de ceux qui lui imposent par une supériorité de rang, de naissance ou de fortune. L'homme dominé par ce penchant deviendra menteur, hypocrite, inhumain, cruel, débauché, impie........ pour peu qu'il ne puisse complaire que par l'adoption de ces vices. Il n'agit point d'après les règles générales de bonne conduite, mais d'après une inclination qui, belle en elle-même, devient encore fade et vile, lorsqu'elle n'a aucune consistance, et qu'elle n'est soumise à aucun principe.

La vertu ne peut donc être basée que sur des principes qui lui donneront plus

de sublimité et plus de noblesse, à mesure qu'ils acquièrent eux-mêmes plus de généralité. Ces principes ne sont point des règles spéculatives, mais le produit d'un sentiment attaché au cœur de tout homme qui chérit l'humanité; ils nous dominent, et nous dirigent bien au-delà des motifs particuliers qui nous gouvernent dans la compassion et la complaisance. Je crois tout comprendre, en disant que *c'est là le sentiment de la beauté et de la dignité de la nature humaine.*

Le premier de ces sentimens fait la base de la bienveillance générale, le second est celle de l'estime générale; et si ce sentiment atteignait dans le cœur d'un homme son plus haut point de perfection, il s'aimerait, à la vérité, et s'estimerait lui-même; mais ce ne serait qu'en se considérant comme une partie du tout sur lequel s'étendrait son noble et vaste sentiment. Ce n'est qu'en soumettant à ce penchant, ainsi généralisé, nos inclinations particu-

lières, que nous pourrons diriger avec une sagesse proportionnelle les généreux mouvemens qui nous portent à la bienveillance, et acquérir ce *decorum*, cette noble convenance qui fait la beauté de la vertu. Mais la Providence, considérant la faiblesse de la nature humaine, et le peu d'énergie que ce sentiment moral conserverait chez la plupart des hommes en se généralisant, a imprimé dans leur cœur, comme des supplémens à la vertu, ces penchans secourables qui, en les portant à faire de belles actions sans principes, deviennent en même temps le ressort qui les pousse à en faire dont les principes sont la base.

La compassion et la complaisance sont, à la vérité, le mobile des belles actions; mais ce mobile peut être brisé ou affaibli par l'influence supérieure d'un intérêt plus grossier. Ainsi, ces deux sentimens ne sauraient être, comme nous l'avons vu, la base immédiate de la vertu, quoiqu'ils usurpent

quelquefois son nom et s'ennoblissent de l'analogie qu'ils ont avec elle. Je nommerai ces sentimens *vertus adoptives*, mais je n'accorderai le nom de *vertu* qu'à celle qui est établie sur des principes. Les premières sont *belles* et nous charment; mais la dernière seule est *sublime* et vénérable. On définit par les mots de *bon cœur* le naturel où dominent les deux premiers sentimens, et l'on nomme *bon* l'homme qui les possède; mais on accorde avec raison un cœur noble et élevé à l'homme vertueux, et on lui donne le nom d'homme *probe*, d'homme *juste*. Les vertus adoptives ont néanmoins une grande ressemblance avec les vertus véritables, en ce qu'elles sont inspirées par un sentiment qui nous porte spontanément aux bonnes actions. Un homme bon compatira sincèrement aux maux de ses semblables; il obéira à une impulsion immédiate, sans porter ses vues plus loin.

Mais comme la sympathie n'est pas toujours un principe assez énergique pour

remuer la nature paresseuse de l'homme, et le forcer à agir pour l'intérêt général, la Providence nous a donné encore un sentiment plein de délicatesse, assez fort pour nous émouvoir et contrebalancer l'influence de l'intérêt particulier et des plaisirs sensuels; ce sentiment, c'est *l'honneur,* et son mobile la honte.

L'opinion que les autres hommes peuvent se former de notre mérite, les jugemens qu'ils peuvent établir sur nos actions, sont des ressorts bien puissans et qui nous arrachent plus d'un sacrifice; aussi la plupart des hommes font souvent, pour sauver les simples apparences, ce qu'ils n'eussent point fait par respect pour les principes, ou pour obéir aux mouvemens spontanés de la bienveillance. Cette opinion que nous redoutons dans les autres, est sans doute fort utile; mais elle est aussi bien superficielle. Comment le jugement d'autrui pourrait-il déterminer notre mérite et celui de nos actions? Ce qui naît de

cette impulsion n'a rien du caractère de la vertu, et ceux qui lui obéissent le savent bien, car ils ont soin de cacher l'ambition, qui est leur motif secret. Ce sentiment est beaucoup plus éloigné de la véritable vertu que la bonté, parce qu'il n'est pas immédiatement déterminé par des actions belles en elles-mêmes, mais par celles qui passent pour telles aux yeux d'autrui (1).

---

(1) Il me semble qu'il y a quelque chose de délicat dans le sentiment de l'honneur, qui a échappé à l'analyse de notre philosophe. L'honneur n'est pas seulement un produit de la crainte inspirée par la honte; un principe supérieur et plus noble le rend cher aux âmes faites pour le sentir. L'homme d'honneur *méprise, dédaigne*, regarde comme *indigne* de lui de commettre une action basse et déshonnête, de manquer aux lois de la justice et de la morale; il a la conscience, c'est-à-dire un sentiment énergique de sa dignité, il craint de la blesser, et de s'avilir ainsi à ses propres yeux. L'homme religieux trouve dans les terreurs d'une conscience exercée, dans la crainte des châtimens d'une autre vie, ou même dans la crainte des disgraces réservées au méchant dans ce monde, trouve, dis-je, de puissans motifs d'une con-

Ainsi, quoique le sentiment de l'honneur soit un sentiment délicat, je donnerai en général à tout ce qui ressemble à la vertu, le nom de *brillant* de la vertu.

Si nous comparons entre eux les différens

---

duite morale. L'homme d'honneur a des sentimens grands et élevés ; il craint non seulement de mériter un jugement défavorable de la part de ceux qu'il *estime*, et même des hommes en général ; mais ce qu'il craint bien plus, c'est de porter atteinte à la noblesse de son caractère, de se voir contraint à descendre de la hauteur des sentimens dans lesquels il a été nourri, de voir rompre l'harmonie si long-temps établie entre ses principes et sa conduite, et d'avoir jamais le sentiment de sa propre dégradation, quand même elle résulterait d'une action inconnue du reste des hommes.

Voilà l'honneur, à mon avis, ou bien ce mot ne contient pas de sentiment respectable. On voit ainsi qu'il faut distinguer deux espèces de sentimens d'honneur ; le premier, que j'appellerai *vulgaire,* est exclusivement fondé sur la crainte des jugemens d'autrui ; le second, qui mérite le nom d'*héroïque* et de *noble*, est particulièrement fondé sur la crainte des jugemens de sa propre conscience. (*Note du traducteur.*)

naturels des hommes, lorsqu'un de ces trois sentimens (1) les domine, nous trouvons que chacun d'eux a une affinité particulière avec un de ces tempéramens, qui sont ordinairement partagés entre nous, de manière cependant que le caractère flegmatique sera toujours moins doué de sentimens moraux que les autres. Je ne prétends pas que les traits que j'ai cités ci-dessus soient le signe caractéristique nécessaire et inséparable de ces différens naturels (car, dans cette esquisse, je ne considère pas, comme on le fait ordinairement, l'influence des sentimens plus grossiers, tels que celui de l'intérêt personnel et des plaisirs sensuels); mais je crois que les sentimens délicats, les sentimens *esthétiques* (2), doivent et peuvent s'unir plus aisément à l'un de ces tempéramens qu'à

(1) La pitié, la complaisance et l'honneur.

(2) Relatifs au goût dans les beaux-arts, du grec *αισθανομαι*, *sentir*. (*Note du traducteur.*)

l'autre, et sont naturellement le partage de tel ou tel caractère plutôt que de tel autre.

Un sentiment intime de la beauté et de la dignité de la nature humaine, et une force de conception et de caractère assez grande pour rapporter toutes nos actions à un principe universel, appartiennent à un naturel sérieux, et ne s'associent pas avec les humeurs gaies et volages, avec l'inconstance et la légèreté. Ce naturel se rapproche même de la mélancolie; je veux parler de cette mélancolie inspirée par le frémissement qu'éprouve l'âme resserrée dans de certaines bornes, lorsque roulant une grande résolution, elle voit devant elle les dangers qu'elle doit surmonter, et lorsque la pénible, mais glorieuse victoire réservée à l'homme qui sait se vaincre lui-même, lui apparaît, et vient se mêler à ses nobles méditations.

La vertu, c'est-à-dire celle qui est basée sur des principes, renferme en elle quel-

que chose qui paraît le mieux s'accorder avec le caractère mélancolique pris dans un degré tempéré.

Nous avons vu que la bonté, la sensibilité du cœur, la compassion sont des qualités particulièrement soumises à l'influence des circonstances ; nous en avons conclu qu'elles n'étaient pas fondées sur des principes généraux, puisqu'elles changent aisément de formes, et reçoivent des objets extérieurs leur degré d'activité. Ces qualités, qui se rapprochent du beau, semblent appartenir d'une manière plus particulière au tempérament qui se nomme *sanguin*, parcequ'il est volage et très-adonné aux plaisirs. Ainsi, c'est ce tempérament que nous regarderons comme la source des qualités agréables, que j'ai nommées *vertus adoptives*.

Le sentiment de l'honneur est depuis long-temps considéré comme formant la base morale de la complexion colérique. La description de ce caractère nous four-

nira l'occasion de rechercher les suites morales de ce sentiment délicat, qui se distingue surtout par l'envie de briller.

On trouve chez la plupart des hommes des traces plus ou moins prononcées des sentimens délicats; cependant il est une classe d'êtres moraux qui sont frappés d'*insensibilité*, et qui sont privés de la jouissance de ces sentimens: cette classe appartient au tempérament flegmatique. On dit même que, parmi les individus de ce caractère, il y en a beaucoup qui sont dénués de ressorts plus grossiers, tels que celui de l'intérêt ou de l'avidité des richesses, etc. Nous ne parlerons pas davantage de ces naturels, dont le tableau sortirait des bornes que nous avons dû nous prescrire dans cet écrit.

Considérons maintenant, dans la division des tempéramens telle qu'elle est adoptée, le sentiment du beau et du sublime.

L'homme dont les sentimens se rappor-

tent au caractère mélancolique, ne porte pas ce nom parce qu'il se dérobe aux plaisirs du monde pour se livrer à une sombre mélancolie, mais parce que ses sentimens, lorsqu'ils s'élèvent à un certain degré d'élévation, ou lorsque, par de certains motifs, ils prennent une fausse direction, penchent davantage vers ce tempérament que vers tout autre. Il possède particulièrement le sentiment du sublime; il éprouve aussi très-bien les sensations du beau; mais elles ne lui suffisent pas, lorsqu'elles ne font que le charmer; il faut qu'elles l'émeuvent et lui inspirent de l'admiration.

Quoique sa manière de jouir du plaisir soit plus sérieuse, elle n'en est pas moins grande. Les sensations qui partent du sublime font naître plus d'illusion, et ont en elles quelque chose de plus enchanteur que les attraits plus frivoles du beau, qui ne tendent qu'à amuser l'imagination. Son bien-être tiendra plus d'une satisfaction intime que de la gaîté; il est constant, et

c'est pour cela qu'il soumet ses sentimens à des principes. Nous avons déjà remarqué que plus ces principes seront généraux, moins ses sentimens seront sujets à varier; nous remarquerons maintenant que, de cette même généralité de principes, dépendra l'étendue du sentiment élevé du sublime, sentiment qui en comprend lui-même tant d'autres.

En général, les motifs particuliers de nos inclinations subissent bien des changemens et des exceptions, s'ils ne sont dirigés par un principe aussi supérieur.

L'affable et jovial Alceste dit: « Je chéris mon épouse, parce qu'elle est jolie, sensée et caressante. » Mais si la maladie altère ses traits, si l'âge la rend acariâtre; si, lorsque votre première illusion sera dissipée, vous ne la trouvez pas plus sensée qu'une autre, que deviendra votre inclination, puisqu'alors le motif sur lequel elle était fondée n'existera plus? Opposez à Alceste le bienveillant, le solide Adraste, qui se dit à lui-

même : « Je témoignerai de l'estime et de l'affection à cette personne, parce qu'elle est mon épouse. » Cette manière de penser est noble et généreuse. Que le temps ravisse les attraits passagers de cette femme, elle n'en sera pas moins son épouse ; ce noble motif subsiste toujours, et n'est pas soumis à la vicissitude des choses extérieures.

Telle est l'influence opposée des principes, comparés aux mouvemens bons et affectueux qui naissent subitement, provoqués par des causes particulières.

Que dirait-on, si l'on entendait la voix de son cœur parler ce langage : « Je dois secourir cet homme, parce qu'il souffre ; il n'est pas mon ami, il n'est pas de ma société, et ce n'est pas qu'il puisse un jour me témoigner sa reconnaissance pour ce bienfait ; il est homme, et ce qui arrive à l'homme me touche aussi. » Cette conduite est établie sur les principes de la plus haute bienveillance à laquelle puisse s'élever la

nature humaine ; ils sont ainsi de la plus haute sublimité, aussi bien par leur constance et leur perpétuité, que par l'application générale dont ils sont susceptibles.

L'homme d'un caractère mélancolique est supérieur aux jugemens des autres ; il lui importe peu de savoir ce qu'ils trouvent bon ou vrai ; à peine se confie-t-il en ses propres lumières, parce que ses principes peuvent se confondre avec ses motifs particuliers. On ne peut donc que difficilement le porter à changer d'opinion ; sa fermeté dégénère même quelquefois en opiniâtreté. Il voit avec indifférence les révolutions de la mode, et ne porte sur ses phases brillantes qu'un œil de mépris.

L'amitié est *sublime*, et le caractère de ce sentiment flatte son noble cœur. Il peut perdre un inconstant ami, mais ce dernier ne le perdra pas de sitôt ; le souvenir même d'une amitié éteinte est encore respectable à ses yeux.

L'affabilité est *belle*; un silence réfléchi

est *sublime;* il est conservateur fidèle de ses secrets et de ceu qu'on lui a confiés; la véracité est *sublime;* il hait le mensonge et la dissimulation. Il a un sentiment élevé de la dignité de la nature humaine; il s'estime lui-même, et regarde chaque homme comme un être qui mérite de l'estime; son grand cœur ne respire que la liberté; il déteste toutes les chaînes, depuis ces chaînes dorées que porte le courtisan vil et orgueilleux, jusqu'aux fers pesans dont est chargé l'esclave des galères. Il se juge sévèrement lui-même et les autres; il est souvent dégoûté de la vie et de sa personne. Dans la corruption de ce caractère, la gravité dégénère en une sombre mélancolie, la piété se rapproche du fanatisme, l'amour de la liberté incline à l'enthousiasme; l'offense et l'injustice le portent à la vengeance; il devient alors redoutable, il brave les dangers et méprise la mort. Lorsque le sentiment fondamental de son caractère s'altère, et que sa raison n'est pas armée de

connaissances assez fortes, il tombe dans le romanesque, dans les inspirations, les apparitions, les tentations; la faiblesse de son intelligence augmente-t-elle encore, il donne dans les sottises, dans l'interprétation des songes, dans les pressentimens et les miracles; il est en danger de tomber dans l'extravagance et dans l'aliénation.

Le sentiment du *beau* domine chez les hommes qui appartiennent au tempérament sanguin; leurs plaisirs sont vifs et pleins d'une franche gaîté; dans l'absence de cette dernière disposition, ils sont mécontens; ils ne goûtent pas de satisfaction intime et tranquille, mais ils sympathisent facilement; la joie des autres opère sur eux l'effet de la machine électrique, et les met à l'unisson. Il en est de même de leurs peines, qui excitent également leur sensibilité. Leurs sentimens moraux sont beaux, mais sans principes; car ils dérivent et dépendent également de l'impression passagère que produisent sur eux les

objets extérieurs. Ils sont encore les amis de tout le monde, ou, ce qui n'est que la traduction de cette phrase, ils ne sont proprement les amis de personne, quoiqu'ils paraissent bons et bienveillans. Les détours de la dissimulation leur sont inconnus; aujourd'hui, ils vous témoigneront de l'affabilité et vous parleront avec affection; demain, si la maladie ou la fortune vous a frappé, ils éprouveront une compassion sincère et véritable, mais ils chercheront à se glisser doucement hors de votre société, jusqu'à ce que les circonstances aient changé. L'homme de ce caractère ne devrait jamais s'asseoir au tribunal de la justice; la sévérité des lois lui fait une trop vive impression; il se laisse corrompre par les larmes. Il ne péche ni par un excès de bonté ni par un excès de méchanceté; et s'il s'écarte des bonnes mœurs et qu'il devienne vicieux, c'est plutôt par complaisance que par un penchant naturel. Quoiqu'il soit libéral et

même bienfaisant, il paie mal ce qu'il doit, parce qu'il est dirigé par le sentiment de la bonté, et fort peu par celui de la justice. Il a une très-haute opinion de son propre cœur; et s'il ne vous force pas à l'estimer, vous ne pouvez vous refuser à l'aimer. Ce caractère, dans sa plus grande dégénérence, tombe dans *le fade*; l'individu donne alors dans les vétilles et l'enfantillage. Si l'âge ne retranche de sa vivacité, et ne donne plus de calme et de force à sa raison, il risque de devenir un vieux sot.

L'homme d'un tempérament *colérique* a un sentiment dominant pour cette espèce de sublime que j'ai nommé *magnifique*. Ce n'est, à parler proprement, que l'éclat, le brillant du sublime, une couleur vive et tranchante, qui nous déguise le mérite intérieur de la chose ou de la personne, et qui cherche à nous toucher, c'est-à-dire à nous tromper par les apparences. C'est ainsi qu'un bâtiment dont les murs peints imitent les pierres

de taille, produit sur nous le même effet que s'il était effectivement construit avec ces matériaux. De même, des corniches qui ne sont qu'attachées, nous donnent l'idée d'une solidité qu'elles n'ont pas elles-mêmes, puisqu'elles ne servent pas réellement de soutien. C'est encore ainsi que l'on voit briller des vertus qui ne sont que du clinquant de sagesse et du mérite en peinture. Le colérique ne juge de son propre mérite et de celui de ses actions que d'après les convenances établies dans la sphère où il s'agite, ou d'après l'effet qu'elles peuvent produire sur les autres; il ne s'informe pas des qualités intrinsèques des choses, mais de l'influence qu'elles exercent sur l'esprit des hommes. Il n'est point animé d'une véritable bienveillance, ni même touché de l'estime. Sa conduite a quelque chose de factice et d'artificiel. Pour juger des dispositions dans lesquelles se trouvent les spectateurs, et de ce qui lui convient de faire comme acteur, il choisit différens

points d'observation; car il ne s'inquiète pas de ce qu'il est, mais de ce qu'il paraît être; il faut donc qu'il sache quelle impression sa conduite produit sur les autres hommes. On sent que cette attention continuelle, ce tact, cette finesse dans l'art d'observer, cette vigilante circonspection demandent beaucoup de sang-froid; la nature de son caractère y a pourvu; il est armé de cette qualité si précieuse pour lui; les passions ne font que glisser sur son cœur; il ne se laisse influencer ni par l'amour, ni par la pitié, ni par aucune autre affection; aussi évite-t-il toutes les folies, les désagrémens et les repentirs dans lesquels tombe l'homme d'un tempérament sanguin, qui est entraîné par la force d'un sentiment spontané. C'est aussi la raison pour laquelle le tempérament colérique paraît ordinairement plus raisonnable qu'il ne l'est en effet. Sa bienveillance n'est que politesse; son estime n'est que cérémonie; son amour, une flatterie

calculée. Sous le masque d'un ami ou d'un amant, il est encore rempli de lui-même; il cherche à briller par les modes;. mais comme tout chez lui est factice et préparé, il a l'air roide et guindé. Il agit beaucoup plus d'après des principes, que l'homme qui obéit à des sensations immédiates; mais ces principes ne sont pas ceux de la *vertu*, ce sont ceux de l'*honneur;* car il n'a pas le sentiment intime de la beauté ou de la noblesse de ses actions; il n'est affecté que du jugement que les autres peuvent porter de ces dernières. Au reste, comme sa conduite, abstraction faite des motifs, est aussi généralement utile que celle de la vertu même, il acquiert aux yeux du vulgaire la même considération que l'homme vertueux; mais il a soin de se cacher devant des observateurs plus exercés, parce qu'il n'ignore pas qu'en découvrant les ressorts vils de l'ambition qui le mettent en mouvement, il perdrait l'estime dont il a besoin; ce

calcul le rend dissimulé. En matière de religion, il use d'hypocrisie; il est flatteur avec ceux qu'il fréquente; et dans les différens partis qui se forment dans l'Etat, il change d'opinion suivant les circonstances; il accepte l'esclavage des grands, à condition de tyranniser à son tour ceux qui sont au-dessous de lui. La *naïveté*, cette noble et belle simplicité si éloignée de l'art, et qui semble porter le sceau même de la nature, lui est absolument étrangère.

C'est un être isolé; il semble abandonné de ce guide si sûr, de cette voix intérieure, du *naturel*, en un mot, qui nous rappelle souvent au bon, au vrai, du sein même de nos plus grands égaremens. Aussi, pour peu que son goût vienne à dégénérer, l'éclat qu'il fait briller devient un étalage criant et révoltant; son style et sa parure tombent dans l'outré, qui est au magnifique ce que le gigantesque ou le fantastique est au sublime sérieux. Quand il se

croit offensé, il a recours aux procès et aux duels; et dans ses relations avec ses concitoyens, il n'est occupé que de ses ayeux, de ses titres et de ses droits de préséance. Tant qu'il ne cherche qu'à plaire, et qu'il n'est tourmenté que par la vanité, par l'avidité des honneurs, il est insupportable; mais lorsque sans prérogatives civiles et sans talens il n'a rien retranché de l'orgueil dont il est travaillé, il devient précisément ce qu'il craindrait le plus de paraître, je veux dire un fou.

Comme dans la composition du caractère *flegmatique*, il n'entre ordinairement pas assez de sentimens du sublime ou du beau pourqu'ils soient remarquables, nous n'étendrons pas ces considérations à l'analyse de ce caractère.

Il paraît presque superflu de dire que les personnes qui ne sont pas susceptibles d'éprouver les sentimens délicats dont nous venons de parler, ou en nient l'existence ou les traitent d'absurdes et de dépravés.

L'homme d'un cœur intéressé, d'une application et d'un naturel tranquille, n'a, pour ainsi dire, pas les organes nécessaires pour sentir les traits nobles d'un poëme ou d'une action héroïque; il lit plus volontiers un *Robinson* qu'un *Grandisson*, et traite Caton de fou opiniâtre. D'un autre côté, des naturels plus graves et plus sérieux trouveront fade ce qui paraît plein de charmes à d'autres; vous leur parlez de la naïveté ingénue d'une pastorale, c'est une poésie lâche, puérile, dégoûtante.

Les esprits même qui ne sont pas entièrement privés du don des sentimens délicats, ne sont sensibles qu'à des beautés d'un certain degré de force, beautés qui diffèrent beaucoup entre elles; et nous voyons que les uns trouvent *noble* ce qui paraît à la vérité *grand* à d'autres, mais *gigantesque*. Il y a des circonstances qui, en soulevant un coin du voile qui nous dérobe le caractère des hommes, nous fournissent des données pour juger avec assez

de certitude de leurs sentimens, considérés sous un plus haut point de vue, et même de leur cœur tout entier. On peut, par exemple, présumer avec raison que ceux auxquels une belle musique n'inspire que de l'ennui, ne seront guère touchés des beautés de la littérature et des charmes de l'amour.

Il y a un certain esprit qui suppose, à la vérité, une espèce de sentiment délicat, mais qui vise directement à l'opposé du sublime. C'est un goût pour ce qui est difficile et fait avec art, pour des vers qui ont encore un sens lus à rebours, un goût pour les énigmes, des montres enchassées dans des bagues, pour ce qui est compassé, pour tout ce qui devient régulier et joli à force de travail et de patience. Tel est le plaisir qu'ont certaines personnes d'admirer et de contempler des livres qui, bien beaux et bien propres, sont artistement rangés dans un long rayon de bibliothèque, sous la survillance d'un valet

ignare ; le plaisir de posséder des appartemens décorés comme des cabinets d'optique, qui sont partout brillans d'or ou de glaces, et que n'habite personne, ou plutôt que personne de la maison n'ose habiter ; tel est encore ce goût pour tout ce qui est rare, sans avoir de valeur intrinsèque ; de personnes qui se pâment d'admiration devant la lampe d'Epictète, qui tombent en extase devant un gand du roi Charles XII, et font leurs délices de la rouille vénérable qui couvre une vieille médaille (1).

---

(1) La passion de certaines personnes pour des objets d'une haute antiquité, ou qui ont servi à des personnages célèbres dans l'histoire, prête sans doute au ridicule, quand elle dépasse les bornes posées par la raison et par le sentiment bien entendu des convenances ; mais cette passion, pour ne pas se contenir dans les bornes de la raison et se livrer facilement aux traits du ridicule, n'en est pas moins, aux yeux du philosophe politique, un de ces appuis nombreux et souvent inaperçus de l'édifice social. Et d'abord, quelle est la passion qui ne mérite souvent la censure de la raison ? quelle est celle qui ne soit

On peut fortement soupçonner les personnes dominées par de semblables goûts,

---

souvent ridicule, c'est-à-dire très-contraire à l'*opinion* individuelle, ou à l'*opinion* d'un plus grand nombre d'hommes, surtout de ceux qui ne l'éprouvent pas? car le ridicule n'est autre chose que la révolte éclatante, non pas de la raison, mais d'une *opinion* vraie ou fausse contre une *opinion* contraire également vraie ou fausse. Le ridicule n'est ainsi qu'une manière d'exprimer sa pensée, plus piquante et plus désagréable pour celui contre lequel elle est dirigée, voilà tout. Cela posé, je demande; Est-il bon, en général, qu'il y ait des valeurs d'*opinion?* car voilà à quoi se réduit toute la question. Est-il bon qu'il y ait des passions conservatrices de ces valeurs? Est-il bon que tout ne soit pas purement d'une valeur matérielle et directe? que tout ne soit pas usuel, commerce, balance, poids et mesures? Est-il bon que des intérêts moraux soient représentés par des objets matériels, il est vrai, mais d'une valeur morale? La solution affirmative de ces questions ne souffrirait pas la moindre difficulté dans un pays gouverné *more majorum,* et où la raison législative est devenue sentiment public et individuel. *Non solùm pane vivit homo.* Cette pensée est profonde et s'applique ici. A Rome, et dans un de nos gouvernemens modernes, où l'esprit général se compose

de porter dans l'étude des sciences un esprit extravagant et vétilleux, et de n'a-

---

en grande partie d'un respect profond pour les institutions des ancêtres, et où la société elle-même est fondée sur ce respect, on conçoit que les passions individuelles, même exagérées, pour tout ce qui se rattache au temps de ces ancêtres, et surtout aux personnages les plus influens de tous les temps, sont des appuis véritables et réels qui viennent se grouper autour des colonnes principales de l'édifice. Dans ces pays, ces passions ne sont pas ridicules, parce qu'elles sont conformes à l'opinion publique. Mais il y a plus, il ne faut pas ridiculiser les penchans bienveillans, qui prouvent un certain désintéressement, une certaine noblesse de sentimens dans celui qui les éprouve. Ces penchans sont conservateurs des monumens historiques; ils sont une manière d'honorer la mémoire des grands hommes, et de lier le passé au présent. Ils sont d'ailleurs naturels au cœur humain, et ils portent sur le même principe que celui qui nous fait lire avec tant de plaisir les particularités biographiques, les mœurs, les usages, les caractères, et jusqu'aux moindres détails de la vie privée des grands hommes.

Je sais que la vanité s'empare souvent de ce culte rendu à l'antiquité; mais la vanité individuelle contribue ici sans le savoir à un but général. Qu'aurait dit le phi-

voir aucun sentiment pour ce qui est véritablement beau et noble dans les lettres et les beaux arts.

On dit quelquefois des personnes qui ne goûtent pas les choses qui nous charment ou nous touchent, qu'elles ne les conçoivent pas ; cette différence de goût dépend moins des conceptions de notre entendement que de l'espèce de nos sentimens ; et cependant tel est l'enchaîne-

---

losophe de Kœnigsberg, dont nous nous permettons de critiquer ici, non pas l'opinion, mais d'arrêter une conséquence qu'on pourrait tirer de son opinion ; qu'aurait-il dit, dis-je, si on lui avait annoncé qu'après sa mort un de ses concitoyens achèterait sa pipe trois mille florins, et un autre sa canne pour une somme de même valeur ? Il aurait souri peut-être de cette manière d'exprimer sa vénération, ou plutôt sa profonde modestie en eût été alarmée. Mais si la philosophie rationelle eût blamé ces témoignages de respect de toute une nation qui se dispute les reliques d'un grand homme, ils eussent été absous au tribunal d'une philosophie morale et politique bien entendue. (*Note du traducteur.*)

ment des facultés de notre âme, que d'ordinaire on peut juger du degré et de la force de nos talens, par le degré de vivacité et de force de nos sentimens. En vain serions-nous doués des grandes lumières de l'intelligence, si nous n'avions en même tems un sentiment vif pour ce qui est vraiment noble et beau ; car ce sentiment est le ressort secret des talens de l'esprit, et nous guide dans l'emploi que nous en devons faire.

Dans le langage ordinaire, on ne nomme utile que ce qui peut satisfaire à nos besoins les plus grossiers, ce qui fournit aux frais de nos habillemens, de nos meubles et de nos repas. Je ne sais par quelle raison on décore ainsi du titre *d'utile* les seuls objets relatifs aux sentimens de ces besoins; mais supposons cette raison bien fondée, il n'en est pas moins certain qu'on ne saurait raisonner sur les sentimens délicats avec des hommes dominés par le sentiment de l'intérêt matériel. Vous leur

accorderez qu'une poule vaut mieux qu'un perroquet, un pot de cuisine mieux qu'un vase de porcelaine, que tous les gens d'esprit du monde n'ont pas le mérite d'un paysan, et que l'on doit renoncer aux peines qu'on se donne pour découvrir les étoiles fixes, jusqu'à ce que nous ayons découvert la manière la plus avantageuse de conduire la charrue; mais quelle folie de s'engager dans une discussion semblable, lorsqu'il est impossible d'accorder nos sensations, parce que nos sentimens ne sont pas d'accord!

Cependant l'homme grossier, qui ne sera doué que des sentimens les plus vulgaires, est en état de s'apercevoir que les charmes et les agrémens de la vie qui paraissent les plus superflus, excitent et provoquent presque tous nos soins, tous nos efforts, et qu'en y renonçant, nous renoncerions également à tous les motifs, à toutes les causes motrices de notre activité. Il n'est encore point d'homme assez stupide pour

ne pas sentir qu'une action morale sera d'autant plus touchante qu'elle sera plus désintéressée, et que le motif qui l'aura inspirée sera plus noble.

Quand j'examine alternativement le côté noble et le côté faible de l'humanité, je m'irrite contre moi-même, en voyant que je ne puis choisir le point d'observation nécessaire pour tracer ce grand tableau de la nature humaine, et lui donner, en le traçant, une forme frappante; car je n'ignore point que ces traits et ces attitudes grotesques, lorsqu'ils appartiennent au plan général de la grande nature, ne pourraient que nous causer de nobles impressions, quoique notre vue trop bornée ne nous permette pas de les observer sous ce rapport.

J'essaierai d'y jeter en passant un faible coup-d'œil, et je ferai les observations suivantes :

Ceux qui n'agissent que d'après des principes sont peu nombreux, et cela

n'en vaut que mieux, parce qu'il est fort aisé de s'égarer dans ses principes, et qu'alors le mal qui en résulte s'étend d'autant plus loin que le caractère est plus ferme et les principes plus généraux.

Ceux qui se laissent conduire par des mouvemens spontanés de bienveillance, sont en plus grand nombre, ce qui est encore très-bon dans le système général de la société, quoiqu'on ne puisse que rarement attribuer à ces impulsions de la bonté un grand mérite moral; *car ces instincts de vertu* sont souvent en faute, mais ils contribuent indirectement au grand but de la nature, comme les autres instincts de l'espèce humaine, qui travaillent avec tant d'ordre à mettre le monde animal en action. Les plus nombreux sont ceux qui rapportent tous leurs efforts, toute leur conduite *au très-cher moi*, qu'ils ne perdent jamais de vue, et qui regardent l'intérêt personnel comme un autre axe autour duquel ils voudraient que tout tournât;

rien n'est encore plus avantageux, parce que ces personnes sont toujours les plus laborieuses, les plus réglées et les plus circonspectes; elles donnent au tout de la consistance et de la solidité, car, sans le vouloir, elles agissent pour l'utilité générale; elles amènent sans cesse les matériaux nécessaires pour le soutien de l'édifice, et abandonnent aux âmes douées de sentimens plus élevés le soin d'y répandre les formes de la beauté et l'expression de leur propre délicatesse.

Enfin, l'amour de l'honneur (1) est imprimé dans tous les cœurs, quoiqu'à divers degrés, ce qui doit donner à l'ensemble un charme admirable. L'ambition, il est vrai, est une passion insensée, mais elle procure de grands avantages à la société et à l'individu; c'est une impulsion qui nous commande l'emploi de toutes nos

(1) Le lecteur se rappellera ici la définition que l'auteur a donnée de ce sentiment.

facultés, un aiguillon qui gourmande notre paresse naturelle, une loi devant laquelle fléchissent tous nos autres penchans. En effet, tout homme qui, sur le grand théâtre du monde, subordonne sa conduite à ses inclinations dominantes, est en même temps averti par un sentiment secret, qui le porte à choisir un point d'observation d'où il puisse examiner l'effet que cette conduite produit sur l'esprit des spectateurs : c'est ainsi que se forment les groupes divers du magnifique tableau de la société, et que du sein même d'une variété infinie, on voit naître l'unité, qui représente tout ce que la nature a de noblesse et de beauté.

CHAPITRE III.

Du sublime et du beau, considérés dans leurs rapports avec les deux sexes.

CELUI qui, le premier, donna aux femmes le nom de *beau sexe*, n'eût peut-être d'autre intention que de leur adresser un mot flatteur; mais il s'exprima avec plus de justesse qu'il ne le pensait lui-même; car, sans considérer que leur figure est généralement plus fine et plus déliée que celle des hommes, que leurs traits sont à la fois et plus délicats et plus doux, leur physionomie plus agréable et plus expressive, surtout lorsqu'elles se livrent à cette piquante plaisanterie qui leur appartient, ou à cette tendre et modeste affabilité qui nous charme, sans parler encore

de cette puissance secrète et magique qui nous attire sans cesse vers elles, ce sexe est doué de qualités qui lui sont encore plus particulières, si je puis parler ainsi, qui le distinguent et le séparent radicalement de l'espèce masculine, et qui se manifestent habituellement par le sentiment caractéristique du *beau*.

D'un autre côté, nous pourrions aussi prétendre au nom de *noble sexe*, si un caractère noble ne répugnait à se donner des titres, et n'imposait au contraire la loi de les distribuer tous aux autres, sans en garder aucun pour lui. Ceci ne veut pas dire qu'aux hommes seuls aient été departies les qualités nobles, et que le sentiment du beau soit le partage exclusif des femmes ; au contraire, il est possible que des individus réunissent des qualités qui, prises séparément, appartiennent à l'un ou à l'autre sexe, de telle sorte néanmoins que chez les femmes cette réunion de leurs propres avantages à ceux des hommes ne

tende qu'à donner plus de relief et de force au caractère du beau, auquel tout doit se rapporter chez elles, et que chez les hommes ce soit le sublime qui domine toutes les autres qualités, comme pour annoncer leur espèce. C'est d'après ces données, extraites de la nature même des choses, que doivent se modifier toutes les opinions sur ces deux sentimens, quel que soit d'ailleurs leur degré de justesse et d'exactitude. C'est à cette loi primordiale de la différence établie entre les deux sexes, que doivent se conformer tous les systèmes d'éducation et d'instruction, tous les plans d'étude, tous les efforts que nous faisons pour atteindre à la perfection morale. Violer cette loi ou la négliger, ce serait violer la nature même, dont la sagesse infinie est surtout admirable dans cette harmonie, dans cet accord plein d'attraits et de charmes, qui résulte de la combinaison de tant de différences et d'oppositions.

Les femmes ont un sentiment inné et

invincible pour tout ce qui est beau, élégant et orné. Dès leur enfance, elles se plaisent dans les ornemens et manifestent leur goût pour la parure ; elles sont naturellement propres de leur personne, et très-délicates sur tout ce qui pourrait les affecter d'une manière désagréable. Elles aiment la plaisanterie, l'humeur franche et riante ; elles se prêtent même aux bagatelles les plus frivoles, pourvu qu'elles soient aimables et qu'elles les séduisent par un air de gaîté. Leurs manières sont de très-bonne heure modestes et réservées ; elles savent se donner du maintien, et elles se possèdent déjà à un âge où la jeunesse de l'autre sexe est encore lourde, maladroite et embarrassée. Elles sont très-compatissantes, et possèdent un grand fonds de bonté et de patience ; elles préfèrent le beau à l'utile ; et un des mobiles de leur esprit d'économie est l'espoir d'en employer le revenu à satisfaire leur goût pour la parure et le brillant. Elles sont

d'une très-grande susceptibilité; elles ont une sagacité rare et très-délicate pour remarquer le plus léger manque d'égards ou d'attention; leur amour-propre veille sans cesse, et punit avec rigueur la plus petite offense; en un mot, quoique leur sexe soit particulièrement caractérisé par les qualités que nous avons appelées *belles*, il se rapproche assez néanmoins des qualités *nobles*, pour qu'on puisse dire de lui qu'il est animé par un principe intermédiaire entre ces deux qualités, principe qui lui permet de cultiver et de perfectionner même les avantages naturels du sexe masculin.

On me dispensera de présenter ici le tableau des qualités qui appartiennent à l'espèce masculine, et de les mettre en opposition avec celles que nous avons dit appartenir aux femmes; ce parallèle serait inutile au plan de cet Essai; une simple comparaison que nous pourrons confier à la sagacité de tout lecteur judicieux, suf-

fira à la parfaite intelligence de ce que nous aurions encore à ajouter sur ce sujet.

Le beau sexe n'a pas été privé du don de la conception par l'auteur de la nature; il a même, sous plusieurs rapports, autant d'entendement que le sexe masculin; mais ce n'est qu'un *bel entendement*, si je puis m'exprimer ainsi, tandis que le nôtre doit être *un entendement profond*, expression qui correspond à celle de *sublime*, dans le sens étendu que nous avons donné à ce mot. Nos actions, pour mériter le nom de *belles*, doivent être accompagnées d'une certaine facilité qui exclue toute idée d'un travail pénible; celles qui sont le résultat de grands efforts, de difficultés surmontées à travers les dangers et les privations, appartiennent au sublime. De profondes méditations, une contemplation longue et soutenue, sont, à la vérité, nobles, mais pénibles, et, par ce dernier motif, ne conviennent pas et ne doivent pas convenir à ce sexe, dont les

charmes, acquis sans efforts, ne doivent nous montrer que la belle nature (1). Des

(1) On peut considérer la femme comme le complément de l'homme, comme une grande modification de sa composition physique et morale, je dirais presque comme un des attributs qui manquaient à son âme. L'Ecriture nous la représente comme formée d'une des côtes de l'homme; abstraction faite de toute croyance religieuse, cette explication de son origine est une des allégories les plus profondes de l'ingénieuse et savante antiquité. Elle n'est en effet qu'une partie de nous-même, qu'une partie d'un tout qui sans elle manque d'ordre, d'unité et d'harmonie. La nature elle-même a formé l'alliance intime qui devait s'établir entre les deux sexes; elle en a dicté les conditions, dans la différence et l'opposition des qualités qu'elle assigna à chaque partie contractante. Pour contrebalancer, pour combattre la force et la fierté de l'homme, elle a donné à sa compagne la faiblesse, mais la faiblesse revêtue de la beauté et de la douceur. A la sévérité, à la rudesse des formes, à une certaine pesanteur des manières, elle a opposé la légèreté, les grâces et la délicatesse des traits. Pour résister à l'audace, au caractère entreprenant du sexe le plus fort, elle arma la femme de la pudeur et de la modestie timide. Le premier était dévoré d'un besoin d'activité qui le portait au dehors, la seconde devait

études pénibles, des recherches laborieuses, quand même elles seraient cou-

---

obéir à des goûts sédentaires, à l'amour du repos et de la solitude. L'homme, plein du sentiment de sa puissance, avait reçu le don du courage; il pouvait en abuser, et le pousser jusqu'à la férocité; la femme n'a reçu cette noble qualité que dans les circonstances extraordinaires et pressantes; dans le cours habituel de la vie, le courage de son protecteur devait lui suffire; mais pour corriger l'abus de cette force morale, elle a reçu la douce et tendre pitié, un sentiment plus profond de l'humanité, et par-là même plus de sensibilité. Lorsqu'Homère peint les prières suivant les traces sanglantes de la force et de la vengeance, il nous peint trait pour trait ces êtres sensibles et compatissans suivant les traces de la force virile et réparant les maux causés par la violence. L'homme, doué d'une raison plus vaste, plus forte et plus profonde, avait reçu le don de généraliser ses pensées, source féconde des sciences, des arts et de la philosophie; il fallait compléter ce système intellectuel qui ne semblait pas suffisant, ou du moins n'était pas dans l'ordre des besoins de l'autre sexe. La nature, toujours sage, toujours prévoyante, a donné à la femme plus de pénétration, plus de tact et de finesse, plus de facilité dans l'élocution, et surtout la précieuse faculté de particulariser, et de juger les détails, c'est-à-dire

ronnées par le succès, feraient perdre aux femmes les avantages naturels à leur sexe ;

---

une raison plus pratique, plus immédiate et en quelque sorte plus instinctive.

Chez l'homme, un grand nombre d'idées accuse une origine purement rationnelle, ou sont comme des résultats de combinaisons rationnelles, des conséquences déduites de principes plus généraux ; la femme, au contraire, semble tirer toutes ses richesses intellectuelles de sa seule sensibilité ; la sensibilité est son Hypocrène, la source où elle puise la plupart de ses pensées et de ses jugemens ; c'est elle qui communique le mouvement et la vie à toutes ses facultés, qui donne des couleurs à son imagination, et répand la chaleur, la vérité et la piquante originalité sur ses expressions, qui semblent moins appartenir à la langue que jaillir du néant et briller de toutes les grâces de la nouveauté. De là encore ce contraste d'une vigueur de génie capable d'une attention longue et persévérante, et d'une mobilité, d'une légèreté d'esprit qui se porte en peu de temps sur une foule d'objets, et recueille sans les confondre une moisson abondante de faits et d'observations qu'elle soumet au tribunal d'une raison supérieure.

Nous n'avons encore rien dit de la différence des qualités morales que fourniraient les traits les plus saillans de ce parallèle ; mais déjà cette comparaison est assez avancée

ces connaissances factices qui se présentent à notre esprit comme une sorte de

---

pour établir qu'au physique comme au moral, les facultés des deux sexes sont entièrement opposées, et que c'est de cette opposition que devait naître le bonheur de leur union, l'ordre et l'harmonie de la société. Quel est l'esprit de cette opposition, quel en est le principe? Le but de toutes les qualités naturelles des femmes semble être de leur servir d'armes défensives pour compléter, modifier, corriger et combattre celles de l'autre sexe; toutes sont relatives à leur destination d'épouses, de mères et d'économes; enfin, et c'est ici que se découvre le motif de la nature, toutes sont calculées sur cette grande loi des sexes, la base de leur union et de leur alliance, loi de paix et de concorde, dont le but est de prévenir, par une *opposition* fortement caractérisée des facultés et des qualités, tout *sentiment de jalousie et de rivalité* entre les deux sexes, sentimens qui seuls suffiraient pour rompre, pour semer de troubles et d'orages la société naturelle de l'homme et de la femme, quels que fussent d'ailleurs les attraits et les avantages bien sentis de cette société *. La nature, en établissant ainsi cette loi d'oppo-

* Les Amazones, dit la fable, qui n'est souvent que la raison en habit de fée, voulant sortir de leur sexe et adopter les mœurs, le caractère et les qualités guerrières des

superfétation, d'excroissance morale, peuvent tout au plus devenir l'objet d'une

---

postion et de contraste, nous révèle ses vœux secrets, et nous trace le plan d'éducation que nous devons suivre. Qu'on interroge l'histoire de l'antiquité : jamais les femmes n'ont joui de plus de bonheur, de plus d'ascendant sur les hommes, que lorsque l'oppo·ition primitive entre les sexes était plus cultivée par l'éducation, lorsque la ligne de démarcation tracée par la sagesse divine était plus prononcée et plus vive, lorsque les qualités relatives à leur destination avaient reçu le degré de développement nécessaire. Examinons ce qui se passe autour de nous, ouvrons l'histoire de nos mœurs depuis un siècle : l'influence des femmes est toujours allée en déclinant; jamais elles n'ont eu moins de pouvoir, jamais leur règne n'a été plus équivoque, que depuis que la barrière qui les

hommes, furent forcées de sortir de leur société, de briser les liens du mariage, de se releguer dans un lieu désert, et d'immoler inhumainement tous leurs enfans mâles. Il en est encore de même aujourd'hui. Ces *femmes-hommes*, grâces à la force indestructible de l'instinct, et malgré la corruption des goûts ou des opinions dominantes, ne sont pas plus aimables aux yeux des hommes, que ceux-ci ne le sont eux-mêmes aux yeux des femmes, quand ils se rapprochent trop des qualités distinctives de leur sexe.

froide admiration, qu'excite en nous la rareté de la chose ; elles jettent un voile et

---

séparait de l'autre sexe a été franchie, depuis que leur éducation a envahi celle des hommes, depuis qu'elle est toute relative aux triomphes de la vanité, à la société des étrangers, et non plus à la société de leurs parens, de leurs époux et de leurs enfans. Jamais aussi elles n'ont inspiré moins de grandes passions que depuis qu'elles savent si bien les peindre, les analyser, les embellir dans l'histoire des êtres imaginaires auxquels elles demandent sans doute des illusions, des consolations, et qu'elles voudraient nous présenter comme des modèles. O femmes ! souveraines déchues d'un antique trône, voulez-vous ressaisir dans le monde le sceptre que vous a arraché le scalpel d'une philosophie meurtrière ? commencez par reconquérir, dans l'intérieur de vos familles, la puissance et l'autorité sur vos proches, vos époux, vos enfans, et ne ressemblez point à ces souverains qui ne pèsent rien dans la balance des rois, parce qu'ils ne pèsent rien dans le cœur de leurs sujets. Rétablissez, rétablissez dans vos filles l'amour des travaux domestiques, gardiens sévères des bonnes mœurs et de l'innocence. En vain vous avez demandé aux beaux-arts, aux lettres, aux sciences un éclat trompeur, un empire fugitif ; les lettres et les arts vous ont accordé des succès ;

un faux éclat sur ces attraits qui leur donnent un si grand pouvoir sur l'autre sexe.

---

ils ont commandé pour vous l'admiration, il est vrai, mais une admiration froide et passagère, qui ne subjugue pas les esprits, qui ne pénètre pas les cœurs, ou si elle y pénètre, n'y réveille que des sentimens rivaux, au lieu de ces sentimens doux et tendres par lesquels vous êtes accoutumées de régner. Les sciences, les talens factices et brillans ont flétri la fleur délicate de votre modestie, et ont ainsi sapé les bases mêmes de votre puissance; elles vous ont dépouillées de cette auréole céleste de grâces naïves et d'illusions vertueuses dont la nature et notre cœur d'accord avec elle, s'étaient plu de vous orner. Elles vous ont dépouillées de vos mystères, et vous ont exposées nues aux regards des hommes désenchantés. Savantes aujourd'hui, ou affectant de l'être, vous dissertez sur le sentiment et les vertus; plus heureuses autrefois et plus puissantes, vous nous les inspiriez, vous nous les ordonniez. Croyez-nous, croyez-en les hommes, juges naturels de votre mérite, amis intéressés de votre gloire, le nuage de la pensée s'allie mal avec un teint de lis et de roses, et un front sourcilleux contredit la candeur et l'ingénuité spirituelle que la nature a gravées sur votre figure. Qu'avez-vous à demander à l'étude de la philosophie? La nature a tout fait pour vous: elle vous a donné la patience dans la

Une femme dont la tête est pleine de grec, comme madame Dacier, ou qui fait de

---

douleur, la constance dans l'adversité; votre cœur, animé par elle, respire la douce bonté et la générosité touchante; le dévouement seul arme votre courage; vous ne craignez pas la contagion du malheur, l'humanité souffrante vous a nommées ses bienfaitrices, et dans les circonstances calamiteuses, lorsque la tempête déchaînée gronde sur nos têtes, que le crime sanglant et les passions des hommes rugissent autour de nous, et que la tyrannie a tiré le glaive de la vengeance et semble devoir intimider votre faiblesse, alors vous rassemblez toutes les forces, vous déployez tout l'héroïsme de votre âme; épouses, filles, mères, amantes, à quelque titre que nous vous appartenions, vous accourez, aucun sacrifice ne vous arrête; vous bravez le danger, vous méprisez la mort, le glaive vengeur brille à son tour dans vos faibles mains, ou si tant de gloire vous est refusée, si la fortune trahit vos généreux efforts, fières et comme accoutumées à tant de grandeur, vous marchez au supplice avec tout le calme et toute la dignité de la vertu. Qui pourrait chanter dignement tant de hauts faits, tant de nobles actions! Est-il une vertu que ne vous inspirent l'humanité et la tendre pitié? En est-il une que ne vous imposent la piété filiale, la reconnaissance et l'amour si puissant de vos proches, de

graves et savantes dissertations sur la mécanique, comme la marquise du Chatelet,

---

vos époux et de vos enfans ? La nature vous a comblées de ses dons; elle vous a traitées comme ses créatures favorites, comme ses enfans; c'est dans votre sein, comme dans les retraites profondes d'un sanctuaire, qu'elle a déposé le feu sacré du beau moral et de l'enthousiasme; elle en a confié la garde à l'énergie, à la pureté de vos sentimens, de vos qualités natives, communes à tout le sexe; elle vous en a nommées les prêtresses et les vestales, et réalisant pour vous le sens profond d'une vérité déjà aperçue par la religieuse antiquité et enveloppée par elle sous le voile d'une allégorie qui faisait partie de ses croyances, elle a voulu que, fortes de sa protection constante, fortes de votre savante ignorance, de votre sagesse instinctive, vous le défendissiez, ce feu conservateur, contre le souffle glacial des doctrines sophistiques et corruptrices, de ces doctrines qui, après avoir matérialisé toutes les idées, avili tous les sentimens généreux et nobles, rompu et dégradé tous les liens des familles, violé et profané la pureté de votre caractère, finiraient par vous livrer sans défense et sans gloire à la brutalité des hommes, esclaves et vils instrumens de leurs passions et de leurs caprices les moins impérieux. Oui, c'est par vous, c'est par votre puissante influence que nos mœurs peuvent se purifier et re-

ferait très-bien de s'ajuster une barbe; ce serait peut-être une image plus sensible de

---

fleurir encore. La nature, mère féconde et conservatrice des sociétés, malgré les vices des hommes, vous a chargées de cette glorieuse mission; elle vous a donné dans un cœur humain, dans une âme céleste, le miroir éternel qui doit réfléchir sans cesse à nos yeux l'image de notre divine origine, qui doit servir d'égide, de boussole à l'humanité égarée de sa route. C'est sous vos traits que, dans l'enfance des siècles, les hommes ont adoré la vertu et la divinité, et même de nos jours, c'est votre image qu'ils empruntent pour retracer celle des sentimens les plus honorables de l'humanité. C'est à votre sexe que l'ingénieuse et profonde antiquité a attribué l'invention de l'agriculture, des lois et de la morale, sous le nom de *Cérès législatrice;* et ici, comme dans la plupart de ses savantes allégories, la fable est d'accord avec la raison et les progrès de nos connaissances. En effet, c'était le sexe le plus faible, le plus ami de l'ordre, le plus religieux et le plus cruellement victime de la force aveugle, qui a dû hâter l'établissement des lois protectrices, et chercher dans des règles fixes un asile sacré contre la violence. C'est encore ainsi que Junon avait, par l'institution du mariage, réprimé ces unions fortuites et vagabondes qui dégradaient l'espèce humaine, et vous asservissaient à la

l'air profond et docte qui fait l'objet de son ambition. Le domaine du bel enten-

---

brutalité; que Minerve, l'emblême et comme le type de la perfection féminine, nous enseignait la sagesse et vous l'indiquait, en présidant aux travaux de l'industrie domestique; et que la chaste Diane enfin nous montrait, dans la retraite et le travail, la conservation des bonnes mœurs, et portait la lumière jusque dans les ténèbres si funestes à la pudeur. Tous les monumens de l'antique univers déposent de votre influence sur les institutions des sociétés humaines, et ce n'est pas sans raison que la religion et la philosophie des peuples l'ont consacrée dans la personne de leurs déesses et de leurs divinités symboliques. Vous avez joui de la confiance des dieux, vous avez rendu des oracles, gouverné des empires, combattu à la tête des armées, contribué aux plus grands évènemens qui ont agité les générations et remué la surface de la terre; mais vous n'avez jamais gouverné les hommes par des talens factices, par des qualités étrangères à votre sexe, ni même par les seuls charmes de vos personnes, mais par la force des vertus et des qualités qui vous sont naturelles, par l'énergie native des sentimens qui vous appartiennent, et Artemise est plus célèbre par le monument que sa tendresse conjugale éleva à Mausole, son époux, que par le mâle courage et la pru-

dement se compose de tout ce qui se rapporte plus ou moins au sentiment délicat

---

dence virile qu'elle a déployés dans les combats. La source de votre gloire est dans la culture et dans l'exercice des qualités morales de votre sexe. C'est là que vous attendent la renommée et les applaudissemens du monde. Les siècles nous ont transmis les noms de Véturie et de Cornélie, parce que l'une fut la mère de Coriolan et l'autre celle des Gracques. Le patriotisme, la fidélité conjugale, la tendresse fraternelle, la piété filiale réclament comme des héroïnes les noms d'Esther, de Judith, de Pénélope, d'Électre, d'Antigone, d'Andromaque, de Panthée, de Chelonide, de Porcie, d'Arie, d'Éponine, de Sombreuil, de Roland, de Corday, de Clavière, de La Rochefoucault, de Malezay, et de cette foule de femmes que l'appel du devoir et l'énergie naturelle de leurs sentimens ont fait sortir de l'obscurité. « Tu es « perdu, » s'écrie le roi Cléomène à son frère enveloppé par les ennemis, « mais tu meurs au champ d'honneur, « et ta vertu sera éternellement le sujet des chants des « femmes de Sparte. » Épaminondas, le plus grand homme de la Grèce, ne semblait vaincre et jouir de sa victoire que pour en faire hommage aux pieds de sa mère. Rome est assiégée, et va devenir la proie d'un citoyen irrité; rien ne peut l'émouvoir, ni l'orgueil de Rome à

dont nous avons parlé. Il abandonne à des intelligences plus fortes et plus profondes,

---

ses pieds abattu, ni les prières des magistrats, ni les supplications des pontifes en habits sacrés, ni les pleurs et les gémissemens des dames romaines prosternées devant lui; Véturie paraît, et avec elle tout l'ascendant, toute la majesté d'une mère..... « Tu as vaincu, ô ma « patrie! » s'écrie Coriolan; et la terreur, le fléau de Rome, celui qui avait pu soutenir d'un œil sec le spectacle de sa patrie en deuil, n'est plus qu'un fils repentant dans les genoux de sa mère. En un mot, et pour tout dire, jamais les femmes n'exercèrent un plus grand empire et ne jouirent de plus d'honneur que dans la ville de Sparte, où les mœurs des hommes formés par elles étaient les plus rigides et les plus pures; et cette vérité, attestée par tous les historiens, est encore confirmée par la conduite élevée que tinrent les Lacédémoniennes, lorsqu'elles sentirent leur pouvoir décliner, à mesure que celui de la patrie et de la morale publique déclinait lui-même; *elles demandèrent, d'une voix unanime, le rétablissement de l'antique discipline* de Lycurgue, et elles l'auraient obtenu, si les mœurs des hommes ne dégénéraient plus rapidement que celles des femmes, fondées sur l'énergie du sentiment, et si ces faibles Spartiates n'avaient craint la double domination de leurs vices

les études spéculatives et les sciences abstraites, qui sont, à la vérité, très-utiles, mais sèches et arides. Les femmes, d'après ce principe de la nature de leur intelligence, ne se livreront pas à l'étude des sciences exactes et philosophiques; elles ne sauront des différens systèmes, que ce qui peut se plier aux formes agréables de leur esprit, ou ce qu'il est utile de savoir pour comprendre le sel satirique et les plaisanteries spirituelles des petits critiques qu'enfantent les salons. Les belles peuvent, sans inquiétude aucune, laisser tourner les tourbillons de Descartes, et

---

et d'épouses vertueuses. Admirable conseil de la Providence, d'avoir attaché à l'ambition même des femmes, à cette ambition si juste, si générale et si vive d'une légitime et noble influence, les intérêts des mœurs et le règne des sentimens les plus généreux, et d'avoir multiplié ainsi les liens naturels des hommes avec l'ordre moral, en enchaînant un sexe par l'autre, et le plus faible dans l'intérêt même de sa passion la plus constante. (*Note du traducteur, extraite de la préface d'un ouvrage qu'il doit publier sur l'*éducation des filles.)

même négliger le gentil Fontenelle lorsqu'il voudrait leur tenir compagnie sous les planètes ; elles pourraient ignorer tous les efforts qu'a faits Algarotti pour leur expliquer avec clarté, d'après le système de Newton, la force centripète et la force centrifuge, sans que pour cela leurs charmes courussent de grands dangers, et que leur amabilité perdît de sa puissance. Dans l'étude de l'histoire, ce ne seront point les guerres et les récits sanglans des batailles qui exciteront le plus leur attention, et dans la géographie, ce ne seront pas les descriptions de places fortes qui solliciteront leur curiosité et chargeront leur mémoire ; car il convient tout aussi peu que les femmes sentent la poudre à canon que les hommes le musc ou l'ambre.

Il paraît que c'est par suite d'une combinaison pleine de finesse et de malice que les hommes ont essayé de leur inspirer ce goût dépravé pour les sciences et les connaissances philosophiques ; ils connais-

saient les calculs de leur vanité, et leur faible pour les attraits naturels du savoir, pour tout ce qui donne de la considération et satisfait l'amour-propre. Ils les ont attirées sur leur terrain, et au milieu même de leurs retranchemens ; et après les avoir ainsi dépouillées de leurs avantages naturels, ils les ont traitées avec cette généreuse complaisance que donne une supériorité bien assurée. Les femmes ne semblent pas encore guéries de cet aveuglement funeste de leur amour-propre ; elles ont bu à la coupe de la science, qui laisse une soif inextinguible ; elles semblent se méconnaître elles-mêmes, et leur position et la nature de leur bonheur dans ce monde. Ignorent-elles qu'un seul de ces regards dont les hommes connaissent la puissance et la portée sur leurs destinées, leur acquiert plus de mérite et de perfections à leurs yeux qu'elles n'en puiseraient dans l'acquisition de toutes les connaissances ? La grande science des fem-

mes doit leur venir de l'étude de l'espèce humaine, et parmi l'espèce humaine, de celle des hommes en particulier; leur philosophie ne consiste pas dans des argumens et des syllogismes, mais dans des sentimens qui sont ordinairement d'autant plus justes qu'ils tiennent de la justesse nécessaire de l'intuition instinctive (1).

(1) Je crois faire plaisir au lecteur en citant, à l'appui de ce jugement de Kant sur les facultés des femmes, un morceau d'une dame polonaise, la princesse de Nassau, épouse de ce fameux prince de Nassau, connu sous le règne de Louis XVI par sa bravoure et son caractère guerrier, et surtout par son goût pour les expéditions aventurières. Ce morceau peut nous donner une idée du genre d'éloquence à laquelle la fierté et la force du sentiment peuvent élever les femmes, en même temps qu'il indique le genre d'influence qu'elles doivent exercer sur les hommes dans un pays libre. Il est extrait, non pas d'un discours académique, mais d'une simple conversation de cette dame, et dans laquelle il s'agissait de décider si on enverrait un jeune homme de sa famille, qui achevait son éducation à Strasbourg, passer l'hiver à Paris et à la cour de France, avant de revenir en Pologne.

Si nous voulons sérieusement favoriser l'éducation de ces belles créatures, qui

---

Elle s'éleva avec force contre cette coutume, qu'elle trouvait dangereuse et anti-nationale.

« C'est là, disait-elle, dans une cour despotique, « qu'ils perdent la fierté qui convient à des hommes li-« bres. Que sont, auprès des magnats polonais, de ces « souverains ligués, ces courtisans de Versailles, qui « prétendent être de grands seigneurs, et qui n'ont plus « que le vain souvenir de leur grandeur passée ? Je sais « bien que leurs manières sont encore nobles, et qu'ils « déguisent, sous l'apparence d'une déférence respec-« tueuse, une souplesse servile et une ambition merce-« naire ; mais leurs formes aimables ne les rendent que « plus dangereux pour de jeunes cœurs à qui le goût « des plaisirs et les besoins renaissans du luxe peuvent « faire oublier bientôt les devoirs de la liberté. Après « tout, qu'avons-nous à faire des étrangers ? La nature « généreuse donna aux Polonais les grâces du corps et « les richesses de l'imagination, véritable parure de l'es-« prit. Laissons les peuples grossiers et pesans s'efforcer, « par l'imitation, de polir leurs mœurs aux dépens de « leur énergie ; mais nous..... que les nobles règnent la « plus grande partie de l'année dans leurs terres ; qu'ils « y rendent leurs vassaux heureux, qu'ils les forment à

sont tour à tour nos mères, nos épouses, nos filles, et, dans toutes les situations, les compagnes assidues de nos peines et de nos plaisirs, si nous voulons contribuer à développer, dans tout son éclat, la beauté de leur naturel, ne perdons jamais de vue ce rapport primitif, permanent et générique, établi par la nature elle-même, entre le caractère de leur composition morale et celui de leur destination; culti-

---

« la discipline militaire, afin de rendre leur valeur utile « contre les éternels ennemis de l'indépendance sarmate. « Lorsque les intérêts de la nation les appelleront à Var- « sovie, ils pourront y jouir de tous les charmes de la « société, ils y trouveront autant de goût et de délicatesse « que dans ce Paris si vanté; mais que les mères redoutent « pour nos jeunes gens la mollesse des autres capitales et « la séduction des cours, car il faut un corps de fer et une « âme d'acier pour servir la patrie. »

« J'étais jeune alors, » ajoute ici M. le duc de Lévis, aux *Souvenirs* duquel nous empruntons ce passage, « mais je croyais entendre les sentimens d'une Spartiate « dans la bouche d'une Athénienne. »

(*Note du traducteur.*)

vous le germe des qualités et des facultés que le suprême auteur de toutes choses a indiqué à notre culture; en nous montrant le but, il a jeté de grandes lumières sur le choix des moyens. Ne cherchons pas à augmenter de beaucoup la portée naturelle de leur mémoire, mais à donner plus d'extension et de force à tout le système de leurs sentimens moraux; il importe que cette partie fondamentale de leur éducation soit due non à des cours scientifiques de morale, à des règles générales, à des principes systématiques, mais à des observations faites sur les hommes et les choses, et les évènemens qui les entourent (1).

(1) La raison des femmes est essentiellement *pratique;* elle ne peut être développée avec fruit pour la société et l'individu que par une instruction *pratique.* Dans leur éducation, l'espèce de théorie ou de principes qui leur conviennent doit résulter de l'expérience, et non l'expérience descendre de la théorie. Il faut enchaîner leur mobilité innovatrice par la fixité des opinions et des principes éta-

blis dans la société, et ne pas livrer ces principes tutélaires aux commentaires et aux variantes de leur esprit. On connaît les mœurs des femmes à système, des femmes philosophes, des femmes raisonneurs *. A Athènes, il n'y avait que les courtisannes qui cultivassent la philosophie, sans doute pour armer leur esprit contre l'insulte, et se consoler de vivre dans l'opprobre. Il en était de même des prostituées de Rome et des matrones perdues d'honneur; elles cherchaient, dans les systèmes d'une morale philosophique, des argumens contre cette morale publique qui les repoussait et les jugeait, contre cette morale née de la conscience incorruptible des individus et des monumens de la tradition sociale, contre cette morale toujours indomptable et rebelle à l'oppression du sophisme, et qu'elles auraient voulu anéantir pour jouir du crime sans crime, et étouffer jusqu'aux reproches importuns de la société, les seuls remords qui restent à ceux qui n'en ont plus. L'expérience des temps modernes n'a pas contredit celle de l'antiquité. Il serait facile de multiplier les citations, depuis cette fameuse Ninon de Lenclos, qui, par suite d'une singulière aberration des prin-

* Des grammairiens trouveront ici une faute de grammaire.

temps passés, la description de leurs coutumes, de leurs usages et de leurs rapports avec l'autre sexe dans les pays étrangers, ou dans d'autres siècles, la peinture des mœurs et des caractères, le tableau des curiosités naturelles et des phénomènes que présentent les diverses parties du globe, etc., tels doivent être en général les élémens de leur histoire et de leur géographie (1).

Il est beau de rendre agréable aux fem-

---

cipes politiques et religieux en vigueur dans son siècle, croyait et pouvait remplacer la perte de l'honneur par de la grâce et des sentences sur l'honneur, jusqu'à ces femmes philosophes du dix-neuvième siècle, qui ne semblaient composer leur morale qu'afin d'obtenir une dispense d'en suivre les lois les plus sacrées pour leur sexe.

(*Note du traducteur.*)

(1) M. A. Julien nous a promis, dans la *Revue encyclopédique*, une *Histoire à l'usage des Dames*, dont le plan se rapproche beaucoup de celui de Kant, et qui doit compléter le cours de ses ouvrages, pleins de talens et de sagesse, sur l'éducation.

(*Note du traducteur.*)

mes la vue d'une carte qui représente le globe, et d'animer cette description matérielle de la terre en faisant passer sous leurs yeux le tableau pittoresque des différens peuples qui l'habitent, celui de leurs goûts divers, de leurs sentimens et de leurs qualités; ajoutez-y l'influence que ces dernières exercent sur les rapports des deux sexes entre eux, et des notions générales et intéressantes sur les climats et les productions des pays que vous parcourrez. Il leur importe peu de connaître les branches de commerce de ces peuples, leur puissance nationale ou la nature de leur gouvernement; de même elles peuvent encore ignorer avec grâce les lois ou le plan général de la construction de l'univers; il suffit qu'elles aient conçu de quelque manière qu'il existe encore d'autres mondes, et qu'on pourrait encore y rencontrer de belles créatures comme elles.

Un sentiment pour la peinture qui a de

l'expression et de la vie, un sentiment pour la musique, non pas pour cette musique froide et factice qui voudrait plaire par de l'érudition ou de la science, mais pour cette musique simple et naturelle qui touche et émeut le cœur, ces sentimens contribuent à perfectionner le goût de ce sexe. La langue de ces arts est d'ailleurs dans une harmonie secrète avec leur sensibilité et leur extrême délicatesse. Jamais une méthode d'instruction sèche et spéculative n'a convenu aux femmes; il leur faut toujours des sentimens ou des sensations qui doivent être plus ou moins relatives à la nature de leur sexe et de leur organisation morale. Une instruction ainsi adaptée à leur caractère est rare, je le sais, et peu commune; aussi exige-t-elle des talens, de l'expérience, et des sentimens qui dépassent la portée vulgaire de ceux qui osent entreprendre leur éducation. Les femmes peuvent se passer de toute méthode d'instruction, puisqu'elles savent d'ordinaire se for-

mer très-bien elles-mêmes sans le secours de cette dernière.

La vertu des femmes est une *belle vertu*(1); celle de notre sexe doit être une *noble vertu.* Les femmes éviteront le mal, non parce qu'il est injuste aux yeux de la réflexion, mais parce qu'il est odieux et haïssable; les actions qu'elles nomment *belles,* reçoivent ce nom d'un mouvement spontané de

---

(1) Kant, dans un jugement énoncé ci-avant, et qui porte le cachet de la sévérité philosophique, avait nommé *vertu adoptive* celle qu'il nomme ici *belle vertu;* la différence du point de vue introduit celle des dénominations. Considérée sous le rapport de la *solidité* et de l'absence des principes rationnels, la vertu des femmes n'est qu'*adoptive;* considérée sous le rapport de la *qualité,* et comme faisant partie du caractère du *beau sexe,* elle est belle. Cependant, il s'agit toujours de savoir si la vertu, fondée sur une conscience morale, rigoureuse, imprescriptible et commune à tout le sexe, n'est pas, à la longue, plus durable, au moins dans l'espèce féminine, que celle basée sur la raison, qui, d'un siècle à l'autre, flotte au gré des systèmes.

(*Note du traducteur.*)

leur cœur, et parce qu'elles sont moralement belles. Elles supportent avec impatience les ordres et la contrainte; toute espèce de joug, d'obligation impérieuse leur paraît une tyrannie; elles ne font rien que ce qui leur plaît, et le grand art de les diriger est de savoir faire en sorte que le bon seul leur plaise. Je crois difficilement que le beau sexe soit susceptible de principes, et j'espère que cette opinion ne l'offensera pas, car la vertu fondée sur les principes est rare chez les hommes mêmes. La Providence y a suppléé, en plaçant dans leur cœur la bonté et la bienveillance, en leur donnant un sentiment délicat de bienséance et une âme complaisante (1). On ne leur demande pas ordinairement de violens sacrifices et de magnifiques efforts

(1) On peut ajouter, à ces principes constitutifs de la morale des femmes, un *sentiment profond d'humanité, de pitié, de pudeur*, un *amour-propre très-craintif et très-susceptible*, enfin un *besoin d'aimer très-puissant et très-vif*. (Note du traducteur.)

sur elles-mêmes. Jamais un homme ne devrait dire à son épouse qu'il est sur le point d'exposer une grande partie de sa fortune pour sauver un ami : pourquoi troubler l'humeur gaie et affable de son épouse, et la sacrifier à un secret important dont lui seul doit être le gardien?

Plusieurs de leurs défauts mêmes sont pour ainsi dire de *beaux* défauts. L'infortune ou l'offense les plongent dans la douleur, et les livrent aux pleurs et aux gémissemens. Un homme ne doit verser que des larmes généreuses ; celles que les souffrances et les rotations de la fortune lui font répandre le rendent méprisable.

La *vanité* même, qui a tant de fois servi de thême aux reproches qu'on a faits au beau sexe, ne saurait être qu'un beau défaut; car sans parler de la violation de la loi d'union qui est établie entre les deux sexes, si les femmes n'étaient pas disposées à prêter une oreille favorable aux hommages que les hommes aiment tant à

leur adresser, la vanité donne plus de vivacité et de couleurs à leurs charmes naturels; elle les porte à se donner des grâces et du maintien, à ouvrir un libre cours aux saillies de leur esprit et à leurs désirs de briller. Cette vanité d'ailleurs, qui est toute au profit des hommes, n'a rien d'offensant pour eux; on y trouve au contraire, lorsqu'elle est dirigée par cette finesse de tact et de bon goût qui les distingue, on y trouve, dis-je, tant de jolies choses, que c'est être mal avisé que de les censurer avec aigreur. Cependant, une femme qui mêle trop de légèreté et de frivolité à ce penchant, s'appelle dans le monde une *folle;* mais cette expression même, qui n'est pas ici le féminin de *fou,* s'interprète souvent à son avantage, et renferme, entre personnes qui s'entendent, une sorte d'éloge et de flatterie familière.

Il n'en est pas de *l'orgueil* comme de la vanité; si les femmes méritent qu'on excuse ce dernier penchant dans la compo-

sition de leur caractère, elles n'obtiennent pas la même faveur pour l'orgueil, car l'orgueil est un vice qui constitue les hommes mêmes en hostilité ouverte avec tous les amours-propres, et qui est entièrement contraire à l'espèce d'impression que nous devons recevoir du beau sexe. C'est une qualité morale très-stupide, très-haïssable, et qui nous inspire des sentimens directement opposés à ceux que nous devons aux charmes modestes des femmes.

Une personne qui a le malheur d'être affligée de ce défaut, se trouve souvent dans une position embarrassante, même pour l'observateur. Elle ne doit s'attendre à aucune indulgence dans l'opinion qu'on se formera d'elle; elle sera jugée avec sévérité par tous ceux qu'elle aura blessés, et elle blesse tout le monde. En s'affichant comme propriétaire, comme maîtresse paisible de cette considération, de cette estime, que la modestie ose à peine s'a-

vouer à elle-même, elle provoque la censure et la critique amère de tout ce qui l'entoure. On l'épluche, on l'analyse, on la dissèque, on est résolu de l'humilier, et la découverte du plus petit défaut fait à tout le monde un véritable plaisir. On voit ainsi quelle différence existe entre les impressions produites par la vanité et par l'orgueil. La première recherche les applaudissemens, et, sous ce rapport, pourrait passer pour une sorte d'hommage rendu aux personnes dont elle ambitionne l'approbation; le second se croit déjà en pleine possession de tous les suffrages, et comme il ne s'efforce pas de les obtenir, il n'en obtient aucun.

Nous avons dit que quelque grain de vanité ne sied pas mal aux femmes, et surtout qu'elle n'ôte rien de leurs agrémens aux yeux des hommes : il n'en est pas tout à fait de même de l'effet qu'elle produit sur les femmes. Si les moyens dont elle se sert, si les ressorts qu'elle fait jouer, sont trop

grossiers, trop apparens, trop visibles, elle sème alors la division parmi le beau sexe, et allume les brandons de la discorde entre des prétentions secrètement rivales. Les femmes se jugent alors très-sévèrement entre elles, parce que les charmes de l'une tendent à obscurcir, à éclipser ceux des autres; aussi a-t-on observé avec raison que celles qui ont de grandes prétentions à faire des conquêtes, sont rarement amies dans la véritable signification du mot.

Rien n'est si opposé au *beau* que le *dégoûtant,* comme rien n'est plus contraire au *sublime* que le *ridicule.* Ainsi, l'outrage le plus sensible pour un homme serait d'être traité de *fou,* et pour une femme celui d'être appelée *dégoûtante* (1).

(1) Le degré de sensibilité aux dénominations injurieuses varie selon les degrés de latitude, selon les degrés de civilisation, et suit en un mot toutes les fluctuations des opinions, des mœurs et des usages. Les uns ne sont

Les Anglais ont prétendu, dans leur *Spectateur*, que le reproche le plus vif

---

sensibles qu'aux attaques dirigées contre leur *probité*, les autres ne le sont qu'aux doutes malignement semés sur leur *bravoure*. Il y a aujourd'hui tel baron allemand qui ne croirait pouvoir survivre à un outrage qui le rapprocherait d'un quartier de noblesse des exploits et du noble sang de ses ancêtres ; le Germain du moyen âge aurait, au péril de sa vie, imposé à chacun une haute opinion de la beauté de sa maîtresse, tandis que le Germain des anciens jours aurait brandi la lance et lavé dans le sang l'injure qu'on lui eût adressée, sous les noms de *petit renard*, de *lièvre* ou de *borgne*. Quelle différence dans les caractères de ces siècles ! Sans doute que l'homme, fier des progrès de sa raison, devrait, d'après la théorie, éprouver plus vivement qu'un autre l'imputation de manquer de raison et d'esprit ; mais les progrès mêmes de cette raison deviennent un obstacle à l'indignation, et conduisent à l'indulgence ou au mépris. En général, et quelle que soit l'influence de la passion du moment, la force de la vanité, de la mode et des prétentions aux avantages de l'esprit, je crois pouvoir affirmer que les hommes sont, dans la pratique, beaucoup moins affectés des reproches dirigés contre leurs facultés intellectuelles, que de ceux qui attaquent leurs facultés

qu'on pourrait faire à un homme était de l'appeler *menteur*, et à une femme de la traiter d'*impudique* (1). La question n'est pas de savoir ce qui mérite la plus forte censure dans l'ordre des lois de la morale, mais ce qui est senti avec le plus de force par les hommes en général; et je demande à tout lecteur réfléchi s'il pourrait refuser

---

morales et physiques. Les femmes surtout, comme le remarque Kant, sont extrêmement sensibles à ce dernier genre d'attaque : *propter uterum mulier est quod est;* et Élisabeth, tout roi d'Angleterre qu'elle était, et malgré la force virile de son caractère et de ses qualités morales, eût été plus offensée d'un mot qui lui eût ravi un seul trait de sa prétendue beauté, que flattée des discours les plus éloquens sur son habileté dans la politique et le gouvernement de ses États. (*Note du traducteur.*)

(1) A juger la force du reproche dans l'ordre même des lois de la morale, on a de la peine à comprendre cette opinion du *Spectateur*, dont la fausseté n'est pas moins évidente que bizarre. Dans tous les cas, cette opinion servira au moins à augmenter le nombre des preuves de ce que nous avons dit au commencement de la note précédente. (*Note du traducteur.*)

de souscrire à cette opinion. Ninon de Lenclos ne prétendait certainement pas à l'honneur de la chasteté, et cependant elle se serait crue très-offensée si un de ses amans avait pu lui reprocher de ne pas y prétendre, ou la juger sous ce point de vue. On connaît le sort cruel que subit Monadelschi pour une expression offensante de ce genre envers une princesse qui était loin de vouloir passer pour une Lucrèce. Il est insupportable de ne pouvoir faire le mal, même quand on ne le voudrait pas, parce que la privation de cette faculté donne un caractère équivoque à la pratique et à l'existence même de nos vertus.

Si le dégoûtant est un des plus grands vices qui puisse affliger la personne des femmes, la *propreté* est une des qualités qui leur sied le mieux, et doit être rangée au nombre de leurs vertus physico-morales. Elle ne peuvent que difficilement la pousser à l'excès, quoique les hommes

doivent ici reconnaître de certaines bornes au-delà desquelles cette qualité même devient *fadeur* chez eux.

La *pudeur* est un des plus grands secrets de la nature humaine; elle spiritualise, elle divinise la partie la plus grossière de l'homme, elle contient et nourrit nos forces par la modération de nos désirs; elle élève au rang de jouissances morales le cri des sens et leurs ordres les plus impérieux, et même lorsque, trop faible, elle est forcée d'y céder, elle paraît encore se conduire d'après des principes de vertu; du moins elle a l'art de nous tromper nous-mêmes, et de dérober la pureté de notre conscience à des idées dégradantes et au sentiment de ce qu'il y a de moins noble en nous. Elle jette ainsi un voile mystérieux et décent sur les desseins les plus justes et les plus nécessaires de la nature, de peur que la connaissance trop directe et trop matérielle de ces derniers n'engendre le dégoût ou au moins l'indif-

férence, à l'aspect du but où nous porte ce penchant grossier, sur lequel sont néanmoins fondés les sentimens les plus vifs et les plus délicats du cœur. Elle est d'après cela d'une grande nécessité, comme un supplément aux principes moraux; car il n'y a pas de cas ou la rectitude secourable de la nature nous soit plus utile que dans l'exercice de cette passion, ne fût-ce que pour combattre et repousser cette foule de sophismes sans cesse renouvelés, dont l'humanité a été assaillie dans tous les siècles, et dont le but est de convaincre la pudeur de mensonge, de préjugé, d'origine terrestre et d'invention des hommes. Ce sentiment appartient surtout au beau sexe, et lui sied très-bien.

Outre les raisonnemens sophistiques dont nous venons de parler, il est encore un autre genre d'attaques par lesquelles on cherche à embarrasser la douce modestie de la pudeur. C'est une sorte de plaisanteries grossières et méprisables

qu'on nomme *obscénités,* et qui sont extraites du vocabulaire des dernières classes du peuple. Il est, dans tous les hommes, une sorte d'inquiète curiosité qui les porte à vouloir pénétrer les mystères de la pudeur; d'un autre côté, le penchant qui nous porte vers le sexe, est toujours la source primitive de tous les charmes que nous lui trouvons; ensuite les femmes sont toujours, comme femmes, l'objet aimable d'entretiens où respirent des mœurs douces, et qui contrastent avec les nôtres. Je crois que ces réflexions, ou plutôt ces faits, pourraient servir à expliquer pourquoi des hommes, d'ailleurs de bonne compagnie, prennent quelquefois la liberté de faire entrevoir, à travers leur spirituelle conversation, des allusions pleines de finesse et de malice, qui leur font donner, par certaines femmes, le nom de *méchans* ou de *fripons* (1); ensuite, et pour-

(1) Il me semble que le plaisir d'user un peu de sa supériorité masculine, celui de profiter de la permission

quoi ceux-ci n'ayant ni l'intention de blesser l'estime ni celle d'offenser par des discours trop indiscrets, se croient suffisamment autorisés pour accuser de *pruderie* celles qui reçoivent leurs plaisanteries d'un air froid et mécontent.

Je n'ai parlé ici de cette licence que se donnent certains hommes dans leurs relations avec le beau sexe, que parce que leurs manières un peu libres, leur ton,

---

qu'ont les hommes d'être un peu moins réservés que l'autre sexe, de montrer de l'esprit et de la finesse dans un sujet de conversation qui en demande effectivement beaucoup; le besoin de rompre tant soit peu la solennité un peu monotone de la société, et de donner un air piquant au calme même de la vertu; le plaisir aussi d'inspirer quelqu'embarras à la pudeur, et de l'engager dans un petit combat où l'on est presque toujours sûr de l'emporter, en forçant à volonté la retraite de la modestie par des expressions un peu moins voilées; il me semble que toutes ces causes pourraient bien entrer pour quelque chose dans le penchant dont parle ici Kant, et qui est, surtout dans le spirituel pays de France, commun à beaucoup d'hommes.

(*Note du traducteur.*)

leur langage et la tournure de leur esprit ont souvent passé pour le sceau et la marque caractéristique des personnes bien élevées, et qu'on a effectivement fait de grands frais d'esprit pour nous en convaincre. Quant au jugement que peut porter sur ce sujet la sévérité de la morale, il n'appartient point au but et à l'esprit de cet ouvrage; car dans un Essai sur le *sentiment du beau*, je n'ai pour ainsi dire que les formes et les apparences à observer et à définir.

Les qualités *nobles* de ce sexe, qui ne doivent jamais dominer ou effacer le sentiment du *beau*, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, ne s'annoncent jamais plus sûrement que par la *modestie*, espèce de noble simplicité et de naïveté à grand caractère. On voit briller à travers le voile dont elle se couvre, une tranquille bienveillance, un sentiment d'estime pour les autres, une juste et noble confiance en soi-même, qualités qui se rencontrent

toujours dans le caractère sublime. Ce mélange délicat nous touche et nous captive par des charmes secrets ; il nous inspire de l'estime à son tour, et quelque saillantes que soient les autres qualités de la personne, celle-ci, je veux dire la modestie, leur sert de bouclier contre les traits de l'envie, de la critique ou de la raillerie jalouse. Les personnes fortement douées de ce caractère sont susceptibles du sentiment de l'amitié, ce qui ne saurait être trop estimé chez une femme, parce que cela est fort rare, et doit être, je crois, d'un charme infini.

La différence des impressions que produisent sur les hommes les traits et l'expression morale de la figure des femmes, est intimement liée avec le sentiment du *beau*, et rentre ainsi dans les bornes de mon sujet. Le charme de la physionomie exerce une grande influence sur le penchant que les différens sexes ont l'un pour l'autre. La nature poursuit son grand ob-

jet, et toutes les délicatesses, tous les sentimens purs, élevés, célestes, qui, selon les facultés de l'individu, s'y joignent et se roulent autour du dessein principal, quand même ils paraîtraient s'écarter de la route et s'éloigner ainsi du but, ne sont cependant que les sentiers détournés et fleuris du labyrinthe de l'amour, et remontent tous à la source placée à l'issue, où ils puisent tous leurs charmes.

Beaucoup d'hommes ont en amour ce qu'on appelle un goût *sain et solide*, qui se rapproche singulièrement du *but de la nature*, et qui n'est que faiblement sensible aux attraits du maintien, à l'expression et aux yeux d'une femme. Les hommes de ce goût ne voient proprement dans les femmes que le sexe, et traitent les sentimens délicats des autres de sottises platoniques et de puérilités.

Quoique ce goût soit loin d'être délicat, il ne mérite cependant pas qu'on le méprise; car c'est à l'aide de ce caractère que

la nature fait contribuer une grande partie des hommes, d'une manière sûre et simple, au grand ordre de la société (1). C'est encore ainsi que se forment la plupart des mariages; il est vrai que ce sont ceux des classes laborieuses de la société; mais il est vrai aussi que lorsqu'un homme n'a pas la tête remplie de noble maintien, de regards languissans, et qu'en même temps il ne comprend rien à tout cela, il n'en sera que plus attentif dans le choix de sa femme, aux qualités qui distinguent l'épouse, la mère de famille et l'économe.

---

(1) Dans ce monde, tout a son mauvais côté, même ce qui est bien. Ce goût, si favorable à la population, dans un sens, lui est contraire dans un autre; car il est plus disposé qu'un autre à dégénérer en libertinage. Le feu qu'une personne a fait naître dans des hommes de ce goût peut s'éteindre par la première qui se présenterait après elle. Il s'ensuit qu'il n'y a pas, dans le caractère de ces hommes, assez d'entraves pour modérer cette indomptable passion, et la tenir dans des bornes.

(Note de Kant.)

Les goûts délicats, fondés sur la différence qui existe entre les attraits extérieurs des femmes, dépendent surtout du degré et du genre d'expression ou de l'absence de toute expression morale peinte sur leur figure. En considérant les agrémens d'une personne sous ce dernier point de vue (l'absence de toute expression morale), on la nomme *jolie*. Ce sera de la proportion dans les formes, de la régularité dans les traits ; ce sera un beau contraste dans la couleur des yeux et du visage ; ajoutez-y encore, si vous voulez, toutes les beautés qui plaisent dans un bouquet de fleurs bien assorties, et qui n'obtiennent que de froids éloges. Telle sera la figure d'une jolie femme ; mais comme elle ne dit rien, comme elle ne parle pas, je ne lui donnerai pas le nom de *belle*.

La physionomie ou l'expression morale qui résulte de l'ensemble des traits, des yeux, des couleurs et des formes, fait naître le sentiment du sublime ou du beau.

Une femme dont la figure réunit à de la beauté (1) et aux agrémens de son sexe l'expression morale du *sublime*, se nomme *belle*, dans le sens propre de ce mot; celle dont la physionomie annonce les qualités du *beau*, accompagnées d'une expression morale en harmonie avec ce sentiment, est *agréable*; celle enfin dont la figure possède ces mêmes qualités élevées à un plus haut degré, est *charmante*.

La première, que distinguent le calme et la noblesse de son maintien, fait, dans un regard modeste, briller l'éclat d'un bel en-

---

(1) D'après les principes de Kant, une femme pourrait réunir tous les genres de beauté et les avoir bien assortis, sans mériter le nom de *belle*; il faut que l'esprit vivifie la matière, que l'âme anime la beauté matérielle de la figure, et la modifie assez pour lui imprimer l'expression d'un sentiment *sublime*; car ici le sublime est nécessaire à la composition du *beau*, quoique ce dernier ne le soit pas pour la composition du sublime [illegible] la figure des hommes. Le sublime est le *beau* du sexe masculin. (*Note du traducteur.*)

tendement. Un sentiment tendre, une âme bienveillante se peignent sur sa physionomie, s'emparent de l'estime et du cœur des hommes. L'esprit et la piquante gaîté se réfléchissent dans les yeux de la seconde; sa figure nous offre l'expression de ce genre de méchanceté spirituelle qu'on appelle *malice;* ses plaisanteries ont quelque chose de folâtre, et sa réserve même est friponne et coquette; elle *charme*, lorsque la première *touche*. Le sentiment d'amour qu'elle inspire, et dont elle est susceptible elle-même, participe de l'élégante légèreté de son caractère; cependant il est beau, car il a des grâces qui lui appartiennent. Au contraire, le sentiment d'amour qu'éprouve la première est tendre, mélancolique, et subit les modifications que lui impriment la noblesse et la constance de son caractère.

Je ne m'étendrai pas davantage sur les nuances de ce sentiment, parce que, dans

de semblables réflexions, il semble toujours que l'auteur veuille dépeindre et imposer aux autres son goût particulier; cependant j'ajouterai encore que le goût de beaucoup de dames pour le teint pâle, mais sain, se conçoit très-bien; cette couleur annonce d'ordinaire un caractère plein de sentimens délicats et de force intérieure, susceptible d'enthousiasme et d'exaltation, et surtout de constance; or, ces qualités appartiennent à l'ordre du sublime. Un teint rouge et fleuri, au contraire, est plutôt l'expression d'un caractère gai et réjoui, que des qualités sévères du sublime. Mais *toucher* et *subjuguer* s'accordent plus avec la vanité que *charmer* et *séduire*.

Nous avons déjà parlé de la beauté privée de toute expression morale; nous dirons maintenant que lorsque des femmes, d'ailleurs fort *jolies*, sont réellement dénuées de sentimens délicats, et même privées de toute expression physionomique

qui leur en ferait supposer, elles pourront inspirer ce *goût solide* dont nous avons fait mention, et qui de temps en temps se perfectionne dans certains individus; c'est dire suffisamment que ces personnes, malgré leur beauté, n'inspireront point de sentimens qui nous *touchent* ou nous *charment*.

Il est malheureux cependant que ces belles créatures ne sachent pas résister à l'impression de leur miroir, et tombent d'ordinaire dans le défaut de l'*orgueil;* comme elles manquent de sentimens délicats et d'esprit, elles perdent même l'intérêt que leur visage pouvait inspirer, et rendent tout le monde indifférent pour elles; exceptez-en le flatteur, qui a ses vües.

On peut, d'après cette légère esquisse, se former une idée des différences d'impression que la figure des femmes produit sur les goûts des hommes. Je ne parlerai pas des sentimens qui, dans cette im-

pression, naissent ou se rapprochent trop de la sensualité ; ces sortes de goûts purement physiques sortent du cercle que nous a tracé le goût moral et délicat, qui était notre sujet.

M. de Buffon a peut-être soupçonné, avec raison, que la physionomie ou la figure qui fait sur nous la première impression, à cette époque de la vie où le cœur commence à parler, devient dans la suite l'original et le type sur lesquels doivent se modeler plus ou moins toutes les physionomies féminines, qui provoqueront et décideront les caprices de nos goûts, et forceront par-là un penchant assez grossier à choisir entre les différens objets d'un sexe.

Quant à ce qui regarde le sentiment un peu plus délicat (1), et le genre de figure

---

(1) C'est celui que Kant appelle le *goût solide perfectionné*, qui s'élève un peu au-dessus du vulgaire; c'est d'ordinaire celui de deux personnes qui tiennent en-

auquel il correspond, je soutiens que les hommes s'accordent généralement dans les jugemens qu'ils portent sur l'espèce de beauté que nous avons nommée *jolie figure*, ou du moins que les opinions sont loin d'être aussi partagées qu'on le croit communément.

Les Circassiennes et les Géorgiennes ont paru très-jolies à tous les voyageurs européens qui les ont vues dans leur pays; il en est de même des Turcs, des Arabes, des Persans, dont le goût, sous ce rapport, est très-conforme à celui de notre climat, puisqu'ils cherchent à embellir leur population d'un aussi beau sang. On remarque même avec plaisir que ce moyen a

---

core à la classe du peuple sous beaucoup de rapports, mais qui cependant s'en distinguent déjà par plus d'éducation, et une plus grande délicatesse dans les sentimens moraux; c'est un goût intermédiaire qui est le partage des classes intermédiaires de la société.

(*Note du traducteur.*)

exercé la plus heureuse influence sur la race actuelle des Persans.

Les marchands de l'Indostan ne manquent pas d'exploiter cette branche d'industrie, et de tirer un grand profit du méchant commerce qu'ils font avec d'aussi belles créatures, en les revendant aux gens riches et friands de leur pays.

Ainsi, malgré les différences et les caprices du goût qui règne dans ces diverses parties du monde, le vrai beau a réuni tous les suffrages ; et ce qui a été reconnu pour tel dans des pays, d'ailleurs si divisés d'opinion sur les beautés morales ou littéraires, le sera de même dans tous les autres.

Mais lorsqu'il s'agit des traits de la figure, considérés comme expression morale, les goûts sont alors très-partagés, non seulement chez les diverses nations, mais encore chez les individus qui les composent. Cette diversité a sa source dans la différence, dans l'opposition même des

sentimens moraux, et souvent dans la manière différente dont nous interprétons, dont nous traduisons le sens d'une seule et même physionomie.

Il est certaines femmes qui, à la première vue, ne font pas un grand effet, parce qu'elles ne sont pas décidément jolies, mais qui captivent davantage et semblent s'embellir sous nos yeux, lorsque, par une connaissance plus intime, elles ont commencé à nous plaire. Au contraire, le joli qui s'annonce et nous frappe d'abord, se voit par la suite avec plus d'indifférence, ce qui provient sans doute de ce que les charmes moraux, lorsqu'ils deviennent plus sensibles, enchaînent davantage; mais comme ils ne se révèlent à nous que dans l'occasion, chaque découverte est un nouvel attrait qui donne toujours à présumer qu'il en reste encore d'autres à faire. Mais les charmes physiques ou extérieurs, après qu'ils ont, au premier abord, produit tout leur effet, et

qu'ils ont pour ainsi dire jeté tout leur feu, ne peuvent plus que s'affaiblir, s'amortir, refroidir l'amoureuse curiosité qu'ils ont fait naître, et la conduire insensiblement à l'indifférence.

Aux observations que nous venons d'établir, ajoutons la réflexion suivante, qui se présente naturellement à l'esprit : le penchant grossier et tout simple d'un sexe pour l'autre nous mène, il est vrai, directement au grand but de la nature, et en remplissant les conditions que celle-ci nous impose, il peut nous conduire au bonheur sans détour; mais aussi ce penchant, qui ne suit que l'impulsion de la simple nature, s'écarte aisément des lois morales établies dans la société, et, comme nous l'avons remarqué, dégénère en libertinage. D'un autre côté, le goût délicat ôte au penchant de la nature sa violence et son impétuosité, et en le fixant sur un petit nombre d'objets, le force à se modérer ou à se déguiser du

moins sous les lois de la modestie et de la bienséance ; mais il n'atteint pas d'ordinaire la grande fin de la nature, car il attend et il exige plus de cette dernière qu'elle n'accorde ordinairement, et ainsi ce n'est que fort rarement qu'il contribue à rendre heureuses les personnes douées de cette délicatesse de sentiment.

Le premier de ces penchans devient intraitable, en ce qu'il s'adresse à tous les objets d'un sexe ; le second devient superficiel, en ce qu'il ne s'attache proprement à aucun (1), qu'il n'est occupé que des créations idéales de son esprit

---

(1) Pour se convaincre de la vérité générale de ces réflexions, il suffit de jeter les yeux sur le nombre d'enfans des familles considérées comme appartenant aux diverses classes de la société. C'est un fait qu'on examinera, et ce fait permanent répond à toutes les objections. Les familles des classes intermédiaires, également éloignées des vices du luxe et de ceux de la misère, sont, sous ce rapport, la force des nations, le nerf et la pépinière des États. (*Note du traducteur.*)

amoureux, qu'il embellit de toutes les qualités nobles et gracieuses que lui fournit son imagination; mais la nature n'exécute que rarement d'aussi beaux plans, elle ne réunit que rarement dans une même personne tant de traits qu'elle se plaît à distribuer à la foule, et lorsqu'elle fait ces sortes de chefs-d'œuvre, il est encore plus rare qu'elle les fasse rencontrer à l'homme qui sait les apprécier, et se trouverait digne de les posséder. De là les retards, les délais, la perte des illusions, l'ennui, le repentir amer, ou même la renonciation entière aux engagemens honnêtes qu'on avait contractés, et qui n'ont pas rempli les grandes idées qu'on s'était faites des choses. Souvent le coq d'Esope rencontre une perle, et un grain d'orge eût bien mieux fait son affaire.

Remarquons ici, en général, que quels que puissent être les attraits et les jouissances de ce sentiment délicat dont nous avons tant parlé, nous devons, dans la

culture de cette délicatesse, user de circonspection et de prévoyance, de peur que, par une tension trop forte des cordes de cette exquise sensibilité, nous échappions à nous-même, et nous nous créions ainsi une source de peines et de maux. Je permettrais volontiers aux cœurs doués de plus de grandeur et de noblesse, de cultiver ce sentiment délicat autant qu'il est nécessaire pour le mettre en harmonie avec les qualités qui leur sont personnelles, et de laisser, au contraire, ce goût ou ce penchant qui nous occupe maintenant dans sa native simplicité, du moins sous le rapport de leurs jouissances et de celles qu'ils attendent des autres. Mais à peine ai-je donné ce conseil, que je m'aperçois que je veux concilier des qualités inconciliables; et même dans le cas qu'elles ne le seraient pas, ces personnes rendraient-elles les autres heureux, seraient-elles heureuses elles-mêmes? Il ne faut jamais perdre de vue qu'en général on ne

doit pas fonder de trop brillantes espérances sur le bonheur de la vie, ni sur le degré de perfectibilité de l'espèce humaine, qui a ses bornes (1).

---

(1) Cette pensée est triste et respire la mélancolie philosophique d'un homme qui, malgré son zèle et sa bienveillance pour les hommes, serait revenu de loin; elle a l'air d'une confession, d'un aveu sincère; elle afflige d'autant plus qu'elle nous vient de Kant. Il n'y a peut-être jamais eu d'homme qui soit descendu à une aussi grande profondeur dans les abîmes de l'humanité, et il n'en est point qui aurait été plus disposé à se faire illusion sur la nature humaine, si la vigueur inflexible de son génie et l'indomptable rectitude de sa puissante raison n'avaient dominé chez lui toutes les influences du cœur et de l'imagination. On connaît ses travaux métaphysiques; on sait avec quelle force de vérité il analyse l'homme moral, avec quelle audace et quel sang-froid il pénètre et s'établit dans son intelligence, car c'est de là qu'il en a dicté les lois; il a soulevé le monde philosophique, arrêté dans sa course et comme appesanti sous le poids des doctrines matérielles; il lui a tracé une orbite nouvelle, et l'a envoyé à la recherche de la vérité; et c'est ce grand homme qui a reculé les bornes mêmes du génie,

Celui qui ne se nourrit pas de vaines attentes et de chimériques prétentions, jouit au moins de l'avantage de les voir rarement déçues par l'évènement; il goûte quelquefois le plaisir d'être agréablement visité par la fortune, et d'être surpris de faveurs auxquelles il ne s'attendait pas.

La vieillesse, enfin, ce grand destructeur de la beauté, vient battre en ruines tous ces charmes, toutes ces formes enchanteresses qui nous ont séduits, qui nous ont enivrés. A l'approche de cette époque de la vie, les qualités sublimes et nobles doivent suivre cette marche du temps, et remplacer insensiblement les qualités *belles*, les traits brillans de la jeu-

---

qui nous a donné une si haute idée de la perfectibilité humaine, c'est lui, c'est Kant qui prononce ici la sentence de nos facultés, et leur fixe le point de culture qu'elles ne pourront pas dépasser sans danger pour notre bonheur et la sûreté même de notre intelligence !!!

(*Note du traducteur.*)

nesse, qu'il faut livrer en proie à l'ennemi commun.

Ainsi, à mesure qu'une belle personne se dépouille de ses agrémens, et qu'elle cesse d'être *aimable*, elle doit s'efforcer d'acquérir de plus grands titres à l'estime des hommes.

D'après notre opinion, toute la perfection à laquelle le beau sexe puisse s'élever au printemps de la vie, devrait consister dans cette belle et noble simplicité qui reçoit son plus haut degré de charmes de la délicatesse du sentiment moral, et le répand à son tour sur les beautés du corps et les agrémens de l'esprit (1).

---

(1) Notre philosophe trace ici, en peu de mots, le tableau idéal de la plus grande perfection que pourrait atteindre le beau sexe. Une belle et noble simplicité! Sans doute; une belle simplicité au milieu de tant de grâces, tant de beautés, au milieu de tant de richesses de la nature, tant de trésors de l'esprit et du cœur, une modeste et douce ingénuité, une naïveté enfantine dans une créature comblée de tous les dons de son sexe, une

Mais lorsqu'insensiblement la faux meurtrière du temps s'est appesantie sur elles, et moissonne leurs charmes, lorsque les roses de leur figure se flétrissent, et que l'ennui frappe à la porte, il conviendrait de remplir par la lecture et des études légères le vide de leur cœur, et de faire occuper par les muses la place où siégeaient les grâces. Il conviendrait aussi que l'époux fût le premier maître.

Les femmes, lors même qu'elles touchent à la terrible époque signalée par la perte de leurs charmes, n'ont pas cessé d'appartenir au beau sexe. Elles se déparent donc elles-mêmes, lorsque, s'effor-

---

telle femme, s'il en existait une, ne serait plus une femme, ce serait une divinité sous les formes d'une mortelle. Mais pourquoi faut-il que la *vanité*, l'irréconciliable ennemie de toute simplicité, soit le mobile principal du caractère de ce sexe, et fixe ainsi des bornes à la puissance de l'éducation, à la culture poétique qu'on voudrait donner à ses brillantes qualités?

(*Note du traducteur.*)

çant de soutenir plus long-temps le rôle de la jeunesse, elles s'abandonnent à une sorte de désespoir, et se livrent à une humeur dure, chagrine et acariâtre. D'ailleurs, tous les genres d'amabilité ne leur sont pas refusés à cet âge. Une personne, même âgée, qui, dans la société, se distingue par des manières modestes, par une gaîté sensée et une douce affabilité, qui favorise avec bienséance les divertissemens de la jeunesse, qui, dans les soins qu'elle fait régner autour d'elle, porte un air de satisfaction et de complaisance, est toujours encore un être plus délicat qu'un homme du même âge, et pourrait même, dans un certain sens, être souvent plus aimable qu'une jeune fille. Quant à l'amour platonique, qui reste encore à cet âge, je crois que ce genre d'amour pourrait bien être quelque chose de trop mystique, quoique ses délices aient été fort vantées par un ancien philosophe qui, en parlant de sa vieille maîtresse, disait : *Les grâces sont*

cachées dans ses rides, et mon âme semble voler sur mes lèvres lorsque je baise sa bouche flétrie. Pour nous, nous pensons qu'à cet âge on doit respecter les ordres de la nature, qui nous a dépouillés et nous impose la sagesse avec menaces. Un homme vieux qui fait l'amoureux est un sot, et les prétentions semblables de l'autre sexe sont alors dégoûtantes. Il ne faut jamais imputer à la nature notre violation des premières lois de toutes les bienséances, mais bien aux efforts que nous faisons pour la tromper et la corrompre.

Je me borne à ce petit nombre de réflexions, et je rentre dans mon sujet principal, pour présenter encore quelques considérations sur l'influence que les deux sexes doivent exercer l'un sur l'autre, afin de donner ou plus de noblesse ou plus de beauté au sentiment distinctif qui leur appartient.

Les femmes ont un sentiment déterminé pour le beau, dans tout ce qui est relatif à

leurs besoins, et généralement dans tout ce qui se rapporte simplement à elles; mais elles n'ont le sentiment du noble que lorsqu'il se trouve dans l'autre sexe; l'homme, au contraire, a le sentiment profond du noble, qui appartient à son caractère et à ses qualités propres; le sentiment du beau ne le charme généralement que lorsque les femmes l'ont fait naître dans son cœur.

Il suit de ces observations que le but de la nature est de donner à l'homme plus de noblesse encore, et d'orner la femme de plus de beauté qu'ils n'en auraient chacun sans le penchant des deux sexes l'un pour l'autre.

Une femme s'inquiète peu de ce qu'elle ne possède pas la force du génie, de ce qu'elle est timide, faible, et peu propre aux affaires importantes, etc., etc. Elle est belle, elle touche, elle captive, cela lui suffit; au contraire, elle exige tous ces dons de l'esprit et de la force chez l'homme,

et la sublimité de son âme ne se manifeste qu'en ce qu'elle sait apprécier ces nobles qualités, lorsqu'elles se rencontrent chez ce dernier. Comment serait-il possible sans cela que tant d'hommes à figures hétérochites eussent pu, même avec beaucoup de mérite, captiver, épouser des femmes si gentilles et dont les traits sont si délicats (1) ?

---

(1) Sans remonter au mariage de Scarron avec madame de Maintenon, on a remarqué et on remarque tous les jours dans le monde que l'alliance des figures hétéroclites avec de belles personnes est assez ordinaire. Ce fait est assez curieux pour avoir frappé tous les observateurs. Bernardin de Saint-Pierre, dans ses *Harmonies de la nature*, l'explique par la loi des contrastes. Cette explication est assez vague. Peut-on dire que ce soit par obéissance à une loi ou pour le plaisir de faire contraste qu'une belle femme épouse un homme laid ? L'explication de Kant donne la raison du contraste même. Il en fait honneur aux qualités les plus nobles du beau sexe; et cette pensée, pour avoir l'air d'un compliment ingénieux adressé aux dames, n'en est pas moins fondé sur des preuves sail-

L'homme est, au contraire, bien plus difficile et plus superbe dans les jugemens qu'il porte sur la beauté des femmes; il semble qu'il faille absolument à ces dernières cette figure pleine de finesse et de délicatesse, cette naïveté spirituelle, ces attraits, ces dehors enchanteurs, pour le dédommager de leur peu d'érudition et d'autres privations auxquelles ce sexe sait suppléer par des talens qui lui sont propres. La vanité et les caprices de la mode peuvent bien donner à ces penchans une fausse direction, traduire les hommes en petits-maîtres, et convertir les femmes en

---

lantes. Plus une belle femme aura le sentiment du noble dans l'autre sexe, plus elle sera juge compétent et sage de sa propre beauté et de l'usage qu'elle en doit faire, et moins elle sera assujettie au simple témoignage des yeux et à cette répugnance qu'éprouveraient des femmes vulgaires dans le choix d'un tel époux. Les Grecs disaient : *τὸ καλὸν κἀγαθὸν*, c'est sans doute la raison de la fréquente union de la beauté et des sentimens du noble.

(*Note du traducteur.*)

pédantes ou en amazones; mais la nature veille pendant le cours de nos saturnales; sa résistance, pour être passive, n'en sera pas moins victorieuse, et nous ramènera tôt ou tard sous son empire, source unique du bon, du beau et du vrai.

On peut juger par-là de quelle puissante influence pourrait être le penchant qui attire un sexe vers l'autre, particulièrement sur le sexe masculin, auquel il inspirerait plus de noblesse. Si au lieu de beaucoup d'études sèches et arides, et, disons-le franchement, inutiles, on s'attachait surtout à cultiver le sentiment moral des femmes, afin qu'elles sentissent ce qui appartient à la dignité et aux qualités sublimes de l'autre sexe, elles regarderaient avec mépris la fadeur de ces singes parés, qui n'ont plus rien de vrai, de naturel à eux, et dont les hommages mêmes sont encore le résultat d'une servile répétition, d'une froide imitation. Il est certain que l'empire de leur beauté et de leurs attraits moraux

en acquerrait plus de puissance en général; car nous voyons que leurs enchantemens n'agissent en grande partie que sur les âmes nobles : les autres n'ont pas assez de ressort et de délicatesse pour en être touchés (1).

---

(1) Peut-être cette révolution dans le système d'éducation des femmes ne peut-elle s'effectuer sans le secours préalable de beaucoup d'autres révolutions dans les opinions, les mœurs, la forme du gouvernement, en un mot, dans l'esprit général d'une nation. Il faut qu'il y ait des points de contact entre une génération qui s'élève et celle qui est parvenue à sa maturité, entre les enfans d'une famille et les membres principaux de cette famille même. De là la nécessité d'un point de contact entre un système d'éducation et un autre qui lui succéderait. Le génie, par ses découvertes, crée à la vérité les opinions; mais les opinions n'ont une force véritable que dans leur union avec les mœurs, et elles ne passent dans les mœurs que lorsqu'elles se sont matérialisées dans les institutions. En général, un système d'éducation, quel que soit le degré d'étendue que vous donniez à ce mot, est l'abrégé et comme l'image, le reflet de l'état politique, moral et religieux d'une société. *Fortes creantur fortibus*, a dit

C'est ce dernier motif qui dicta la réponse suivante au poëte Simonide, un jour qu'on l'invitait à faire entendre aux Thessaliens la beauté de ses chants : *Ces gens là,* dit-il, *sont trop sots pour qu'un homme tel que moi puisse les tromper.* On a remarqué depuis long-tems que la société du beau sexe contribuait à rendre les mœurs des hommes plus douces et plus polies, à donner plus d'aisance à leurs manières et plus d'agrémens à leur maintien ; mais cet avantage n'est ici qu'accessoire à notre sujet (1).

---

le sage Horace. C'est l'effet, produit de la cause, et dès-lors, elle est évidente la proposition émise au commencement de cette note. (*Note du traducteur.*)

(1) Cet avantage perd beaucoup de son prix par l'observation faite sur les hommes qui ont été introduits de bonne heure dans les sociétés où les femmes dominent et donnent le ton. On sait que ces hommes deviennent fades, ennuyeux et même méprisables dans les sociétés d'hommes, parce qu'ils ont affaibli le sentiment de leur sexe,

L'essentiel est que les deux sexes se perfectionnent, que l'homme devienne plus homme et la femme plus femme, c'est-à-dire que le mobile du penchant des deux sexes doit agir conformément au vœu de la nature, pour *ennoblir* davantage les qualités de l'un et *embellir* celles de l'autre. Si on parvenait à ce point de perfection dans l'éducation, l'homme, rassuré par son mérite, pourrait dire aux femmes : *Quoique vous ne m'aimiez pas, je vous ai forcées à m'estimer;* et les femmes, persuadées de la toute puissance de leurs charmes, répondront : *Quoique vous ne nous estimiez pas, nous vous forçons cependant à nous aimer.* Faute de ces principes si simples, nous voyons des hommes qui, pour plaire, prennent des airs efféminés, et des fem-

---

et perdu le goût d'une conversation qui à la gaîté doit joindre quelque mérite réel, et qui devient aussi utile qu'agréable par le mélange du plaisant et du sévère.

(*Note de Kant.*)

mes, quoique plus rarement, qui, pour inspirer de l'estime, affectent un maintien sévère et mâle ; mais on fait toujours très-mal ce que l'on fait contre les inspirations de la nature.

Dans l'union conjugale, les deux époux ne doivent former qu'une seule personne morale, gouvernée par l'entendement de l'homme et par le goût de la femme (1). Ce partage de l'autorité est d'abord fondé sur ce que l'un a plus d'intelligence et plus d'expérience, et sur ce que l'autre est

---

(1) Sous un autre point de vue, la femme est considérée, par l'auteur de la *Législation primitive*, comme le *ministre* du gouvernement domestique dont l'homme est le chef suprême. Rousseau en donne la raison, lorsqu'il dit que la femme a reçu l'esprit de détail et des goûts sédentaires ; mais ce n'était pas sous ce rapport que Kant avait à juger la femme dans la vie conjugale et domestique. Le titre de son ouvrage l'indique assez, et voilà pourquoi il a pu dire ici que l'unité morale qui résulte de l'hymen est gouvernée par le goût de la femme.

(*Note du traducteur.*)

douée de plus de justesse et de vivacité dans ses sensations; d'un autre côté, le caractère du premier reçoit des qualités du sublime un penchant déterminé à faire consister le principal but de ses travaux dans le contentement d'un objet chéri, tandis que le sentiment du beau porte le second à compenser par des soins et de la complaisance des efforts dont elle doit recueillir tous les fruits. Ouvrir sous ce rapport une lutte pour la prééminence et la souveraineté dans la famille, c'est ajouter à la fadeur la preuve non équivoque d'un goût grossier et inégalement assorti.

Mettre de l'autorité et de la dureté dans ses discours, c'est tendre fortement tous les liens de l'union conjugale, et jouer le bonheur qui lui était réservé. On conçoit aisément que des nœuds librement formés par une inclination, sont à moitié rompus, quand on les soumet au joug du devoir ou de la force. Les prétentions d'une femme qui prend ce ton envers son époux

seraient ridicules, si elles n'étaient odieuses; celles d'un homme sont ignobles et méprisables au dernier degré. L'ordre des choses veut sagement que cette fleur de délicatesse ne se conserve dans toute sa force qu'au commencement de l'union; dans la suite, les affaires domestiques et l'habitude de la cohabitation lui ôtent insensiblement de sa fraîcheur et de son éclat; elle dégénère alors en cette familiarité qui distingue l'amitié, et le grand art consiste à ne pas laisser s'effacer entièrement le premier sentiment qui a déterminé la liaison, pour ne pas livrer en proie à l'indifférence et au dégoût ce bonheur et cette douce satisfaction qu'on s'était promis en contractant un engagement aussi grave dans ses conséquences.

CHAPITRE IV.

Des caractères nationaux considérés relativement aux différens sentimens du beau et du sublime (1).

Les Français et les Italiens sont, de tous les peuples de l'Europe, ceux qui ont le sentiment le plus vif et le plus énergique

(1) Mon dessein n'est pas de présenter ici un tableau des différens caractères nationaux ; je n'en ébaucherai que quelques traits considérés comme expressions du sublime et du beau. On ne doit pas, dans une esquisse de ce genre, s'attendre à une parfaite ressemblance. Je peins des physionomies nationales, et non pas des portraits. Il y a dans tous les pays des individus qui échappent aux vices du caractère général de la société dont ils font partie, et qui sont ainsi supérieurs à la critique de ce caractère. Je crayonne des masses et non pas des fractions.

Ces différences dans les caractères nationaux dépen-

du beau; mais les Allemands, les Anglais et les Espagnols sont ceux qui éprouvent, avec le plus de force, le sentiment du sublime. Quant à la Hollande, on peut la regarder comme le pays où ces sentimens délicats n'ont pas encore commencé (1).

Le beau se divise en deux espèces; il nous *touche* et nous émeut, ou bien il est riant et nous *charme*. Le sentiment de la première espèce se rapproche en quelque façon de celui du sublime; le naturel qui le possède est *réfléchi*, et susceptible de vives émotions. Le sentiment de la seconde espèce est gai et réjoui; il paraît que le

---

dent-elles des climats, des circonstances, des religions et des différentes sortes de gouvernemens, ou sont-elles accidentelles? Ce n'est pas ici le lieu d'examiner ces questions. (*Note de Kant.*)

(1) L'auteur en donne la raison dans un chapitre précédent, où il parle des tempéramens flegmatiques, et de l'influence qu'exercent l'avidité et les opérations mercantiles sur les facultés de l'esprit. (*Note du traducteur.*)

premier appartient surtout aux Italiens, et le second aux Français.

En parlant des caractères nationaux qui sont plus en harmonie avec le sentiment du sublime, il faut remarquer que ce dernier est tantôt *effrayant*, et même penche un peu vers le *gigantesque*, que tantôt il est *noble* et tantôt *magnifique*. Je crois ne pas me tromper en attribuant aux Espagnols le sentiment de la première espèce, celui de la seconde aux Anglais, et celui de la troisième aux Allemands. Le sentiment pour le magnifique n'est pas naturellement aussi original que les autres; il est plus imitateur, et l'esprit d'imitation semble même être un de ses attributs naturels; car ce sentiment du sublime éclatant ou magnifique, n'est proprement qu'un composé du noble et du beau, qui, considérés séparément, n'agissent pas bien vivement sur l'esprit, et lui laissent même, dans leur réunion, assez de liberté pour qu'il puisse copier des exemples étrangers. Il

y a plus, ce sentiment a souvent besoin d'être stimulé par ces exemples pour agir avec une certaine force. Ainsi, l'Allemand est moins susceptible que le Français du sentiment du beau; il possède à un moindre degré que l'Anglais le sentiment qui tend au sublime; mais les cas où le beau et le sublime se trouvent réunis, conviendront davantage à son sentiment en matière de goût; aussi évite-t-il les fautes dans lesquelles les Français et les Anglais peuvent être entraînés par suite d'une altération ou d'une corruption de leurs sentimens particuliers.

Je ne toucherai que légèrement à l'harmonie qui existe entre les différentes espèces de sciences ou d'arts, et les goûts que nous avons attribués aux diverses nations. Le génie de l'Italien s'est surtout manifesté pour la musique, la peinture, la sculpture et l'architecture; tous ces arts sont cultivés en France avec un goût non moins délicat; mais les ouvrages sor-

tis des mains du Français n'ont peut-être pas cette beauté touchante qu'on leur donne en Italie.

Le goût en poésie ou dans l'éloquence, se rapproche plus du sublime en Angleterre et plus du beau en France. La fine plaisanterie, la comédie, la satire gaie et riante, les folies amoureuses, une diction légère, naturelle et facile, se trouvent dans ce dernier pays, comme à leur source (1).

(1) La physionomie morale des Français changeait sous le pinceau du philosophe. Si Kant écrivait aujourd'hui, il modificrait sans doute quelques traits de son tableau, qui, pour convenir encore à beaucoup d'individus en France, ne sont plus généralement vrais. Une révolution longue, et long-temps préparée par toutes les puissances de l'esprit humain et par de grands changemens introduits dans les mœurs, la diffusion des lumières, le passage des opinions philosophiques dans les institutions civiles et politiques, l'affaiblissement des anciennes croyances religieuses, les progrès étonnans de l'industrie et de l'application des sciences aux arts, l'esprit politique, les mouvemens et les richesses du com-

Vous trouverez, au contraire, en Angleterre, des pensées profondes et graves, la

---

merce, la rotation perpétuelle des destinées particulières, l'enchaînement de tous les intérêts privés au char de la fortune publique, l'élan des classes intermédiaires vers le partage du pouvoir, la foule de connaissances politiques et morales nécessairement acquises par le grand nombre de gouvernemens qui se sont succédés en se démasquant les uns les autres, la rapidité et l'importance des évènemens, les coups imposans du sort, la lutte atroce des opinions, le déchaînement de toutes les passions, la rivalité de toutes les ambitions, la confusion de toutes les classes et de toutes les idées, la licence des mœurs, l'absence des pratiques religieuses et des anciennes supériorités sociales, la terreur, des scènes sanglantes, la tension de toutes les forces morales; l'exaltation de tous les sentimens, l'orgueil des victoires les plus glorieuses, remportées par une énergie et des efforts gigantesques, toutes ces causes, jusqu'aux exemples nombreux des plus hautes vertus comme des crimes les plus affreux, en poussant les têtes à la réflexion, ont exercé une violente et une profonde commotion sur le caractère du Français, et l'ont arraché à ses antiques fondemens. Il y a aujourd'hui plus de gravité dans les mœurs, plus de fierté et d'aplomb dans les caractères, plus d'indépendance dans

tragédie, la poésie épique, et en général de grandes richesses d'esprit, qui d'ordi-

---

les esprits et les opinions, des couleurs plus sombres et un air plus sage dans l'expression de la figure. Peut-être que le mélange de tant de Français avec les nations européennes n'a pas été étranger à cette révolution morale. Il y avait autrefois en France plus d'esprit, de gaîté et d'élégante vivacité; il y a aujourd'hui plus de bon sens, de véritable et saine raison; le style est devenu moins académique, plus ferme et plus énergique; le goût pour la tragédie est devenu, depuis la révolution, plus général, même chez le peuple, et on peut remarquer que les talens pour la comédie faiblissent et déclinent tous les jours; le ridicule n'est plus ce qui frappe davantage; l'épigramme est une arme usée qu'il faut changer contre des argumens ou le glaive de la satyre. Des idées plus sérieuses, des études plus graves occupent les esprits; la preuve en est dans le caractère de la plupart des écrits qui sont publiés aujourd'hui, et dans la foule même des prétentions à l'énergie et à la profondeur. La jeunesse surtout, dont l'esprit a reçu toute l'empreinte du nouvel ordre de choses, est plus réservée, plus avide de connaissances, et d'une gaîté moins folâtre..... Il y aurait sans doute encore beaucoup d'observations à présenter sur les principales époques, les circonstances et les di-

naire sont très-superficielles en France.

En Allemagne, *l'esprit* ne brille encore qu'à travers la fumée un peu épaisse de la folie. Autrefois même cet esprit était tombé dans le ridicule ; mais, grâces au bon entendement, à l'intelligence de cette nation, et au parti qu'elle a su tirer de l'exemple des étrangers, il s'est acquis plus de noblesse et plus de charme. Cependant, malgré ces progrès, il pourrait y avoir plus de naïveté dans ce charme, et on ne remarque pas, dans la noblesse de cette nation, cet élan, cet essor hardi qui distinguent les Français et les Anglais. Le goût qu'ont les Hollandais pour ce qui est fait avec un art

---

verses modifications de cette révolution ; mais ce que nous avons dit peut paraître suffisant : d'ailleurs j'écris une note, et non pas un livre. Au reste, le gouvernement représentatif qui régit aujourd'hui la France, et qui livre toutes les affaires à une discussion ouverte et contradictoire, a déjà beaucoup contribué à former la raison publique, et semble être une garantie de la durée de ce changement. (*Note du traducteur.*)

pénible, avec une symétrie laborieuse et compassée, pour des ornemens qui nous causent de l'inquiétude et de l'embarras; ce goût, dis-je, prouve que ce peuple ne connaît pas ou ne connaît que peu les mouvemens libres et naturels, le vol audacieux du génie. Les beautés de ce don de la nature se terniraient sous les entraves d'une circonspection bourgeoise, et disparaîtraient sous les précautions minutieuses et magistrales qu'on prendrait pour en réglementer l'exercice et en prévenir les écarts.

Rien n'est plus opposé aux progrès des sciences et des arts qu'un goût romanesque, parce qu'il pervertit le naturel, c'est-à-dire la nature, qui seule est l'original du noble et du beau. Aussi la nation espagnole n'a-t-elle montré que peu de dispositions pour les sciences et les beaux-arts. Puisque c'est des qualités morales des peuples que descendent leurs différens sentimens pour le beau et pour le sublime,

nous allons considérer leurs naturels sous ce point de vue.

L'Espagnol est discret, sérieux et vrai; peu d'hommes se sont distingués par une probité plus sévère dans les transactions commerciales, par une fidélité plus constante dans les engagemens que les négocians d'Espagne. Il possède une âme fière, et plus de sentiment pour les grandes actions que pour celles qui ne sont que belles. Ce qui domine dans son caractère est loin d'être une bienveillance douce, une bonhomie affectueuse; aussi est-il souvent dur et cruel. Si l'*auto-da-fé* s'est soutenu si long-temps en Espagne, c'est moins à une ferveur religieuse, au fanatisme qu'il faut l'attribuer, qu'au caractère romanesque de la nation; elle cherche, elle goûte des émotions dans l'appareil de l'exécution qui inspire le respect et la terreur, dans cet appareil où elle voit enchaîner au milieu d'un bûcher qu'allume une dévotion barbare, le malheureux cou-

vert du *san-benito,* sur lequel sont peintes des figures de diables.

On ne saurait dire que l'Espagnol soit plus fier ou plus amoureux qu'un autre peuple ; mais il est l'un et l'autre d'une manière romanesque, rare et peu usitée. Ce caractère se retrouve dans toutes les classes de ce peuple, preuve certaine qu'il fait partie du caractère national. Quitter sa charrue, et se promener à l'extrémité d'un champ, couvert d'un manteau et une longue épée au côté, jusqu'à ce que le voyageur étranger ait passé ; ou dans un combat de taureaux qui rassemble toutes les beautés du pays, annoncer au public la souveraine de son cœur, lui faire un compliment singulier, et braver en son honneur les périls d'un combat contre un animal furieux, voilà, dis-je, une conduite rare, inusitée, romanesque, et qui s'éloigne beaucoup de la nature.

Il paraît que le goût général de l'Italien dans les beaux-arts, est un composé de ce-

lui de l'Espagnol et de celui du Français. Il a plus de sentiment pour le beau que le premier, et plus de sentiment pour le sublime que le second; d'après cette donnée, fondée sur une expérience constante, on peut tracer les autres traits de son caractère moral.

Le Français a un sentiment très-vif, je dirai même dominant pour le beau moral; il est gentil, poli, complaisant; il donne aisément sa confiance; il est railleur et libre en société. Cette expression, *homme ou femme du bon ton*, indique dans ce pays ceux qui ont acquis le sentiment de la galanterie française. Ce n'est pas que le Français manque de sentimens sublimes, mais ceux qu'il possède sont subordonnés au sentiment du beau, et n'acquièrent de force qu'en se réunissant à ce dernier. Ce qu'il aime avant tout, c'est de briller par l'esprit, et alors il sacrifie sans scrupule une partie de la vérité à une saillie, à un trait heureux; mais dans les ouvrages d'où

l'esprit est banni, il montre autant de pénétration qu'un autre peuple, en mathématiques par exemple et dans les autres sciences physiques.

Un *bon mot* n'est pas en France, comme dans d'autres pays, d'une valeur peu importante; on le répand avec empressement, on s'en sert comme d'une arme offensive, on le cite, on le colporte de société en société; on est heureux, on jouit de le rapporter le premier; il sert d'aliment aux plaisirs de la conversation; il donne de l'esprit à ceux qui n'en ont point; enfin, lorsque la circonstance qui l'a fait naître est passée, et qu'il a été remplacé par un autre, on le dépose dans un livre comme un évènement et presque comme un monument du temps (1).

---

(1) On ne saurait user d'assez de circonspection, en lisant les ouvrages de cette nation qui traitent de métaphysique, de morale ou des dogmes de la religion. Il y règne ordinairement une beauté apparente qui ne sup-

Avant la révolution, il était sujet tranquille, se vengeait de l'oppression des fermiers-généraux par des satires ou des remontrances de parlemens ; et lorsque ces derniers, comme pères du peuple, faisaient voir un beau patriotisme, il n'en résultait autre chose, si ce n'est qu'un glorieux exil couronnait leur noble conduite, et qu'on faisait à leur louange des vers pleins d'esprit.

C'est surtout dans ses rapports avec le beau sexe que brillent le mérite et la tournure d'esprit de cette nation (1). Il ne faut

---

porte pas un examen approfondi. Le Français aime les expressions hardies et brillantes, et pour saisir la vérité, il ne faut pas être hardi ni brillant, mais circonspect ; dans l'histoire, il cite souvent des anecdotes auxquelles il ne manque rien que d'être vraies.

(*Note de Kant.*)

(1) Avant la révolution, les femmes donnaient, en France, le ton à toutes les sociétés. Depuis, elles ont beaucoup perdu de leur influence, et cela devait être ; à

pas croire toutefois que les femmes soient plus aimées ou plus estimées en France

---

mesure que les hommes s'occupent plus des intérêts publics, les femmes sont plus contraintes de s'occuper des intérêts privés de leurs familles. Ainsi il y aura à la fois plus de bonheur dans l'État, et plus de bonheur dans la famille. Mais, pour en revenir à mon sujet, je dirai qu'avant l'époque ci-dessus indiquée, on regardait une société sans femmes comme ennuyeuse et comme monotone; les femmes y donnaient l'exemple du beau. Cependant il y avait un vice secret dans cette composition de la société, car elle n'a pu se maintenir long-temps sans dégénérer en fadeurs, en une politesse hypocrite et en corruption de mœurs. Quoi qu'il en soit, on péchait dans ce temps contre le goût français, en demandant si *monsieur* était chez lui; on s'informait si *madame* était chez elle. *Madame* était à sa toilette, madame avait ses vapeurs (espèce de beaux caprices); en un mot, c'était pour madame, c'était avec madame que se faisaient toutes les conversations et qu'on goûtait tous les plaisirs; mais les femmes, munies de tant de priviléges, armées de tant de prérogatives, n'en étaient pas plus estimées que celles des autres pays; au contraire, elles l'étaient moins. Une femme qui s'occupe de bagatelles, qui ne remplit pas les principales fonctions dont la nature et toute société

que dans les autres pays; elles n'y sont que plus fêtées, parce qu'elles sont pour les hommes de bonnes occasions de faire briller leur esprit, leur galanterie et leurs belles manières. Je viens de dire que les femmes en France n'étaient pas plus aimées qu'ailleurs; en effet, ces empressemens, en apparence si respectueux, cès soumissions si profondes, ces hommages si flatteurs et si délicats, contenaient de la vanité et non pas de l'amour, ni même de l'estime. C'était tout simplement une affaire de vanité à vider entre les deux sexes, et on sait que la vanité, dans quelque sexe qu'elle

---

bien réglée l'ont chargée, ne jouira jamais d'une estime véritable, et n'inspirera point aux hommes les sentimens d'un amour délicat. Je n'aurais pas voulu, pour tout l'or du monde, avoir dit ce que J. J. Rousseau nous soutient dans un de ses ouvrages : qu'*une femme n'est jamais autre chose qu'un grand enfant;* mais l'ingénieux Suisse écrivait ceci en France, et sans doute il vit avec étonnement que, dans un pays où l'on prenait tant la défense des dames, on eût si peu d'estime pour elles.

se trouve, est une passion essentiellement égoïste, qu'elle s'aime exclusivement soi-même, et ne regarde les autres que comme ses jouets ou ses instrumens.

Nous avons déjà dit que le Français n'était pas dénué de qualités nobles et de sentimens du sublime, mais que ces qualités étaient soumises chez lui au sentiment du beau; nous dirons maintenant que ces qualités ont besoin de la toute-puissance de ce dernier ressort pour être mises en mouvement, et qu'ainsi l'influence que les femmes en France pourraient exercer sur les hommes, pour réveiller les sentimens les plus généreux et inspirer les actions les plus mâles et les plus fortes, y serait plus féconde que chez aucun autre peuple de la terre, si l'on s'accordait un peu à favoriser l'esprit national. Quel dommage que les lis ne filent pas (1)!

---

(1) Allusion à la prétendue légalité de l'exclusion des femmes du trône de France. *Lilia agri neque laborant*

Les défauts qui altèrent ordinairement les qualités de ce caractère national sont

---

neque nent; « les lis des champs ne travaillent ni ne « filent, » a dit l'Évangile. Nos ancêtres en conclurent que l'empire des lis ne devait, ne pouvait jamais tomber en quenouille. Lecteur, si vous en doutez, voici ce qu'écrivit en 1670, Claude Le Prestre, conseiller du roi, grand apologiste de la loi salique, dans ses *Questions de droit,* première centurie :

« A la prise des armes et rébellion contre le roi Henry IV, « une bonne partie des Français fut de la ligue sous pré- « texte de religion, jusqu'à ce que le duc de Feria, am- « bassadeur d'Espagne, osta lui-même le masque de son « maistre, lorsqu'aux prétendus Estats de Paris, il de- « manda le royaume de France en propriété et succession « pour une fille d'Espagne, *contre ce qui est escrit dans « l'Évangile que les lis ne filent pas.* »

« C'est ainsi, » dit ici M. Thomassy, auquel nous empruntons cette note, « qu'un calembourg, devenu l'ex- « pression populaire d'une coutume féodale, triompha plus « d'une fois, par son mystérieux et tyrannique laconisme, « des raisonnemens les plus forts, des démonstrations les « plus évidentes. » (*Note du traducteur, extraite de* la Nécessité d'appeler les Filles de France au trône.)

la *fadeur* et la *frivolité*. On se fait un jeu des affaires sérieuses, et l'on traite sérieusement les bagatelles. Le Français, dans sa vieillesse, chante encore des airs joyeux, et conserve, jusqu'à la fin de ses jours, sa galanterie envers les femmes. J'ai de grandes cautions pour les remarques que je viens de faire, et je me range derrière un Montesquieu et un d'Alembert pour être à l'abri de tout reproche (1).

---

(1) Nous avons déjà remarqué que cette peinture du caractère des Français avait cessé d'être fidèle. Une lave volcanique a labouré la physionomie nationale, et en a décomposé les traits. Les opinions nouvelles ont changé nos mœurs, comme autrefois l'altération progressive des mœurs avait changé nos opinions. L'esprit et le cœur, semblables au flux et reflux de la mer, agissent et réagissent continuellement l'un sur l'autre. Il y a aujourd'hui plus de fixité dans nos idées, dans nos affections, moins de légèreté dans nos manières et dans tout ce qui compose l'esprit général d'une nation. Les principes intellectuels, moraux et politiques ont changé; tout le reste est conséquence, et tout ce qui n'est que conséquence a dû suivre les

L'Anglais est réservé dans les commencemens d'une liaison nouvelle ; il montre de l'indifférence aux étrangers ; c'est l'homme le moins propre aux petits soins ; mais dès qu'il conçoit de l'amitié pour vous, il est disposé à vous rendre de grands services. Il ne s'étudie pas à montrer de l'esprit dans un cercle, à se distinguer par un maintien plein de grâces et de bon ton ; mais il est entendu et d'un caractère posé. C'est un très-mauvais imitateur ; il ne s'informe pas de l'opinion que les autres peuvent avoir de sa conduite ; il n'obéit qu'à lui seul, à ses goûts, à ses principes. Il n'a point, envers les femmes, la politesse et la galante-

---

mouvemens de cette révolution. Notre caractère a donc changé ; mais il est encore loin d'avoir subi toutes les phases de cette métamorphose ; il changera donc encore, il changera jusqu'à ce qu'il soit mis en une harmonie parfaite avec les opinions et les principes établis dans le gouvernement de notre état social. S'il n'avait pas la force de subir cette crise, il renverserait le principe. *Quid vanæ leges sine moribus?* (Note du traducteur.)

rie françaises; mais il leur témoigne beaucoup plus d'estime, et la confiance qu'il place en elles va souvent jusqu'à leur accorder, dans le mariage, une autorité sans bornes. Sa constance devient quelquefois opiniâtreté, sa hardiesse et sa force de résolution touchent souvent à la témérité. Il agit d'après des principes, et les suit quelquefois avec une rigueur de fer; il tombe aisément dans ce qu'on appelle *l'originalité*, non par des mouvemens de vanité ou pour appeler l'attention des autres sur sa personne, mais parce qu'il s'inquiète peu du jugement des autres, et qu'il ne veut pas plier ses goûts aux leurs par imitation ou par une complaisance indigne de lui. Cet orgueil ou plutôt cette constance à maintenir pure l'intégrité de son caractère, fait une partie importante de son esprit de liberté, et l'on ne conçoit pas que l'esprit de liberté en général, l'esprit public, puisse être composé d'autres élémens, surtout dans un siècle civilisé. Il est vrai qu'au premier abord ce ca-

ractère n'est pas aussi aimable que celui du Français ; mais lorsqu'il est connu, on l'estime davantage.

Le caractère de l'Allemand est composé de celui des Anglais et de celui des Français; au fond, il se rapproche beaucoup plus du premier, et s'il paraît quelquefois plus conforme au second, cette conformité n'est qu'artificielle, et le fruit d'une imitation étudiée. Son sentiment dans les beaux-arts, est un heureux mélange du sublime et du beau, et quoiqu'il n'égale pas l'Anglais dans le premier ni le Français dans le second, il les surpasse cependant l'un et l'autre lorsque ces sentimens se trouvent réunis. Dans ses rapports avec les personnes qu'il fréquente, il use de plus de complaisance que l'Anglais, et s'il n'a pas en société autant d'esprit et de brillante vivacité que le Français, il y montre plus de modestie et d'entendement. Il est assez méthodique dans tous ses goûts, et par conséquent il l'est aussi en amour. La

sensation vive et rapide du beau est tempérée chez lui par le sentiment du noble, plus réfléchi et plus lent. Aussi se possède-t-il assez pour occuper sa tête de réflexions sur les règles de l'étiquette, sur la discipline du maintien, et les moyens de contenir les autres dans le respect et la ligne de démarcation qu'il voudrait leur tracer. La naissance, la famille, les titres, les rangs occupent, dans l'ordre de ses idées, une place très-importante. En amour, et en général dans ses rapports avec ses concitoyens, il s'inquiète bien plus que le Français ou l'Anglais *de ce qu'on pourrait penser de lui.* Un autre trait caractéristique le distingue, le sépare radicalement des deux peuples auxquels je le comparais ; je veux parler de cette timidité, de ce défaut de hardiesse qui lui défend de se montrer original, lors même que son intelligence lui aurait, d'une manière évidente et positive, tracé le plan de quelqu'importante amélioration, et que son caractère lui four-

nit les meilleures dispositions pour le mettre en exécution. Cette faiblesse, qui l'assujettit trop à l'opinion des autres, divise la consistance de ses vertus morales, et leur communique une sorte de caractère artificiel et ambigu, des couleurs douteuses, et qui manquent d'une nuance bien prononcée (1).

(1) Une particularité surprenante dans la composition du caractère germanique, frappe l'observateur des mœurs de ce peuple : une audace effrayante et sans bornes dans la spéculation, et une incroyable pusillanimité dans l'exécution. Lorsqu'il s'agit d'agir, l'Allemand semble douter des vérités les mieux démontrées; il hésite, il se méfie de lui-même, il a peur de sa propre intelligence; sa science semble tout à coup l'abandonner, pour le livrer aux ténèbres d'une savante irrésolution. Il est maîtrisé, commandé par l'ordre existant des choses, par ce même ordre qu'il vient peut-être de pulvériser dans ses méditations. Je crois qu'on peut attribuer surtout à trois causes cette espèce de phénomène moral qui ne se rencontre dans aucun autre caractère des peuples de l'Europe, et qui contraste directement avec ce que nous observons en France : une certaine lenteur de conception, qui ne retranche rien

Le Hollandais est, par caractère, laborieux et réglé; il n'est touché que de l'u-

---

de la vive pénétration que ce peuple acquiert par la réflexion et la force de son attention ; une rare bonne foi, qui le force à mettre de la conscience et de la probité jusque dans les moindres combinaisons de ses idées ; ces deux causes réunies tendent également à lui donner cet esprit de sagesse, de patience et de méthode qui le distingue surtout des autres nations, et qui compose son caractère éminemment philosophique. Ajoutez-y une troisième, une certaine difficulté de loco-motion, une certaine pesanteur dans les mouvemens qui paraît tenir en partie à des causes physiques du climat. Mais à peine ai-je cru approcher de l'explication de ces contradictions dans l'ensemble de cette composition morale, que de nouvelles se présentent. Ce peuple en apparence si lent dans ses conceptions, est toujours à l'avant-garde dans la marche de l'esprit humain vers les connaissances philosophiques et les progrès des sciences ; ce peuple si simple dans ses goûts, si patriarchal dans ses mœurs, si économe, si grossier même dans l'usage et la recherche des objets nécessaires à la vie, est enthousiaste jusqu'à l'excès ; les champs de la poésie lui paraissent trop resserrés, l'expression des langues humaines trop faible et trop bornée ; il se jette dans les profondeurs, dans le vague, dans l'infini de la

tile, et par conséquent, il n'a que peu de sentiment pour le beau et le sublime. Chez lui, un grand homme signifie un homme riche; par ses amis, il entend ses correspondans, et les visites qui ne lui sont pas de quelque rapport lui paraissent très-ennuyeuses. Il habite les antipodes du monde moral des Français et des Anglais; c'est, sous quelque point de vue, un Allemand, mais un Allemand enveloppé dans une constitution très-flegmatique.

Si nous appliquons maintenant ces différens traits de caractère à un cas quelconque, par exemple, aux sentimens propres à exciter l'honneur, nous aurons les différences suivantes :

Le sentiment de l'honneur est, chez le

---

musique, et s'y attache comme à une consolation, comme à un dédommagement de la faiblesse humaine..... Je laisse à de plus habiles que moi de soumettre à un principe fixe des différences aussi rebelles à toute conciliation.

(*Note du traducteur.*)

Français, *vanité*, chez l'Espagnol *hauteur*, chez l'Anglais *fierté*, chez l'Allemand *orgueil*, et chez le Hollandais *bouffissure*. Ces expressions, qui dépeignent les principales filiations de la grande famille de l'amour-propre, présentent des différences très-marquées. La vanité recherche l'approbation jusque dans des plus petites choses; elle est légère, inconstante, volage, mais ses manières sont engageantes, pleines de politesse et de grâces. L'homme haut est rempli d'une grande satisfaction de lui-même; il est persuadé de son grand mérite, qui n'existe que dans son esprit; il ne recherche point les applaudissemens d'autrui comme le vaniteux; il est content de lui-même, cela lui suffit; ses manières sont l'interprète fidèle de son caractère; elles sont roides et pleines de hauteur. L'homme fier a une grande conscience de son propre mérite, mérite qui est souvent réel, quoiqu'il le fasse peut-être trop sentir. Cependant on dit *une noble fierté*, mais on ne

saurait dire *une noble hauteur,* parce que l'expression de *hauteur* dénote toujours une estime de soi-même fausse et exagérée. L'homme fier, dans ses rapports avec les autres, montre de l'indifférence et de la froideur. L'orgueilleux réunit à la fois, dans son caractère, celui de la fierté et celui de la vanité (1). L'espèce d'approbation qu'il recherche dans les autres consiste dans des marques d'honneur; de là vient qu'il aime à briller par les titres, les généalogies, les cérémonies. L'Allemand sur-tout a cette faiblesse; il a hérissé sa langue de formules honorifiques et de démonstrations respectueuses qu'on offre en pâture à l'orgueil des grands, et par ces phrases d'une politesse obligée, d'une éti-

(1) L'orgueilleux n'est pas nécessairement un homme haut, c'est-à-dire qui a de son mérite une idée fausse et exagérée; il peut au contraire l'apprécier à sa juste valeur, mais il a un goût faux qui le porte à faire parade de ce mérite.



quette laborieuse, par ces mots de *très-gracieux, très-honoré, très-noble, très-illustre,* etc.; dont il charge à chaque instant sa conversation, il la rend fatigante, dure, embarrassée, et ne saurait atteindre à cette noble simplicité dont d'autres peuples lui ont donné l'exemple. L'attitude d'un orgueilleux en société est cérémonieuse.

L'homme boursoufflé est celui dont la hauteur éclate en signes très marqués du mépris qu'il fait des autres; il entre de la grossièreté dans ses manières. Ce misérable caractère s'éloigne entièrement de la sphère des sentimens délicats, parce qu'il ne peut être associé qu'à une intelligence très-bornée, à la stupidité même de l'esprit. Certes, le moyen de jouir de la conscience de son honneur n'est pas d'appeler sur nous la révolte et la haine de tout ce qui nous entoure, et par la manifestation ouverte d'un sot et absurde mépris, s'attirer les satyres et les huées de ceux qu'on a blessés.

En amour, les Allemands et les Anglais ont un goût *sain et solide*, mêlé de sentimens délicats; l'Italien y est superficiel, l'Espagnol fantastique, le Français friand.

La religion généralement établie en Europe n'est pas le résultat d'un caractère ou d'un goût particulier; elle dérive au contraire de la source la plus respectable. Mais elle a subi diverses modifications ou dégénérations qui appartiennent plus ou moins aux différens caractères, et qui peuvent ainsi nous fournir des traits pour peindre les qualités nationales des peuples. J'exprime ces dégénérations par les idées générales suivantes : la *crédulité*, la *superstition*, le *fanatisme* et l'*indifférence*.

La crédulité est communément le partage de la classe ignorante de chaque nation, quoiqu'elle n'éprouve pas le sentiment délicat du beau et du sublime. La persuasion, chez les individus de cette classe, dépend du ouï-dire et de l'influence d'une autorité apparente, et pour se ren-

dre compte de la manière dont elle se forme, il n'est pas nécessaire de recourir à l'action des sentimens délicats dont nous venons de parler. C'est dans le nord qu'on trouve des peuples entiers soumis à l'empire de cette crédulité.

L'homme crédule devient *superstitieux* lorsqu'il a l'esprit ou le goût romanesque; ce goût seul suffit déjà pour nous porter à croire facilement; et de deux hommes, dont l'un, même avec plus d'esprit, d'intelligence et de talens, serait soumis à ce goût, et dont l'autre aurait un caractère froid et modéré, le premier serait plus sujet aux égaremens de la crédulité que le second, qui trouverait dans l'apathie et le flegme même de son caractère commun, un préservatif contre cette dégénération.

L'homme superstitieux place volontiers entre lui et l'Être le plus digne de vénération, certains personnages puissans et merveilleux, qui sont à ses yeux des géans de sainteté auxquels la nature obéit, qui

peuvent conjurer les portes d'airain des enfers, les ouvrir et les fermer à leur gré, et dont la tête touche déjà à la voûte céleste, tandis que leurs pieds foulent encore la poussière de la terre.

Je crois que, d'après cela, la culture et les progrès de la saine raison éprouveraient de grands obstacles en Espagne, non pas précisément à cause de l'ignorance qui règne dans ce pays, mais à cause des goûts singuliers et romanesques de cette nation, qui regarde le naturel comme une chose commune, et ne croit éprouver de sensation sublime que celle qui part d'un objet gigantesque.

Le fanatisme est une espèce de pieuse présomption qui naît d'un orgueil secret et d'une extrême confiance en soi-même. Fort de ce dernier sentiment, il s'efforce d'approcher davantage de la nature divine, et, par un vol hardi, de s'élever au-dessus de l'ordre naturel des choses et des forces humaines. Le fanatique ne parle que

d'inspirations, de visions immédiates, de vie contemplative. Le superstitieux, de son côté, ne rêve que miracles opérés par de certaines paroles ou de certaines pratiques ; il adresse des vœux continuels aux images des saints, et place sa confiance dans la puissance imaginaire et inimitable de créatures formées de la même matière que lui.

Les dégénérations mêmes des opinions religieuses portent encore l'empreinte, comme nous l'avons déjà remarqué, des caractères nationaux, et c'est ainsi que nous voyons, dans l'histoire des derniers siècles, le fanatisme revêtir les couleurs et les formes des nations soumises à son empire, et porter tour-à-tour l'étendard et le masque des Anglais et des Allemands, dont il dirigeait les mouvemens.

Le fanatisme de ces deux nations n'est qu'une altération des sentimens pleins de noblesse qui composent leur caractère. Il est loin d'être aussi funeste aux Etats que

le penchant à la superstition. Quoique violent dans les commencemens, son ardeur n'est que passagère, et s'éteint insensiblement pour rentrer dans son état ordinaire, qui est un caractère tempéré. La superstition, au contraire, s'enracine silencieusement, et pénètre à une plus grande profondeur dans un caractère tranquille et patient; elle s'empare de l'homme tout entier, elle l'enchaîne, et lui ravit jusqu'à l'espoir de se délivrer un jour du fardeau des opinions sombres et cruelles qui le rongent et le dévorent.

Enfin, le caractère frivole et vain sera toujours privé du sentiment énergique du sublime. Sa religion n'est pas touchante, ni susceptible d'émouvoir; il l'a descendue de ses hauteurs pour la rabaisser jusqu'à lui; elle suit toutes les phases de sa mobilité; elle devient une affaire de mode, comme lui-même, comme tout ce qui sort de la perpétuelle fluctuation de ses opinions. Lorsque la religion de l'homme vain

en est venue à ce point, il en remplit encore les devoirs, c'est-à-dire, dans son langage, les cérémonies brillantes; il les remplit, dis-je, avec beaucoup de gentillesse, mêlée d'un sang-froid hypocrite. Ce caractère, appliqué à la religion, se nomme l'*indifférence pratique*, vers laquelle l'esprit national des Français a eu de tout temps une forte tendance. De cet état des croyances religieuses à la dérision, il n'y a qu'un pas, et si on examine l'indifférence dans son principe et dans ses effets, on verra qu'elle doit inévitablement conduire à l'entière cessation de toute religion.

Si nous jetons un coup-d'œil rapide sur les autres parties du monde, nous mettrons l'Arabe au rang des caractères les plus nobles de l'orient. Cependant son goût pour le sublime dégénère aisément en gigantesque; il est hospitalier, généreux et vrai; mais ses narrations, ses compositions historiques, et en général toute l'histoire de ses sensations sont toujours

entremêlées de merveilleux. L'efferves-cence continuelle de son imagination lui présente les objets sous des formes également contraires à la vérité et à la nature. Les progrès mêmes et la diffusion de son système religieux sous Mahomet sont très-romanesques, et tiennent du prodige. Mais si les Arabes sont en quelque sorte les Espagnols de l'orient, les Persans sont les Français de l'Asie; ils sont bons poëtes; ils ont de la politesse et un goût assez délicat; ils ne sont pas observateurs rigides de l'islamisme, et quoique d'un naturel assez grave, ils se permettent une interprétation très-mitigée de l'Alcoran. On pourrait aussi regarder les Japonais comme les Anglais de cette partie du monde. Le parallèle, vrai sous bien des rapports, serait surtout fondé sur les formes extérieures, la dureté et les couleurs sombres de leur physionomie nationale, sur leur valeur, leur mépris de la mort, leur énergie et leur constance; cette dernière qua-

lité dégénère souvent chez eux jusqu'en la plus indomptable obstination. Du reste, on remarque dans leur caractère peu de traces de cette délicatesse de goût ou de sentiment dont nous avons tant parlé.

Les Indiens ont un goût dominant pour une espèce de sottise qui approche du gigantesque. Leur religion est un composé de sottises : des idoles d'une figure monstrueuse, la dent inappréciable du puissant singe *Hanumann*, les cruelles macérations, les pénitences stupides et féroces des fakirs (1), et le reste est dans ce genre. Le sacrifice volontaire que les femmes font de leur vie, en s'immolant sur le bûcher même qui a dévoré le cadavre de leurs maris, est d'une extravagance horrible. Y a-t-il quelque sotte fadaise qui ne se trouve dans les complimens prolixes et médités des Chinois? Les productions mêmes de leur peinture portent l'em-

(1) Moines mendians du pays.

preinte d'une sottise monstrueuse, qui leur inspire des figures hors de nature, des tableaux d'objets dégoûtans et qu'on ne rencontre nulle part. Ils ont aussi des sottises respectables, parce qu'elles remontent aux temps les plus reculés, et sur la terre il n'est aucun peuple qui en ait plus de ce genre que celui de la Chine (1).

(1) A Pékin, lorsqu'il y a des éclipses de soleil ou de lune, on célèbre encore aujourd'hui une cérémonie fondée sur un préjugé auquel aucun Chinois ne croit plus, mais qui date des siècles de la plus profonde antiquité comme de l'ignorance la plus profonde : le peuple s'attroupe, et s'efforce de chasser par un grand tumulte le dragon qui veut dévorer ces astres du ciel !!! (*Note de Kant.*)

Les gouvernemens qui sont fondés sur la haine de toute innovation, sur l'état stationnaire des esprits et des opinions, qui fabriquent eux-mêmes les moules où tout doit prendre les formes voulues, qui tracent l'orbite dans lequel doivent rouler toutes les pensées de leurs sujets, en enchâssant les idées principales dans des formules sacramentelles, ces gouvernemens, dis-je, ne peuvent se passer du cortége, de la protection des coutumes, des usages nationaux, en un mot, de la vénération la plus

Les nègres d'Afrique n'ont pas reçu de la nature un goût qui s'élève au-dessus du

---

profonde et la plus inviolable pour toutes les institutions qui descendent de l'antiquité. Là, les opinions les plus absurdes, dans le sens absolu, les pratiques les plus dégoûtantes par leur fadeur et leur inutilité, acquièrent de l'importance et de la force; tout se tient, tout se lie dans cette vaste machine basée sur le sommeil de la raison; il est impossible de toucher à la partie la plus légère, sans ébranler la masse toute entière, sans briser des habitudes, sans refouler les opinions à leur source, sans pousser l'esprit à la réflexion, en un mot, sans violer le principe du gouvernement. En Chine, tout est prévu, prescrit, préparé d'avance. La force du gouvernement n'est nulle part et se trouve partout. Le passé ressemble au présent, et celui-ci est la prophétie infaillible de l'avenir, ou plutôt il n'y a pas d'avenir en Chine, pas de contingent futur. Un jour est l'image des siècles, et le temps lui-même, ce grand destructeur des choses humaines, semble avoir perdu toute son action, usé toute sa puissance sur le principe vigoureux de la vie nationale des Chinois. Quel est ce principe? Nous l'avons dit, l'immobilité la plus absolue; tout se consume, tout se corrompt par le mouvement, tout se conserve, tout se consolide par la fixité, le ciment le plus dur des ins-

fade. Hume défie qu'on lui cite un noir qui ait fait preuve de quelques talens; et prétend que dans le grand nombre d'hommes de cette couleur qu'on a conduits en Europe, et auxquels on a donné la liberté,

---

titutions humaines. C'est elle qui rend bonnes les lois les plus mauvaises, et force enfin les mœurs à se mettre en harmonie avec elles, à leur servir d'appui et de base. C'est elle, c'est l'observation judaïque et inexorable de ce qui est écrit, malgré les clameurs des intérêts particuliers, malgré l'éloquence la plus pathétique des considérations, malgré la raison des plus graves inconvéniens, qui a imprimé au vaste empire chinois cette longue durée, cette longue suite de siècles, qui a bravé jusqu'ici toutes les révolutions et des hommes et des choses et du temps, qui semble défier la fragilité inséparable des affaires humaines d'atteindre l'édifice soutenu par elle, qui a prévenu d'avance les conséquences de toutes les invasions, et forcé les barbares enfans du nord, les féroces enfans de l'immense liberté des déserts du nord, à payer un tribut à leur vaste population, et à ployer une tête superbe et rétive sous le joug, sous le sceptre invincible des mœurs et des lois éternelles qui régissent la Chine.

(*Note du traducteur.*)

il ne s'en est pas trouvé un seul qui se soit distingué dans les sciences ou dans les arts, ou par d'autres qualités morales. Tant est grande et réelle la différence qui existe entre les dispositions naturelles des deux espèces d'hommes. Leur religion si répandue des *fétiches*, est une espèce d'idolâtrie qui tombe dans le fade et dans l'absurde autant qu'il est possible à l'esprit humain d'y tomber. Une plume d'oiseau, une corne de vache, une coquille ou toute autre matière de même valeur, dès qu'elle a été consacrée par quelques paroles, devient un objet de vénération, et qu'on invoque en prêtant serment. Les noirs sont très-vains, mais à la manière nègre, et si babillards, qu'il faut les séparer à coups de bâton.

De tous les sauvages dont nous parlent les relations des voyageurs, il n'en est point dont le caractère soit aussi élevé, aussi sublime que ceux de l'Amérique septentrionale. Ils ont un sentiment profond de

l'honneur; et dans leurs excursions guerrières, lorsqu'ils vont à plus de cent milles porter la guerre chez les peuplades errantes et romanesques qui viennent les attaquer, ils ont l'admirable générosité de les épargner après la victoire, tandis que leurs ennemis leur font subir les plus cruels supplices pour leur arracher de lâches et indignes soupirs.

Le sauvage du Canada est d'ailleurs droit et vrai; l'amitié qu'il inspire est aussi exaltée et aussi enthousiaste que tout ce que l'histoire nous rapporte des temps les plus reculés et les plus fabuleux; il porte la fierté jusqu'au dernier degré; il sent tout le prix de la liberté, et ne souffre pas même dans son éducation un traitement qui lui ferait sentir une basse sujétion. Il est vraisemblable que Lycurgue a donné des lois à un peuple aussi neuf et aussi peu avancé dans la civilisation, et si un législateur paraissait chez ces six nations, nous verrions une république spartiate s'élever

au milieu des forêts du nouveau monde. L'entreprise des Argonautes diffère peu, dans son caractère, des expéditions guerrières de ces peuples, et Jason n'a sur Attaka-Kulla-Kulla d'autre avantage que celui de porter un nom grec.

Toutes ces nations en général ont peu de sentiment pour le beau moral, et pardonner généreusement une offense, action pleine de noblesse et de grandeur, n'est pas considéré chez elles comme une vertu; elles la méprisent, au contraire, comme une misérable lâcheté. La valeur est le plus grand mérite du sauvage, et la vengeance sa plus douce jouissance.

On n'aperçoit dans le caractère des autres naturels de cette partie du monde, que peu de traces des sentimens délicats dont il s'agit dans cet écrit. Une indifférence complète est l'abîme dans lequel vient se perdre tout ce qui pourrait agiter leurs facultés et remuer les sentimens de leur cœur. Cette indifférence est en général la

marque caractéristique de l'espèce d'hommes que nous venons de dépeindre.

Si nous examinons les rapports que les deux sexes ont entre eux dans les différentes parties du monde, nous trouvons que l'Européen est le seul qui ait trouvé le secret d'élever au rang des idées morales, des sentimens les plus purs et les plus délicats du cœur, les charmes sensuels d'un penchant aussi puissant que l'amour. De quelles fleurs, en effet, de quelle décence, de quelles couleurs séduisantes et divines n'a-t-il pas couvert, paré, revêtu cet appétit grossier et brutal qui attaque la dignité de l'homme à sa source, et contraste si fort avec la grandeur et la noblesse des idées auxquelles l'homme peut s'élever (1)?

(1) Est-ce aux arts de la civilisation, aux progrès des lettres et des sciences, que l'Européen doit cette délicatesse de sentimens et d'idées morales dont il sait entrelacer et couvrir l'animalité de la nature humaine? Nous ne le pensons pas. Nous croyons que cette perfection de l'homme est due en grande partie au génie du christianisme. Les

Les orientaux n'ont pas même l'idée de la beauté morale qui peut ennoblir cette

---

lettres, les sciences et les arts, réduits à leur seule action sur les hommes, ne se sont jamais manifestés par cette influence sur les générations qui séparent Homère d'Ausone, c'est-à-dire pendant toute la durée de la civilisation historique de l'antiquité. Les anciens ont connu la volupté ; ils ont chanté la mollesse et les grâces naïves de l'amour ; ils ont même divinisé cette passion, comme toutes les passions principales du cœur humain ; ils l'ont environnée de toutes les images séduisantes qui pouvaient vaincre la pudeur naturelle et corrompre les imaginations timides. Ils ont fait plus ; ils ont armé Vénus elle-même de la vengeance ; l'indocilité à ses ordres, la révolte contre ses lois était une impiété, comme s'ils eussent craint que les hommes abandonnassent jamais ses autels et négligeassent son culte. Voilà où s'arrête l'idéal allégorique des anciens sur l'amour ; mais quelle distance de cette Vénus-Uranie aux sentimens élevés et délicats puisés dans l'esprit de la philosophie chrétienne ! Quelle différence d'ailleurs dans l'histoire théogonique qui sert de base aux deux doctrines ! Le fondateur du christianisme semble n'être descendu du ciel et n'avoir revêtu l'humanité que pour lui en montrer le chemin ; les dieux de la mythologie grecque ne se manifestent aux hommes que pour leur

passion et la relever à nos propres yeux ; ils perdent ainsi jusqu'au prix que peuvent

---

donner le spectacle de leurs passions exercées avec plus de puissance, de force et d'étendue ; le premier, du sein de la terre, n'aspire qu'au ciel ; les autres, du haut du ciel, ne semblent respirer que la terre ; l'un mérite le nom d'*Homme-Dieu ;* les autres sont définis avec plus de vérité par celui de *dieux-hommes*, de *dieux humains*, espèces de géans créés par l'imagination, et qui s'adressaient à elle, tandis que la divinité des chrétiens, même en frappant les yeux par la puissance, s'adressait encore à la raison et au cœur. Si les principes sont si différens, les résultats ne le sont pas moins. La doctrine chrétienne est la première qui ait séparé rigoureusement dans l'opinion du monde les deux substances qui composent la nature humaine, la partie animale de celle qui la gouverne, la matière de l'esprit, l'homme moral de l'homme physique. Elle a fondé la dignité de lhomme, en l'arrachant à la servitude des sens, en lui apprenant à commander à lui-même, et surtout en portant ses idées jusqu'au plus haut point de spiritualité. Elle a tout spiritualisé, tout élevé, tout agrandi, persuadée que les sociétés humaines n'ont jamais péri que par la matérialisation de toutes les idées et de tous les sentimens. Le corps de l'homme lui-même était devenu un sanctuaire dont nous

avoir les plaisirs des sens. Leur sérail même est pour eux une source de cha-

---

n'étions que les ministres, que nous devions respecter et gouverner avec une sagesse analogue à celle de Dieu même dans le gouvernement du monde matériel, du grand temple de la nature qui nous environne. Elle attaqua surtout les passions du corps, foyer de la corruption humaine, qui de l'altération progressive des qualités morales conduisent à l'anéantissement de toutes les institutions; elle les attaqua, les réprima, au lieu de les provoquer, de les stimuler par les menaces insensées d'une divinité symbolique; elle créa un monde intérieur, qu'elle opposa aux séductions du monde extérieur; elle épura la pensée de l'homme; elle sanctifia l'exercice de ses facultés morales, et elle ouvrit ainsi un asile au recueillement et à la méditation; car elle savait que l'homme ne craint pas de rentrer en lui-même, lorsqu'il y est invité par la satisfaction d'habiter avec une conscience plus pure et des sentimens plus élevés. Après avoir porté si haut les idées sur la perfectibilité morale de l'homme, elle n'eut pas de peine à purifier les sentimens qui naissent des fonctions animales, et à les mettre en harmonie avec la sainteté des pensées. Elle força les besoins les plus grossiers de la nature physique à se plier au nouvel ordre de choses, à emprunter aux idées morales les couleurs sous lesquelles ils pou-

grins et d'inquiétudes, et ils sont livrés à une infinité de sottises amoureuses. D'ail-

---

vaient paraître, à se déguiser sous le voile décent des sentimens les plus purs et les plus honnêtes; l'amour ne fut plus l'effet de la colère et des jeux d'une déesse capricieuse, ou même le simple rapprochement des sexes; ce fut l'union chaste des cœurs, l'hymen moral des âmes, conclu dans le ciel par une sorte de prédestination; ce sentiment lui-même fut obligé de se justifier, de se légitimer en quelque sorte par l'idée atténuante des perfections et des belles qualités de la personne aimée, et par une conformité particulière au type général de pureté qui régnait dans tous les cœurs. Mais il fallait contre-balancer la puissance de la faiblesse humaine, et la soutenir à cette hauteur. Le christianisme fit entendre la voix sévère du devoir; il donna à l'honneur plus de susceptibilité et de force; la pudeur elle-même reçut plus de délicatesse et de pénétration. Alors naquit cette métaphysique héroïque inconnue de l'antiquité, fondée sur les sentimens les plus élevés et les plus tendres, cette législation d'amour qui embrassait les plus grands intérêts, l'honneur, la religion, les mœurs, le bonheur, qui plus tard fit une alliance si belle et si poétique avec les qualités guerrières et l'esprit de la chevalerie, et ouvrit une source nouvelle et féconde au génie des lettres et

leurs, quelle noblesse de sentimens peut inspirer un sexe condamné à la plus humiliante captivité, condamné à subir les soupçons ombrageux, les duretés d'un mari barbare, d'un maître impitoyable, d'un propriétaire qui, dans ses opinions religieuses, ne lui accorde pas même ce principe sacré d'une vie morale et immortelle, émanation pure de la divinité,

des beaux-arts. C'est à cette savante combinaison du penchant le plus impétueux et des lois les plus austères de la morale, que nous devons les traits les plus aimables de notre civilisation moderne, cette douceur des mœurs, cette politesse des manières, cette noblesse d'expression, cette décence, cette pudeur de langage, ce sentiment exquis des bienséances et de l'honneur, cette galanterie et ces formes respectueuses envers le sexe, et cette fleur de sentimens délicats que respirent nos livres, même les moins célèbres, et ces *pompeuses merveilles* dont se glorifie à juste titre notre littérature tragique, qui ont jailli de la source la plus pure des sentimens chrétiens, et qui certes ne sont pas empruntées au naturalisme, à la crudité et au génie un peu grossier de l'antiquité mythologique. (*Note du traducteur.*)

base de la dignité humaine, et fondement du respect que l'homme inspire à ses semblables?

Il en est de même des nègres; ils ont chargé leurs femmes des fers même de la servitude. Pourraient-ils connaître cette délicatesse de sentimens, quoiqu'ils vivent dans un état de société très-voisin de l'état de nature? Un lâche est toujours un maître sévère pour ceux qui sont plus faibles que lui.

Le père Labat nous apprend, à la vérité, qu'un nègre, menuisier, auquel il reprochait la dureté et le despotisme qu'il faisait peser sur ses femmes, lui avait répondu; « Vous autres sages, vous êtes de « vrais fous; vous commencez par trop « accorder à vos femmes, et puis vous vous « plaignez de ce qu'elles vous rompent la « tête. » On dirait que, dans cette réponse, il y a quelque chose qui demande qu'on y réfléchisse; mais, en peu de mots, cet homme-là était noir de la tête aux pieds,

preuve très-certaine que ce qu'il disait était plat (1).

De tous les sauvages, les Canadiens sont ceux qui honorent le plus les femmes, qui leur accordent le plus d'estime et de considération; peut-être l'emportent-ils, sous ce rapport, sur les hommes civilisés de notre hémisphère; ce n'est pas qu'ils leur rendent là d'humbles services, de doucereux et hypocrites hommages, ce ne se-

(1) J'avoue que, quoique traducteur, j'ai de la peine à concevoir le motif de ce jugement de Kant. Ce philosophe, ordinairement si doux, si philantrope dans ses décisions sur l'espèce humaine, me paraît ici aussi sévère envers le nègre, que le nègre lui-même envers ses femmes. Sans remonter aux sages d'Éthiopie, qui, selon de profonds historiens, furent les instituteurs de l'Égypte, qui n'est que la seconde source des connaissances humaines, nous savons que cette opinion de Hume et de Kant a été réfutée depuis par des faits incontestables. Nous croyons d'ailleurs que la république nègre d'Amérique nous prépare d'autres réfutations de ces philosophes qui seront plus saillantes.

(*Note du traducteur.*)

raient là que des complimens ; non, elles elles ont vraiment à commander ; elles s'assemblent, et délibèrent sur les intérêts les plus importans de la nation ; elles émettent leurs voix sur la paix et la guerre ; elles envoient ensuite leurs députées au conseil des hommes, et d'ordinaire c'est leurs suffrages qui décident. Mais il faut tout dire : elles partagent aussi tous les travaux de leurs époux, et portent le fardeau de toutes les affaires domestiques (1).

Si nous portons maintenant nos regards sur les révolutions morales et politiques

---

(1) Les femmes ont toujours joui d'une véritable influence chez tous les peuples simples, ignorans et vertueux ; elles en eurent chez les Crétois, chez les Spartiates, chez les Romains, chez les Germains et la plupart des nations qui des forêts du nord se précipitèrent dans l'empire d'occident. Elles n'en eurent jamais chez les peuples amollis par un soleil brûlant, ou énervés par cet autre soleil souvent plus brûlant et plus dangereux, celui des arts, des sciences et des lettres. (*Note du traducteur.*)

que nous présente l'histoire du monde, nous voyons le goût et le sentiment des nations dans les beaux-arts changer continuellement de forme, et nous offrir des révolutions parallèles à celles de la société. Les anciens Grecs et les Romains nous ont laissé, à de certaines époques, des traces distinctes d'un goût véritable pour le sublime aussi bien que pour le beau. Ces traces sont empreintes dans leur poésie, leur sculpture, leur peinture, leur architecture, leur législation et même dans leurs mœurs et leurs usages. La corruption des mœurs et le gouvernement des empereurs romains changèrent cette simplicité, si noble et si belle, en magnificence, et de là en faux éclat, vices que nous pouvons encore apercevoir dans ce qui nous reste de leur éloquence, de leur poésie, et de l'histoire de leurs mœurs. Les dernières lueurs de ce goût si délicat pâlissaient depuis long-temps, et s'éteignirent enfin dans la chute du colosse immense qui pé-

sait sur l'univers. Les barbares, après avoir affermi leur puissance, introduisirent un certain goût dépravé qu'on nomme *gothique*, et qui approche du caractère de ce que j'ai appelé *sottises;* ce caractère ne se trouvait pas seulement dans leur architecture, qui en a particulièrement retenu la dénomination, mais encore dans leurs sciences, leurs arts, et en général dans les formes et les expressions de toutes leurs idées. Ce goût corrompu, qui fut cultivé par de faux talens, devait revêtir toute autre forme que celle de l'antique simplicité, véritable sceau de la nature; il devait tomber dans l'outré et le fade. Les plus grands efforts que fit alors le génie de l'homme pour atteindre au sublime étaient gigantesques. Le romanesque se mêlait au sacré et au profane; c'était un horrible accouplement des formes et des idées les plus opposées, et il en naissait des combinaisons bâtardes, monstrueuses, dégoûtantes; des moines, qui, d'une main, tenaient un *Missel*, et de

l'autre un étendard, suivis d'une foule de victimes que l'exaltation des opinions religieuses poussait, comme un torrent, dans des climats étrangers pour y chercher une terre plus sainte ; des guerriers consacrés, qui, tourmentant l'esprit et le texte formel d'une religion douce et pacifique, torturant le sens de la parole divine, et les ordres même de Dieu déposés dans le livre des fidèles, croyaient se sanctifier par des vœux solennels de violence, par des dévastations et des crimes. Dans la suite, il parut une espèce rare de héros fantastiques qui se nommaient *chevaliers*, qui cherchaient des aventures, des duels, des tournois et des expéditions romanesques. Dans ce temps-là, de misérables sottises, des subtilités, des expressions creuses occupaient la place de la religion, des sciences et des arts, et l'on remarque avec raison que les altérations du goût sont toujours précédées de la corruption, plus ou moins avancée, de tous les principes moraux qui constituent cette délicatesse de

sentiment que nous avons analysée dans cet écrit (1). Cependant l'oisiveté laborieuse de la vie monastique, en entassant les volumes, en poursuivant les fouilles dans les monumens de l'antiquité, contribuait indirecte-

---

(1) Shakespeare, dont le génie audacieux et entreprenant, traversant le nuage romanesque qui enveloppait l'idée que ses contemporains avaient de l'homme, plongeait dans la nature humaine, et en rapportait de puissantes vérités, Shakespeare a devancé trois siècles par la découverte de plusieurs principes philosophiques qui ne devaient briller de tout leur éclat que dans notre âge. C'est lui qui, dans son *Hamlet*, a fait jaillir le premier cette féconde et luminense pensée : *La littérature est l'expression de la société*, à laquelle Kant fait ici allusion, et que certains penseurs politico-littéraires de nos jours, qui prennent sans doute la contraction des phrases pour la profondeur, se sont attribuée comme leur propriété et comme le produit de leurs méditations.

Poëts, disait dans le seizième siècle le poëte anglais, *are the abstract and brief chronickle of the time :* « les poëtes sont comme le miroir et la chronique abrégée de leur temps. » (*Note du traducteur.*)

ment aux progrès de la lumière, quoique, d'un autre côté, l'influence étendue qu'elle exerçait sur l'éducation publique fût pendant long-temps une cause de propagation pour les innombrables préjugés, les faux principes et le mauvais goût qui s'étaient introduits dans les cloîtres.

Enfin, le génie de l'homme, après avoir secoué la poussière scholastique, après avoir déchiré les langes de la longue enfance dans laquelle on l'avait retenu, comme par une sorte de palingénésie, se releva victorieux de la crise qui le menaçait, et traça dès lors la route qu'il fallait suivre pour atteindre la nature et la raison (1).

---

(1) L'histoire des premières années de la renaissance des lettres en Italie offre une preuve frappante de la vérité de ce principe, que *la littérature est l'expression de la société;* principe profond, et qui, comme toutes les grandes vérités, est vrai dans tous les sens, et riche sous tous les rapports. Tant que la littérature du quin-

Nous avons vu le vrai goût du noble et du beau refleurir dans les mœurs aussi

---

zième siècle s'obstina à vouloir être l'expression d'un autre temps, à représenter d'autres opinions, à réfléchir d'autres systèmes de philosophie, de religion et de gouvernement, à peindre d'autres mœurs, d'autres manières, et enfin à parler même une autre langue que celle de son pays, celle de son siècle, elle ne fit aucun progrès, et tous ses efforts pour avancer, pour répandre le goût, étaient d'avance frappés de stérilité. On n'est fort que chez soi, on n'est fort que dans son caractère, dans sa langue, dans ses mœurs, dans ses opinions. Les littératures de l'Italie, de l'Angleterre et de la France, avant le Dante, Boocace et Pétrarque, étaient des littératures factices, qui ne pouvaient fructifier ni même éclairer dès le commencement, parce qu'elles étaient fondées sur la vaine imitation de ce qui n'était plus et de ce qui ne pouvait exister dans les esprits. De fanatiques érudits, quant le grec et le latin, imitaient non seulement les formes de l'antiquité, mais encore faisaient subir au fond de ses idées de nouvelles transformations prises dans le génie du paganisme. En vain le Jourdain murmurait autour d'eux, en vain de nouvelles Hypocrènes, nées de ses eaux sacrées, étaient prêtes à jaillir de toutes parts, en vain le monde

bien que dans les sciences, les arts et les lettres. Faisons tous nos efforts pour nous

---

moral, renouvelé par le christianisme, appelait une imagination nouvelle, en vain les mœurs poétiques des peuples germains et scandinaves provoquaient une autre littérature, les divinités mythologiques, malgré la chute de leurs autels dans le monde réel, étaient dans le monde littéraire les seuls objets de leur culte, ou plutôt celui de leur mémoire, car la mémoire était la seule faculté qu'ils eussent cultivée, elle leur tenait lieu d'intelligence et de licence pour penser. Ils invoquaient dans leurs compositions poétiques les grâces, Vénus et le fils de Sémelé, et dans leurs sermons ils tonnaient contre les tentations de la beauté, contre la concupiscence et les désordres excités par l'ivresse. C'est ainsi que le génie du paganisme, qui couvait dans les monumens littéraires de l'ancienne civilisation, tout à coup ressuscité par les fureurs de l'érudition, combattit l'alliance et la combinaison parfaite des principes religieux de l'orient avec les nations nouvelles qui s'étaient partagé l'occident du monde. C'était jeter au milieu de l'Europe une pomme de discorde qui tôt ou tard devait porter des fruits amers, et fleurir par la destruction d'une des doctrines élémentaires qu'on lui imposait. Et cependant, quelle réunion extraordinaire et presque miraculeuse de circonstances favorables à un ordre so-

maintenir à cette hauteur; gardons-nous surtout des séductions perfides de ce faux

---

cial, dans cette grande révolution qui signala le cinquième siècle : une doctrine nouvelle et sublime, les ténèbres d'une ignorance générale, et des peuples neufs et en quelque sorte primitifs, sortis de leurs forêts, sans opinions fortement enracinées, sans corruption de mœurs, sans traditions écrites, et doués au contraire de facultés morales et physiques de la trempe la plus vigoureuse. Les supériorités morales de cette grande époque, de même que celles de plusieurs époques antérieures, ne surent pas profiter de tous leurs avantages dans la direction de l'esprit humain. Elles empruntèrent; elles empruntèrent au paganisme, ennemi naturel et irréconciliable de la doctrine naissante, et c'est cet emprunt qui devait porter des coups funestes à sa prospérité future. Elles ouvrirent une lutte qui n'a cessé de faire des progrès, et déposèrent dès lors un germe d'anarchie dont nous avons déjà ressenti les terribles effets, et dont nos descendans subiront un jour les conséquences les plus malheureuses. De là vient que les nations modernes de l'Europe, et surtout la nation française, sont un composé bizarre d'antiquité payenne, de christianisme, de barbarie du nord, et des systèmes moraux et sociaux nés dans le moyen âge. Il n'y a pas d'ensemble, pas d'unité, pas de corps; elles obéissent successivement et souvent

éclat qui nous trompe si facilement, et nous éloigne insensiblement de la noble

---

en même temps à des influences étrangères et opposées entre elles; rien n'y est vraiment national, vraiment indigène; nous sommes tour à tour grecs, romains, juifs, chrétiens, orientaux, scandinaves, et depuis le temps que dure cette fermentation de principes, il ne s'est pas encore opéré de mélange parfait, de fusion harmonique qui constitue un tout véritable de tant de parties hétérogènes. Cet état de choses est une source féconde en révolutions de toute espèce, et dans les combats qui nous ont divisés autrefois et qui se livrent aujourd'hui dans cette masse d'opinions diverses répandues dans la société, il ne serait pas difficile d'assigner à quel climat étranger, à quelle philosophie, à quelle secte, à quelle nation lointaine appartiennent les opinions qui cherchent la domination parmi nous. Mais bornons-nous aux fluctuations littéraires et philosophiques que nous avons essuyées. Les Français, par exemple, ont déjà fait plusieurs fois le tour du globe pour chercher des alimens à leur littérature, qui, dans moins d'un siècle, a tout dévoré et tout épuisé. Ils ont successivement emprunté des formes, des idées, des genres aux Grecs, aux Romains, aux Hébreux; ensuite aux Italiens, aux Espagnols et aux Anglais. Ils en sont aujourd'hui aux Al-

simplicité, le type et le caractère de toute véritable beauté. La barbarie frappe à nos

---

lemands. Il en est de même de plusieurs autres nations, quoique celles-ci ne puissent peut-être pas se dépouiller avec la même facilité de leur génie national. En général, nous sommes ou nous prétendons être chrétiens dans notre religion morale, et nous sommes payens dans notre religion poétique, payens dans nos costumes, dans nos arts, dans beaucoup de nos institutions, de nos formes littéraires et sociales, et cependant la véritable poésie d'une nation, la poésie nationale, ne doit naître que de la religion nationale, attendu qu'aucun principe de la société n'exerce une influence aussi puissante sur l'imagination, les opinions et le génie des peuples, que la religion de ces peuples. Mais, pourrait-on objecter, la poésie, qui matérialise tout ce qui est spirituel et spiritualise tout ce qui est matériel, a besoin d'un système quelconque de machines poétiques, qui deviennent pour ainsi dire ses instrumens et ses outils, et le christianisme était-il propre à fournir une mythologie poétique? Est-il d'ailleurs probable que le moyen âge ou une époque antérieure ait produit des hommes capables de jeter les premiers fondemens d'un système de poésie chrétienne, heureusement combiné avec les besoins de l'imagination? J'avoue que cette objection est grave; elle semble même le devenir

portes, du jour où nous verrons s'affaiblir le sentiment de cette chasteté, de cette

---

d'autant plus qu'on y réfléchit davantage. Qu'il me soit permis de lui donner ici quelques développemens; je me bornerai d'ailleurs à l'examen d'un seul point.

On peut considérer, on peut attaquer l'uniformité de caractère des *divinités chrétiennes* comme un obstacle à l'établissement d'une mythologie poétique. Par *divinités chrétiennes*, j'entends ici ces êtres célestes qui occupent un rang intermédiaire entre Dieu et les hommes. En effet, pourrait-on dire, un ange, dans ce système, ressemble à un autre ange, et la méchanceté même des génies de l'enfer n'est pas variée; elle est la même dans tous ceux que nous désignons sous le nom générique de *démons;* telles sont du moins nos opinions religieuses. Ces divinités sont d'ailleurs trop éloignées de la nature humaine, elles sont trop spiritualisées, trop pures, trop célestes, elles ne se ressentent pas assez de la partie matérielle de notre composition humaine pour donner prise à l'imagination. En analysant le principe de l'intérêt que nous prenons aux héros ou aux dieux de la mythologie grecque, on trouve que cet intérêt repose en grande partie sur l'idée que nous avons de leur caractère mixte, si je puis parler ainsi, d'un heureux mélange des qualités physiques et morales qui composent l'homme, mais portées les unes et

pudeur, de cette sobriété qui sont les vertus littéraires du génie et du goût. Il

---

les autres à un degré de superlatif qui les rendent divines et [illegible]étiques. Ces héros, ces demi-dieux, ces dieux mêmes, sont encore des hommes, mais ce sont des hommes de dix pieds, et leur puissance morale n'est pas inférieure à cette stature colossale, éminemment poétique. Pour frapper l'imagination, il faut des *images*, et celles qui sont les plus fortes en matière, les plus substantielles, ne sont pas celles qui font la moindre impression sur nous. Cette disposition de notre nature est fortifiée par une ambition secrète et constante qui tourmente tous les hommes, celle de sortir des bornes de l'humanité, de s'élever au-dessus du degré de puissance physique et morale qu'il leur a été donné d'atteindre. Ajoutez à cette tendance le plaisir extrême dont nous jouissons, l'admiration que nous éprouvons lorsque nous voyons s'accomplir, dans des êtres même imaginaires, les conditions de cette félicité surhumaine. Outre l'avantage précieux d'être en harmonie avec le caractère de l'homme et le système de ses affections naturelles, les divinités grecques avaient encore celui de satisfaire l'esprit par des symboles pleins de justesse et d'énergie, et par des allégories savantes ou agréables. Il n'en est pas de même des divinités sorties du christianisme. Elles sont entièrement dépouillées de

est vrai, d'un autre côté, que, malgré le grand nombre d'erreurs que nous avons

---

tout ce qui aurait pu les rapprocher des faiblesses humaines ; elles sont ou d'une perfection désespérante dans l'ordre moral, ou d'une méchanceté hideuse, et ne peuvent ainsi nous inspirer que des sentimens religieux, un respect très-profond ou une sainte horreur. Ces êtres, continuera-t-on, ne seront donc pas des êtres poétiques ; ils sont trop purs, ils échappent à la grossièreté de notre nature, qui, dans les beaux-arts, demande à ses héros une combinaison de qualités plus ou moins conforme à ce mélange de chair et d'esprit dont elle est elle-même composée ; car, pour exciter l'intérêt *esthétique*, il faut que nous puissions saisir plus ou moins les objets qu'on offre à notre imagination, ou du moins que ces objets ne nous frappent pas d'une vénération sans bornes, et ne nous inspirent pas un immense recueillement. En général, les êtres intermédiaires que le système du christianisme présente à la poésie, nous demandent des actions de grâces, des prières, une grande sévérité de principes, une grande pureté de mœurs et de sentimens ; ils sont philosophiques et non poétiques. Ils ne se présentent pas à l'imagination sous des formes brillantes et légères qui flattent nos sens et nous séduisent ; ils ne président pas dans le ciel au perfectionnement, à la culture de nos

corrigées dans les systèmes suivis par nos pères, les secrets de l'éducation nous sont

---

arts, de nos sciences; ils ne partagent même pas nos jouissances les plus innocentes; et malgré le patronage, la protection spéciale qu'on attribue à plusieurs d'entre eux pour quelques-uns de nos arts ou de nos amusemens, ils ne passent pas dans notre esprit pour les inventeurs de tout ce qui sert à rendre la vie agréable et commode; c'est au contraire par des tortures, par l'invention de tout ce qui sert à comprimer, à punir les tentations des sens, c'est par une vie sérieuse, austère et mélancolique, qu'ils sont parvenus à l'empyrée, et c'est ce genre de vie qu'ils nous conseillent.

Un autre inconvénient, pourrait-on ajouter, c'est que la plupart de ces divinités ne se perdent pas dans la nuit des temps; leur origine est racontée dans l'histoire, et appartient à des époques fixes et certaines.

Tels sont en partie les obstacles qui repoussaient l'établissement d'une mythologie chrétienne, et je sens qu'il est plus facile d'en faire l'énumération que d'y répondre. Mais d'abord est-il démontré qu'il faille nécessairement, à l'appui d'une poésie, un système de formes allégoriques et de conventions symboliques? Les Hébreux n'avaient point de mythologie; et quelle poésie fut jamais plus nationale, plus forte et plus vive que

encore inconnus. Je suis convaincu que, sous ce rapport, il est de la plus haute

---

celle qui retentissait à Sion et sur les bords du Jourdain? Il est vrai toutefois que leur histoire fournissait des évènemens merveilleux, et que la nature avait retiré son voile devant leurs regards prophétiques. Certes, les merveilles et les évènemens susceptibles du grandiose poétique n'eussent pas manqué aux poëtes chrétiens, puisque l'histoire des Hébreux leur appartenait par droit de succession et d'adoption, et qu'elle renfermait le tronc du cèdre nouveau qui allait ombrager le monde. Ensuite, est-ce à nous, raisonneurs, de tracer le cercle au génie, de lui fixer des limites, et de lui dire : « Tu ne les franchiras pas ? » Devons-nous regarder le système de mythologie grecque comme le type de la perfection des mythologies? et croyons-nous que les fictions de notre poésie, ou même des opinions populaires, qui sont souvent les fictions poétiques les plus originales et les plus intéressantes, devaient être servilement calquées sur les récits des poëtes grecs et les restes de leur antique théogonie? Si la tendance littéraire du christianisme n'eût pas été combattue par l'invasion des lettres grecques et latines, si elle eût été favorisée par une direction prudente et forte, à son tour elle eût réjoui l'imagination, elle eût flatté l'existence par des allégories ou profondes ou

importance d'élever de bonne heure *à un plus haut degré d'activité* le sentiment mo-

---

agréables, qui seraient venues se grouper autour des vérités principales, et les auraient livrées à l'intelligence du vulgaire; à son tour, elle aurait tissu une chaîne poétique qui fût descendue du ciel à la terre, qui eût embrassé et lié en faisceau tous les êtres qui nous environnent, et multiplié Dieu pour nous le mieux faire comprendre; car il ne faut pas juger de l'abondance des moissons par des terres incultes, si toutefois on pouvait appeler de ce nom celles cultivées par le génie brillant du Tasse et la vigueur herculéenne de Milton. Et certes, si la naissance de ces grands hommes eût été reculée vers celle du christianisme, s'ils eussent été secondés par des circonstances favorables, seuls ils eussent eu la force de détourner les coups que lui réservait le paganisme, et de concilier à la muse solitaire de Sion toutes les imaginations vraiment poétiques, comme les apôtres avaient concilié tous les cœurs à l'amour de l'Évangile. Mais il n'en a pas été ainsi; et les germes de discordes, ensevelis dès le commencement dans les champs du christianisme, ne tardèrent pas à se développer et à en menacer la prospérité future. Je ne suivrai pas l'histoire de ses progrès pendant la durée du moyen âge; ces réflexions nous conduiraient trop loin. Je reviens à mon sujet.

ral dans le cœur des jeunes gens, et de prendre garde que toutes nos recherches,

---

Corneille, par exemple, était plus inspiré par les principes religieux, les sentimens politiques et moraux de son pays, que par ceux de la Grèce et de Rome. Le sujet même de ses pièces et les formes littéraires de son style l'indiquent; et même lorsqu'il peint la grande âme des Romains, il obéissait encore à l'influence des sentimens chrétiens et chevaleresques de son siècle, car il y a plus d'affinité qu'on ne pense entre les sentimens généreux et patriotiques des Romains (à l'époque de la plus grande vigueur de leur gouvernement), et les sentimens nobles et magnanimes qui animaient le cœur de nos preux et de nos chevaliers. Aussi, y avait-il plus de force de caractère, plus d'énergie morale, plus de sève républicaine dans les âmes de cette époque, qu'il n'y en a peut-être jamais eu en France.

Cette lutte, qui durait depuis seize siècles, entre les deux principes de littérature, semblait enfin se terminer, du moins en France, à l'apparition de Racine sur l'horizon du monde littéraire. Ce grand homme, nourri des formes poétiques des Grecs et des Romains, fit pencher la balance en faveur de ses maîtres. L'école classique l'emporta, et le style romantique fut proscrit, ou relegué du moins dans les romans et chez quelques auteurs mystiques

toutes nos études ne tendent pas uniquement *à les rendre sensibles au plaisir frivole*

---

sortis de la théologie catholique. Il y eut alors une sorte de romantisme classique, c'est-à-dire que les idées chrétiennes elles-mêmes subirent le joug des formes correctes et sévères, d'un ordre méthodique et d'une disposition savante, empruntées au génie de l'ancienne littérature. Boileau, peu de temps après, sonna la victoire, et la consigna dans les vers rationnels, élégans et éminemment classiques de son *Art poétique*. Dès-lors le christianisme fut en danger : la littérature, qui ne sortait plus de son sein, qui bientôt cessa d'y puiser ses inspirations, prit une attitude hostile contre toutes les institutions et les mœurs créées par le moyen âge, par le concours de la religion chrétienne, de la barbarie germaine et gauloise, par les idées et les caractères qui existaient chez les peuples vaincus, ou qui avaient pris naissance aux dernières lueurs de la civilisation romaine. En effet, de l'admiration, de l'enthousiasme pour les formes littéraires de la Grèce et de Rome, à l'admiration de leurs idées, de leurs opinions, de leurs systèmes de philosophie, de leurs formes de gouvernement et de leurs dogmes politiques, il n'y avait qu'un pas : il fut bientôt franchi. La philosophie du dix-huitième siècle, héritière naturelle des progrès rapides faits même sous Louis XIV;

de juger avec plus ou moins de goût de ce qui se passe hors de nous.

---

dans un sens tout opposé à tout ce qui existait, s'en empara, et alors tout fut miné, sapé, attaqué, renversé, sans mesures et sans remords. Tant il est vrai que non seulement la littérature est l'expression de la société, ce qui, dans l'état naturel des choses, n'est que l'énoncé d'un fait existant chez tous les peuples lettrés, *mais encore que la littérature d'une société doit être nécessairement l'expression de cette société, et non celle d'une autre;* ce qui est l'énoncé d'un principe de haute politique. Il faut craindre, il faut éviter que la société ne devienne elle-même l'expression de la littérature, lorsque celle-ci n'est pas en harmonie avec les principes constituans de l'autre, et lorsqu'on ne veut pas que le mépris téméraire de cette maxime ne dépose à l'instant même le germe d'une révolution infaillible, qui du changement des opinions et des mœurs conduit au renversement de toutes les institutions sociales ou religieuses des nations.

J'ai dit plus haut que Racine, en introduisant un terme moyen, un juste milieu, et plus encore par le brillant ascendant de son génie, semblait avoir terminé cette lutte littéraire et philosophique qui divisait les esprits avant lui. Ce grand poëte avait effectivement eu re-

cours à des voies de conciliation, en empruntant les formes aux Grecs et aux Romains, et le fond des sentimens et des idées à l'esprit du christianisme. Mais un simple moyen de conciliation, quoiqu'employé par un homme supérieur, devait être trop faible pour terminer un combat aussi opiniâtre et jeter les fondemens d'une domination durable. Cette lutte ne tarda pas à reparaître après la mort du poëte victorieux. Mais c'est surtout depuis trente ans qu'elle s'est de nouveau manifestée en France avec un caractère d'intensité qui prouve qu'elle n'avait été que suspendue, comprimée, et non pas détruite. Elle partage aujourd'hui notre littérature en deux parties, sous la dénomination de genre *classique* et de genre *romantique*. Cette division, qui, sous plusieurs rapports, devait être parallèle à celle qui règne dans les opinions politiques, se distingue par une circonstance très-remarquable. Les défenseurs les plus ardens des principes religieux qui ont donné naissance à la littérature et aux mœurs romantiques, par une contradiction singulière, mais non inexplicable, ne sont pas les défenseurs de cette littérature, et se distinguent au contraire par un grand attachement au genre classique; et ceux dont les principes religieux ou philosophiques sont plus ou moins conformes ou analogues aux doctrines professées par les inventeurs ou les sectateurs naturels de la littérature classique, je veux dire par les anciens,

violateurs non moins inconséquens de leur alliance avec l'antiquité payenne, se font les propagateurs, ou du moins les protecteurs de la littérature romantique. Ce n'est qu'une nouvelle preuve de l'esprit de vertige et de confusion qui semble s'être emparé de nous, et qui ne nous permet pas même de distinguer nos véritables intérêts dans le développement de nos vues politiques. Mais laissons ces considérations, pour nous occuper de la question même.

Cette question a été, depuis quelques années surtout, agitée de manières bien diverses, et les dissertations, comme il arrive, ont conduit aux résultats les plus opposés. Les uns se sont efforcés de prouver que, pour consolider parmi nous l'empire des saines doctrines littéraires, il fallait continuer d'obéir à la discipline de la littérature classique; les autres n'ont pas consacré moins d'argumens à nous persuader qu'il fallait abandonner des formes surannées, des cadres usés, et nous jeter dans la culture d'un champ vierge encore et qui promettait de riches moissons à recueillir. Ceux-là nous ont dépeint la littérature romantique comme une source d'anarchie, comme un symptôme de barbarie et de mauvais goût, qui accompagne la naissance et la décadence de toutes les littératures, même de celles qui avaient atteint une grande perfection classique à l'époque de leur gloire et de leur triomphe. Ceux-ci nous l'ont représentée comme un

astre nouveau qui se levait sur nous, comme l'aurore d'un beau jour qui allait nous éclairer d'une autre lumière, et répandre sur nous des couleurs plus vives et plus fraîches, en un mot, comme le commencement d'une ère nouvelle qui allait couronner notre imagination de tous les dons du génie, et saluer le génie lui-même d'une puissance nouvelle.

Il me semble que les uns et les autres se sont étrangement mépris sur l'état de la question; qu'il fallait, avant tout, partir de ce principe philosophique et politique, qu'*il ne peut et qu'il ne doit y avoir que des littératures nationales;* ensuite, par une définition descriptive, par une analyse développée du caractère des deux modes littéraires qui se disputent la prééminence parmi nous, descendre aux applications; et prouver que l'un de ces modes est en harmonie avec les mœurs et le génie d'une telle nation, et par conséquent doit gouverner la culture de ses facultés et diriger l'expression de ses sentimens, à l'exclusion plus ou moins rigoureuse de tout autre mode qui résisterait à la nature de son esprit général, et serait par-là même plus conforme à l'esprit général d'une autre nation. Nous allons terminer cette note par quelques considérations sommaires présentées sous ce point de vue, considérations qui peuvent contribuer, comme matériaux, à établir une solution plus philosophique et plus satisfaisante de ce problême littéraire de notre siècle.

Qu'est-ce que la littérature romantique?

La littérature romantique, dans un sens plus étendu de ce mot, est celle de tout peuple dont les facultés morales et intellectuelles sont dominées par un spiritualisme religieux, politique ou philosophique. Ce spiritualisme peut venir du climat, comme dans l'Orient en général; de la religion, comme chez les chrétiens; des institutions politiques, comme chez plusieurs peuples de l'Inde, qui regardent leurs chefs comme des dieux ou des êtres immortels, et de la philosophie, comme chez les sectateurs d'un Platon et d'un Pythagore. La littérature romantique est celle de tout peuple qui vit isolé, retiré dans le sanctuaire du monde intérieur; qui ne fréquente pas la société, mais qui a une forte tendance à la contemplation de la nature; qui obéit plutôt aux inspirations solitaires de son âme qu'à des lois écrites sur l'art de parler; qui s'efforce de descendre dans les replis profonds du cœur ou de s'élever dans les régions les plus sublimes de la pensée, et cherche à saisir et à rendre appréciables, par le moyen de l'expression, jusqu'à ces formes fugitives et vagues qui errent autour de l'esprit, et qui n'ont pas encore revêtu la consistance substancielle de la pensée.

Cette littérature est ainsi le tableau de la vie intérieure, la peinture du monde métaphysique et moral. L'imagination est la faculté principale du peintre romantique; elle domine chez lui toutes les autres, et leur dicte pour ainsi dire ses volontés les plus capricieuses; elle

fait taire la raison même, et gouverne en reine superbe tout le domaine intellectuel. Sa muse fougueuse et irrégulière, comme le principe même qui l'inspire, s'élève rapide comme les aîles de feu du météore vers le séjour des immortels, et de là planant sur toute la création, elle s'écrie : *Les cieux racontent la gloire du Seigneur;* elle interroge avec autorité tous les êtres, elle leur demande compte de leur existence, et les arrachant à leur inertie et à leur silence, leur souffle le mouvement et la vie, et les entraîne dans l'enthousiasme qui l'entraîne elle-même. Pour elle, pour sa pensée grave et profondément religieuse, la nature n'est que le spectacle de la toute-puissance divine, un monument où brillent sa sagesse et sa bonté suprême; car elle a pénétré dans les desseins du grand Être; elle a assisté à ses conseils, elle lui a demandé la cause des choses; et ce sont ces divines révélations sur l'ordre et l'harmonie répandus dans l'univers qu'elle célèbre dans ses chants; c'est la description non seulement des beautés extérieures et apparentes revêtues par la matière, mais celle des beautés mystérieuses des ressorts cachés pour ainsi dire dans la nature; ce sont les rapports, les analogies qui existent entre les corps et les êtres moraux qu'elle saisit et qu'elle fait briller à nos yeux.

J'ouvre un recueil de poésies romantiques *, qu'y

* Hermann's *Pantheon der deutschen Dichter.*

vois-je? *Ode au mystère, les Bornes de l'humanité, l'Espérance, les Harmonies de la vie, le Souffle de Dieu, la Vieillesse, le Chant de la tombe;* je continue de lire : *Ode à la pitié, la Crainte et l'Espérance, la Passion, le Crépuscule mélancolique du soir, la Puissance de la musique, le Pouvoir de la femme, Élégie écrite sur les ruines d'un vieux château, le Divin, le Chant du cigne, l'Idéal, la Nuit, le Destin, la Mère sur la tombe de sa fille, l'Harmonie des sphères célestes, Prométhée, etc.* On voit dans le choix de ces sujets, et pris au hasard dans une foule d'autres que j'aurais pu citer, l'influence et le caractère mélancolique d'une religion spiritualiste, affectueuse, mais sombre. Jésus a dit : *Mon royaume n'est pas de ce monde*, et toutes les imaginations soumises à son empire se sont élancées vers les régions de l'infini, ont heurté contre les barrières de la vie, contre les bornes de l'humanité pour prendre leur essor vers les cieux. Jamais les anciens, assujettis sous la verge de fer de l'inexorable destin, n'ont parlé de la nature avec cet abandon, cette chaleur, cette sensibilité, cet amour, cette reconnaissance toute filiale d'enfans qui parlent de leur père et de ses œuvres pleines de bonté. Aussi les peuples romantiques sont naturellement et profondément religieux; sous une physionomie grave et un caractère flegmatique, ils ca-

chent une âme ardente et enthousiaste; ils aiment, ils adorent le naturel, la nature brute, tout ce qui est intact, tout ce qui est vierge des attouchemens de l'art; ils ambitionnent de prendre la nature sur le fait; ils se passionnent pour son désordre apparent, et cherchent à l'imiter, à l'introduire dans leurs chants; les règles de l'art leur paraissent une tyrannie, un joug odieux sous lequel il serait honteux et servile de ployer le noble front de la muse. La pensée, telle qu'elle sort des profondeurs de l'âme, se présente à leur imagination comme un être pur et sacré qu'il ne faut pas violer par de froides et profanes corrections, qu'il faut laisser dans son intégrité native, et dont il faut respecter l'origine inconnue et la mystérieuse inspiration. Tels sont les Allemands, les Anglais, les Espagnols, les Arabes, les Indiens, etc.; tels furent les anciens Egytiens, si, comme on ne peut en douter, le style de leur architecture et de leur sculpture est une image fidèle du caractère de leur littérature.

On peut dire plus : la lutte des deux littératures qui se divisent le monde, remonte aux temps les plus anciens; c'est la même, sous beaucoup de rapports, que celle du style asiatique, si pompeux en général, et celle du style grec, si sévère; c'est la différence qui sépare le caractère européen, sévère, correct, modéré, du caractère asiatique, contemplatif, fougueux, irrégulier,

Ainsi, toutes les fois qu'une doctrine fortement spiritualisée ne troublera pas l'influence naturelle et paisible des climats, on peut dire avec raison que cette différence est la même que celle des latitudes ; et lorsque Dieu créa la zone tempérée et la zone torride, si opposées entre elles, il créa deux formes, deux styles de littérature qui ne devaient pas être les mêmes *.

Le Grec, idolâtre de lui-même, échappé au caractère égyptien par la douceur de son beau climat, frappé de la beauté des formes du corps humain, charmé de leur régularité, de leur grâce, de leur noblesse et de leur correction, en fit le type des formes qu'il destinait à revêtir sa pensée. Ainsi l'homme, *l'homme extérieur*, c'est à dire la société, servit de modèle et de principe à la formation du système littéraire qu'on a depuis nommé *genre classique*, et qui est surtout distingué par les

* Je prévois une objection; mais deux faits viennent a l'appui de cette opinion. Il est prouvé aujourd'hui que la langue poétique des Allemands, qui est aussi celle des Anglais, cette langue si vague, si romantique, a ses racines, sa source dans une langue sacrée de l'Asie. Or, on connaît l'influence d'une langue sur l'éducation et le caractère d'esprit d'un peuple. D'un autre côté, on se rappelle la longue domination des Maures en Espagne, outre que le peuple espagnol est placé sous l'action d'un climat qui le sépare sous beaucoup de rapports du caractère particulier de l'Europe, et le rapproche de celui de l'Afrique ou de l'Asie.

qualités que nous venons de citer. En Asie, une nature plus majestueuse, plus solennelle, plus monotone et plus imposante invitait à la contemplation, au recueillement, au silence, à la solitude. *L'homme intérieur, méditant une nature mystérieuse et grande,* devint le type de la pensée asiatique, ou *romantique,* et la source où elle puisa ses formes. Elle transporta dans son style toutes les irrégularités de la nature, toute la fougue de l'homme intérieur, de l'homme solitaire, de l'homme enseveli dans la méditation. La littérature devint prophétique, et les pages brûlantes et impétueuses des poëtes furent des inspirations divines. En un mot, si le *beau* fut le partage de la Grèce et des lettres *classiques,* le *sublime* fut celui de l'Asie et des lettres *romantiques.* Cette même différence est encore établie aujourd'hui dans l'Europe actuelle. Les peuples romantiques, les Anglais, les Allemands, les Espagnols, sont les seuls auxquels Kant attribue un sentiment prononcé et national pour le *sublime ;* les peuples classiques, les Français et les Italiens, ont reçu le sentiment du *beau* en partage ; les premiers du beau *éclatant,* les seconds du beau *touchant.*

Maintenant la question est trop avancée pour demander sérieusement si la littérature romantique peut prospérer en France, dans ce séjour des grâces, de l'esprit et de l'élégance, dans cette vaste et moderne

Athènes, dans ce pays si éminemment séparé de tous les autres par la pureté de son goût classique, par la sévérité, la correction et la régularité de ses formes sociales et littéraires. Je n'ai rien dit encore du caractère moral de ses habitans et de la tendance anti-religieuse de nos opinions. Mais le lecteur judicieux a déjà prononcé la sentence et a dit :

« La littérature romantique est une plante exotique qui ne prendra pas racine en France. »

(*Note du traducteur.*)

FIN.

TABLE
DES CHAPITRES.

FIN DE LA TABLE.


BIBLIOTHEQUE DE F.C. DE LA HARPE

